



# LE KÉROUTZA

Poissy. — Impr. d'Olivier Fulgence et Cie.

LE

# KÉROUTZA

VOYAGE

## EN MOLDO-VALACHIE

**Par STANISLAS BELLANGER**

TOME PREMIER.



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

PLACE DE LA MADELEINE, 24.

1846

A M. LOUIS DESNOYERS,

RÉDACTEUR EN CHEF DE LA PARTIE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE.

---

Mon cher Ami,

C'est vous, le premier, qui m'avez facilité l'accès d'un journal; c'est vous qui avez dirigé mes premières tentatives en littérature; si j'occupe une petite place au soleil de la publicité, c'est à vous que j'en suis redevable.

Je vous offre ces deux volumes comme un faible témoignage de ma reconnaissance et de mon amitié. Vous en

connaissez le contenu, en partie; j'ai fait, avec les fragments qu'il vous a plu d'en extraire, mon entrée dans le monde des lettres. Je réclame pour eux la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée; c'est une lettre de crédit que vous me délivrerez et que le lecteur acquittera, je l'espère, plein de confiance dans la sagacité de l'auteur des *Béotiens*, de *Jean-Paul Choppart*, de *Robert-Robert*, de la *Grande famille de ce bon M. Tartufe*, de *Gabrielle* et de tant d'autres charmantes productions.

Croyez-moi toujours, mon cher ami, votre bien dévoué de cœur.

STANISLAS BELLANGER.

Paris, 20 septembre 1846.

# LE KÉROUTZA.

## CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Bucharest. — La barrière. — *Kérestréo.* — Le forum. — *Sté poutsintel.* — La visite. — L'amende. — *Le Pô de Mogochoïa.* — Une bicoque. — La *cocona* Calliope. — Une petite colonie française. — Le souper. — Les bains Valaques. — *Sélam alékoum.* — Les deux *bayaches.* — Le massage. — La chibouque et les *doultchaz.* — Moralité.

—

Le 28 janvier 1856, à cinq heures du soir, par un brouillard épais et pénétrant comme ceux qui enveloppent souvent Paris vers la fin de l'automne, nous nous arrêtâmes devant une haie de chardons desséchés et de bruyères entrelacées, et

le vieux Popobankiala s'écria d'un ton tout joyeux : *Boukouresquié*[1] ! comme le marin lorsqu'il entrevoit la terre après une longue et laborieuse traversée.

Il y avait alors dix-huit jours que nous avions quitté Kronstadt, quarante-deux Vienne, et soixante-quatre la cour des messageries Laffitte et Caillard.

A cette interpellation de notre guide : *desqué dé oucha*[2], une barrière à bascule, semblable à celles que l'on remarque à l'entrée et à la sortie des villages en Autriche, et conséquemment formée d'une longue poutrelle de bois brut, se souleva du milieu de la haie. Nous entrâmes.

Je me rappellerai toujours cette arrivée.

Enfouis dans nos larges peaux d'ours, M. G*** et moi, nous étions grotesquement juchés, les jambes repliées à la turque, sur un traîneau qui avait pour moindre défaut de ressembler à une cage à poulets, et de nous disloquer les membres à chaque pas. Je demandai le nom de la barrière? On me répondit qu'elle se nommait *Kérestréo*. C'était l'une

[1] Bucharest !
[2] Ouvrez la porte.

des plus importantes de la ville. Cela, je l'avouerai, me donna une pauvre opinion des autres.

En deçà de la barrière se présente une sorte de forum, et au delà du forum, une rue. Le forum, qui n'a sans doute jamais reçu d'autre baptême que celui du ciel, offrait pour le moment le fort peu gracieux aspect d'un champ de foire sur lequel se sont, pendant quelques heures, ébattues deux ou trois mille bêtes à cornes. C'était une boue noire et gluante d'où l'on ne parvenait qu'à grand'peine à se tirer. Malgré leur intrépidité naturelle, nos petits chevaux ne pouvaient faire deux pas de suite sans fléchir. Le traîneau lui-même, épuisé, poussait des gémissements lamentables, et menaçait de rester en place ou de se rompre. La position, amusante peut-être pour des spectateurs indifférents, n'avait donc pour nous aucun charme. Nous regardions d'un œil morne et désespéré ce nouveau lac asphaltite, qui nous étreignait de toutes parts, ne nous laissant pour toute ressource que de nous lancer au sein de ses abîmes et de tenter de les franchir, dussions-nous y rester ensevelis jusqu'au cou.

Saint Julien, patron des voyageurs, nous vint heureusement en aide, sous les espèces d'un *tchâ-*

*ran*, c'est à dire d'un honnête paysan. Ému, à la vue de notre cruel embarras, il attela ses deux gros buffles de chaque côté de nos petits chevaux, leur plongea son aiguillon dans les flancs, et, le traîneau s'y prêtant de bonne grâce, trois minutes après nous étions sauvés.

Mais ce cri : *Sté poutsintel !* — *Arrêtez-vous !* — nous retint de nouveau subitement en place. Un homme, en uniforme gris de fer, parements rouges, casquette ronde à petite visière bordée de cuivre, et porteur d'une moustache qui eût fait honneur au plus fier, au plus matamore magyar, s'avança. Cet homme était ce que nous appelons en France un employé des ***Droits réunis***.

L'Allemagne et ses nombreuses principautés nous avaient appris à redouter le pandœmonium enfumé au fond duquel on traîne le pauvre voyageur, afin de le faire passer, accompagné de ses effets, au tamis d'une police aussi méticuleuse que rapace. Nous savions d'avance que parmi beaucoup d'autres bienfaits du même genre, la civilisation européenne avait doté la Moldo-Valachie de ces établissements moins profitables à la société qu'au gouvernement qui en fait usage : aussi, voulant éviter, pour la vingtième fois.

de tomber sous les griffes de ceux qui les dirigent, empressés d'ailleurs que nous étions de toucher barres, avions-nous caché nos valises au fond du traîneau, deux bottes de paille de maïs par dessus.

Vaines mesures! le sort nous plaçait en face de l'un de ces cerbères qui ont un flair de chacal et un œil de lynx. Au lieu de nous prendre, ce sur quoi cependant nous avions compté, pour de paisibles *Boïerni* [1] revenant de la *mochie* [2], il nous soupçonna de contrebande, et nous contraignit à le suivre, escortés de deux *trabanti* [3].

Nous trouvâmes au poste leur chef, lequel, nous ayant salués poliment, nous adressa les questions suivantes :

— *Do undé venitzé?*

— *Tché fatchi?*

— *Tché vraï?*

— *Undé mertgé?*

Ce qui signifie, nos lecteurs l'ont sans doute compris, tant la langue moldo-valaque, soit dit en passant, est douce et facile :

[1] Petits nobles gentillâtres.
[2] Banlieue de Bucharest.
[3] Milice attachée spécialement à la police.

— D'où venez-vous?

— Que faites-vous?

— Que voulez-vous?

— Où allez-vous?

Questions auxquelles nous répondîmes d'une façon satisfaisante; après quoi, sur l'observation de l'uniforme gris de fer, notre interrogateur courut lui-même visiter le traîneau.

Ainsi pris au piége, nous attendions stoïquement ce qui devait en résulter.... Hélas! tout inoffensive qu'elle fût, puisque nous n'apportions aucun objet prohibé, aucun libelle susceptible de troubler le sommeil du consul de Russie, M. de Rukmann, notre supercherie ne nous en coûta pas moins dix florins d'amende, soixante-cinq piastres de douane, et douze kreutzers pour chaque *trabant!* Somme énorme comparativement au crime dont nous nous étions rendus coupables. Il fallut pourtant s'exécuter de bonne grâce. Notre sacrifice fait, nous remontâmes sur le véhicule, et pénétrâmes dans la rue.

Frappé de sa singularité, je voulus savoir comment elle s'appelait : c'était le *Pô de Mogochoïa.* Le Pô de Mogochoïa est la Chaussée-d'Antin de Bucharest; il traverse à peu près la ville sur une largeur

de six toises. Ici, la boue prend un autre aspect : elle n'est plus noire ni tenace, comme sur le forum, elle se convertit en flaques liquides et grisâtres. Impossible, dans cette grande artère, de faire un pas à pied sec. On se plaint des éclaboussures à Paris : que dirait-on de Bucharest? Le cheval valaque a l'habitude de relever si fièrement le pied, en trottant, qu'il couvre de terre les maisons, de leur base au sommet, ce qui n'est pas difficile, vu leur peu d'élévation, et qu'il fait pousser de formidables imprécations aux passants, inutilement rangés le long des murs.

Tout en marchant, je me représentais, par induction, les autres rues de la capitale des Hospodars, et je me sentais le cœur serré. Si, me disais-je, celle-ci est la plus riche et la plus fréquentée, que doivent être les moins renommées?

Mais je demeurai peu de temps sous l'empire de cette réflexion. Par un effet atmosphérique assez bizarre, plus la nuit descendait, plus le brouillard paraissait se dissoudre. Mes yeux, habitués jusque alors à voyager — qu'on me passe le mot — *terre à terre*, prirent insensiblement une direction plus élevée. Le Pô de Mogochoïa se remplissait. Le

cocher valaque est d'une dextérité sans égale : landaws, dorozski, traîneaux, kaleskas, se croisaient avec une vitesse effrayante, sans se froisser. A voir scintiller la lumière de leurs doubles lanternes, on eût dit de feux follets se frayant un passage au milieu de la foule et jouant dans l'espace.

Cependant, le temps s'écoulait ; sept heures sonnaient à la métropole, et nous n'arrivions pas au logis de mon compagnon de route, qui m'avait offert obligeamment l'hospitalité ; et nous suivions toujours la même rue, à travers une cohue pareille à celle qui envahit la rue Vivienne de cinq à six heures du soir. M. G*** ne pouvait suffire au flux de mes questions.

« Quel est ce palais?

— Celui de M. Lynch, Français d'origine, aujourd'hui Valaque et boyard.

— Quelle est cette case?

— Celle de Mme Katresco.

— Ce vaste bâtiment ?

— C'est le Divan.

— Celui-ci?

— L'habitation de M. de Stirbey-Bibesco [1].

[1] L'un des hommes les plus distingués de la Valachie, frère de l'hospodar actuel.

— Cet autre?

— Appartient à l'Aga.

— Ce dorozska?

— Au colonel Georges Philippesco. »

A huit heures, le traîneau s'arrêta devant une bicoque.

C'était là.... Enfin!

J'ai dit bicoque : je maintiens le mot. Non que je veuille offenser en rien l'amour-propre de M. G***. A cette époque, beaucoup de maisons ne valaient pas la sienne. J'ignore si, depuis, elle a été rebâtie; toujours est-il qu'elle n'avait qu'un étage branlant, un escalier de bois fendillé depuis le bas jusqu'en haut, et une toiture dont il ne restait plus que la charpente, le tout posé sur des pierres brutes et de mauvais moellons.

Comme une pauvre femme qui cherche à voiler sa misère sous un vieux et sordide manteau, cette maison cachait ses lézardes et son triste aspect sous un badigeon moins blanc que sale. L'unique étage élevé au dessus du rez-de-chaussée était occupé par la première actrice du théâtre valaque, la *cocona* [1].

[1] *Cocona* correspond à *signora*.

Calliope, belle et fort aimable Grecque dont j'aurai occasion plus tard de dire quelques mots; et le rez-de-chaussée par M. G***.

Nous entrâmes dans un magasin grand comme le prétoire d'un juge de paix. A chacun, dit-on, son luxe et sa coquetterie. De ce magasin, la devanture était couverte de papier vert pomme, d'un fort réjouissant coup d'œil, et les volets, dans le jour, se repliaient sur eux-mêmes, comme les feuilles d'un paravent, ou bien encore faisaient tapisserie le long de la muraille, afin de charmer les chalands.

Si je m'appesantis sur ces détails de localité, en apparence futiles, c'est que le logis de mon hôte offrait un spécimen frappant de la majeure partie des autres.

Mme G*** vint nous recevoir et nous fit passer dans une arrière-pièce, où nous trouvâmes réunis trois compatriotes : MM. Henri de Mondonville, Tavernier et Xavier Willacrose. L'un habitait la Valachie depuis vingt-cinq ans, et s'y trouvait bien; l'autre y exerçait la médecine, après avoir porté le mousquet dans la vieille garde de Napoléon; le troisième occupait depuis un an le poste d'architecte du Divan.

Ils nous firent un accueil des plus affectueux. Une lettre de Vienne leur avait appris notre prochaine arrivée, et cependant ils doutaient encore que nous eussions eu assez de témérité pour affronter le passage des Krappacks, au cœur de l'hiver.

Quand on arrive du pays natal, quand on a franchi huit cents lieues, et qu'au bout de cette longue route on rencontre des compatriotes, que de choses on doit avoir à leur dire, que de nouvelles à leur raconter !

« Place au feu ! place à table ! s'écriaient-ils avec enthousiasme. Et Paris? et Sens? et Meaux? et la France ? reprenaient-ils ensuite d'une même voix. »

Et en prononçant ce mot magique : la France ! tous ils essuyaient une larme, ils nous pressaient les mains, ils nous regardaient, nous souriaient... *intentiquè ora tenebant !*

« Parlez-nous de nos amis, de nos parents, de notre grande et belle capitale? disaient-ils à la fois.

— Monsieur, me demanda l'un, le plus jeune, ma mère, que fait ma mère, ma pauvre mère?.... Mais vous ne l'avez pas vue, c'est juste, vous ne la connaissez pas ; je suis fou.

— Monsieur, reprit l'autre, la France est tou-

jours la première des nations, n'est-ce pas, comme sous l'Empire? »

Celui-là, c'était un vieux soldat de Wagram, qui, je viens de le dire, avait échangé son sabre contre une lancette.

Le troisième ajouta :

« Il y a bien longtemps que j'ai quitté mon pays, bien des années que les malheurs m'en ont exilé, mais si je pouvais le revoir un instant, un seul instant, franchir le pont de Kehl, embrasser d'un coup d'œil le réseau qui encadre ma noble et célèbre Bourgogne… ah! je reviendrais mourir avec moins de regrets sur la terre étrangère. »

Et c'étaient de nouvelles larmes, de nouveaux soupirs, de nouveaux et plus vifs témoignages de sympathie.

Mon père, vieil ami de M. de Mondonville, m'avait remis une lettre pour lui. Je ne l'eus pas plus tôt annoncée qu'il fallut en faire immédiatement l'ouverture. M. de Mondonville tremblait en brisant lui-même le cachet, il tremblait en la dévorant, il tremblait encore en arrivant à la signature. Sa lecture achevée, il la recommença, tourna la lettre et la retourna en tous sens. On eût dit qu'il en faisait

l'analyse. Je le regardai : ses yeux étaient humides. Ses amis l'interrogèrent : il ne put prononcer un mot. C'est que cette lettre lui avait rappelé d'anciens souvenirs, attendrissants, pleins de charmes, et que son cœur était gonflé d'émotion.

Après des privations, des souffrances pareilles à celles que nous venions d'éprouver, combien l'on aime à s'approcher d'une table! Aussi fîmes-nous amplement honneur au souper de notre hôtesse. Puis, à dix heures, Mme G***, avec cette sollicitude, partage exclusif des femmes, s'étant aperçue que le sommeil nous gagnait, donna le signal de la retraite.

Le lendemain, notre première pensée, en ouvrant les yeux, fut de nous rendre aux bains. *Le besoin s'en faisait d'autant plus vivement sentir*, que nous n'avions pu changer de linge depuis dix-huit grands jours, et que nos guides nous avaient laissé, sans doute comme preuve d'attachement, une collection d'insectes fort jolis, dit-on, vus au microscope, mais qui n'ont rien, je vous l'assure, de séduisant à l'œil nu.

On trouve à Bucharest deux sortes de bains : des bains turcs et des bains valaques. J'avais beaucoup entendu vanter les derniers : nous nous y fîmes conduire.

Ces bains sont situés dans le quartier des *Leipsikani*, l'un des plus laids de la ville. Le bâtiment qui les renferme ressemble, extérieurement, à une immense ruche à miel. J'en fis trois fois le tour sans pouvoir découvrir la porte, et demandai à M. G*** par où l'on y entrait. Il me répondit en me montrant une trappe à fleur de terre, semblable à celles qui recouvrent l'ouverture des caves dans certaines rues des villes de province. Cela me surprit, mais ne me parut pas impossible. Je me rappelai que les Orientaux tiennent moins à la forme qu'au fond ; que l'extérieur de leurs habitations les intéresse peu, qu'ils réservent tout pour l'intérieur ; qu'ils aiment les jouissances intimes, et qu'enfin, comparant leur toilette à leurs bâtiments, ils sont presque toujours vêtus avec négligence, quoiqu'ils s'inondent d'essences et de parfums.

M. G*** ayant soulevé la trappe, nous descendîmes huit marches et nous nous trouvâmes au centre même d'une salle ronde d'une centaine de pieds de circonférence. Pavée en marbre blanc sans nervure, revêtue en marbre rose tacheté de bleu, cette salle était occupée, dans tout son pourtour, par un immense divan dressé en forme de lit de camp et

confortablement matelassé. Une trentaine de verres convexes et concaves, d'un pied de diamètre, enchâssés dans la pierre de liais du dôme, et obscurcis par les épaisses vapeurs répandues de tous côtés, l'éclairaient d'un jour douteux et somnifère. Huit piliers de granit soutenaient l'énorme voûte de ce dôme, et de chacun de ces piliers sortait un robinet de cuivre qui versait dans des vasques de marbre gris une eau chauffée à différents degrés. Enfin plusieurs baigneurs, étendus nonchalamment sur le divan, dormaient comme des juges à l'audience ou des députés à la chambre.

Quel étrange silence régnait en ces lieux. Étions-nous donc dans le royaume des gnomes?

M. G*** heurta ses mains l'une contre l'autre, et nous vîmes tout à coup paraître, comme s'il fût sorti de terre, un petit homme trapu comme Ésope, barbu comme un faune, et bizarrement accoutré. Je me crus en présence de l'un des ces génies que nous montre Galland dans ses contes des *Mille et une nuits*.

« *Sélam alékoum* [1] ! » nous dit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

[1] Je vous salue.

Et, à son tour, il frappa dans sa main difforme, accompagnant cet appel d'une sorte de gloussement. Deux *bayaches* [1] s'avancèrent alors vêtus en athlètes préparés pour le pugilat. C'étaient deux jeunes garçons de vingt-cinq ans, grands, forts, aux yeux caves, au regard terne. Un long séjour dans les bains avait rendu leur peau jaune et sèche comme du parchemin; ils ressemblaient littéralement à deux arlequins de pain d'épices.

Notre présence en ces lieux disant mieux que nous n'eussions pu le faire, sans doute, dans quel but nous y étions venus, ils nous mirent la main au collet, et nous nous trouvâmes en un clin d'œil déshabillés complétement. L'un nous glisse dans les pieds des galoches de bois hautes de six pouces; l'autre nous roule autour du corps trois ou quatre aunes de toile grise, après quoi, nous ayant tous deux coiffés d'un turban, ils nous dirigent vers le bain.

Nous entrâmes d'abord dans un cabinet voûté dont température était plus que tiède. L'eau ruisselait en tous sens sur le pavage échauffé, et allait se perdre

[1] Serviteurs.

dans une cannelure creusée exprès le long du mur. Nous y fîmes une station de deux minutes et passâmes ensuite dans un second cabinet, un peu plus grand que le premier, voûté de même et garni de trois grandes coquilles de pétonele alimentées chacune par un tube continuellement ouvert. Une eau plus chaude encore s'en échappait, débordant les cuves et remplissant l'espace d'effluves si pénétrantes et si condensées, que je crus que j'allais en être asphyxié.

Au bout de dix minutes, qui me parurent autant de siècles, l'un des bayaches ouvrit un troisième cabinet, de beaucoup plus grand que les deux autres, et au milieu duquel, sans me prévenir, il me poussa brusquement, tandis que M. G***, sur un autre point, subissait le même sort. Ce cabinet était une fournaise, on y brûlait ! Je voulus me plaindre, je ne le pus; ma voix expira dans ma gorge, ma tête s'égara, mes jambes vacillèrent, et je m'affaissai sur moi-même.

Cette prostration dura seulement quelques secondes, au bout desquelles ma poitrine s'étant dilatée, la respiration reprit son cours habituel. J'ouvris les yeux et pus me reconnaître. Au milieu de la pièce, vaste amphithéâtre à voûtes en arceaux qui, tant la

pierre en était habilement cimentée, semblait taillée à vif dans un bloc de granit, se voyait un grand bassin en naxias représentant une roue dont le moyeu et les jantes formaient une fontaine à compartiments. L'eau de cette fontaine, fournie par huit tubes en cuivre à bec de girole, jaillissait en faisant la gerbe. Le trop plein fuyait par de petits réservoirs invisibles. Quatre compartiments étaient occupés par autant d'indigènes sur la physionomie empourprée desquels rayonnait la béatitude.

Voulant partager leur bonheur, je regardai autour de moi, et, n'apercevant plus mon bayache, je fis comme l'écolier en l'absence du maître, je m'élançai d'un bond vers la bienheureuse fontaine.

Fatale imprudence! Et combien je payai cher ma curiosité!

Chaque compartiment est chauffé, par des conduits souterrains, à des degrés qui vont toujours *crescendo*. Or, dans ma précipitation, oubliant de prendre les informations nécessaires, et de passer graduellement d'un bain dans un autre, j'avais plongé les deux jambes dans le bassin le plus chaud. Soixante-quatorze degrés! six degrés de moins que la plus grosse source de Niderbrunn, au courant de

laquelle les habitants, assure-t-on, vont tous les matins se faire des œufs durs!

Inutile d'ajouter que je n'y restai pas longtemps. Je retirai mes jambes en poussant un cri et en faisant une grimace qui excitèrent l'hilarité des baigneurs. J'avais les mollets rouges comme des homards cuits à point!

Furieux, j'appelai mon bayache: probablement l'établissement jouissait d'une consigne. Aucune voix ne répondit à la mienne qu'un écho triste et comme enroué. Je tentai de fuir, malgré l'état fort peu présentable dans lequel je me trouvais: la porte était solidement fermée. Après avoir perdu mes forces, je les avais retrouvées, je commençais de nouveau à les perdre; or, sans m'effrayer, ces transitions diverses étaient assurément loin de m'être agréables. Je ne pouvais m'expliquer l'extatique silence de mes cobaigneurs. Persuadé que vingt-quatre heures de ce régime devaient réduire un homme à sa plus simple expression, je les regardais avec attention, et il me semblait, à travers la brumeuse atmosphère qui les enveloppait, les voir sensiblement se racornir.

Et cependant, ils paraissaient plus que jamais au comble du bonheur. Il faut donc, me disais-je,

que ce bain soit pour eux une mer de voluptés dont je suis indigne d'apprécier les ineffables délices !

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre et les bayaches reparaissent. L'un tient une aiguière d'argile dans laquelle il fait dissoudre un savon rose odorant ; l'autre apprête, en le frisant, un paquet d'étoupe. Celui-ci me fit signe de m'étendre sur une table de marbre que je n'avais pas encore aperçue, ce à quoi je me résignai docilement. Il lava son étoupe dans l'eau savonneuse et m'en aspergea la figure et le corps. Le second bayache, qui, mesure de précaution bonne à prendre, m'avait empoigné —c'est le mot—par le cou et les jambes, afin que je ne pusse regimber, me frotta la poitrine et le dos avec des gants de crinoline ; puis, m'ayant enlevé comme une plume, il me déposa tout de mon long dans le premier compartiment de la fontaine. Débarrassé du savon dont j'étais empâté des pieds à la tête, je sortis de ce bain pour entrer dans un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. C'était celui qui m'avait si cruellement échaudé. Je ne le trouvai pas plus intolérable que les autres, quoique l'eau n'eût rien perdu de sa chaleur.

Ma promenade achevée, je dus m'étendre pour la

seconde fois sur la table, afin de subir, opération pendant un moment douloureuse, la désarticulation des mains, des bras et des jambes. Enfin, pour couronner sans doute l'œuvre, l'un de mes bourreaux me retourna le visage sur le marbre, sauta, comme par un mouvement de ressort, sur la table, et m'appliqua un violent coup de pied dans les reins.

Peut-être beaucoup de lecteurs révoqueront-ils en doute ce récit, et cependant rien n'est plus exact. Chroniqueur fidèle, je ne crains qu'une chose, c'est d'être resté au dessous de la réalité.

Pendant trois minutes, je me crus l'épine vertébrale rompue : ce ne fut heureusement qu'une peur. Revenu de la défaillance que m'avait causée cet acte au premier abord si kalmouk, je me trouvai entre les mains du second bayache qui me labourait la plante des pieds avec une pierre ponce.

C'était le complément de l'odyssée.

Je repris mes galoches, mes trois aunes de toile, mon turban, je repassai dans le second cabinet, un instant après dans le premier, et de là dans la salle commune. Un autre bayache est préposé au service spécial de cette salle. Il m'enveloppa d'une chaude couverture, me roula sur le divan en tous

sens, comme les boulangers le pain qu'ils pétrissent, me parfuma avec de l'eau de rose de la plus suave odeur, et contempla silencieusement son ouvrage.

A ce moment survint notre Ésope, portant sur un plateau des *doultchaz*, excellentes confitures qu'il m'offrit en me faisant toutes sortes de salamalecs. J'en pris une cuillerée. Le bayache étendit sur moi un *péchtemal*, ou couvre-pied de soie, m'entoura de coussins moelleux, remplaça mon premier turban par un autre en toile de lin nommé *sargué*, me dorlota, en un mot, avec autant de soin que si j'eusse été atteint d'une sciatique, et se retira m'invitant, chose superflue, à dormir.

« Eh bien! me dit M. G ***, au bout d'une heure d'un profond sommeil, que vous en semble?

— Mais, répliquai-je, en me palpant, ces bains ne sont ma foi pas si mauvais qu'ils en ont l'air. Je suis dans un état assez satisfaisant. »

Il appela. Le petit homme, intelligent et alerte, apporta deux longues chibouques allumées. Nous fumâmes et fîmes nos apprêts de départ. Je suis obligé d'en convenir, jamais je ne m'étais senti si alègre; j'éprouvais dans tous les membres une ambitieuse élasticité; j'aurais défié Mabille ou Petipas.

Et de ce bain, tout compris, voulez-vous en savoir le prix?... Un *zwantzig*, c'est à dire DIX-SEPT SOUS DE FRANCE!

Comment l'industrie n'a-t-elle pas encore songé à doter Paris, qui possède déjà le *rachaout* et le *nafé*, de cet inappréciable bienfait oriental?

## CHAPITRE II.

Étymologie des Moldo-Valaques. — *Flaccus*. — La colonie de Trajan. — *Zamolxis*. — Le Prophète-Dieu. — *Pythagore*. — La belle Théano. — Le roi Domicaïte. — Bataille de *Coganoum*. — Le devin Décœneus. — Un *anthropobole*. — Les *akiphores*. — Le sacrifice humain. — Les dix ôtages. — Le transfuge romain. — La surprise. — Le massacre. — *Les alliés*. — L'arrêt du destin. — Soumission des Daces.

—

Et maintenant que nous voilà parfaitement installés dans la capitale des Hospodars, et délivrés, grâce aux bains, des lépidoptères que nous avions récoltés en route, comme dans une posada espagnole, ce qui ne contribue pas peu à nous faire oublier nos ennuis, nos privations, nos souffrances, enveloppons le pays d'un coup d'œil, d'une façon en

quelque sorte synoptique, et sachons à quoi nous en tenir sur le compte de ceux qui l'habitent. Sans les mesurer au compas, il est bien que nous les connaissions. Un architecte commence rarement par le faîte, il établit d'abord les fondements, et je ferai de même. Mais je n'oublierai point, d'un autre côté, qu'une liqueur par trop baptisée n'a plus de goût : je serai bref. Je n'ai pas la prétention d'écrire un livre complet, je consacre seulement des souvenirs, afin de pouvoir répéter avec je ne sais quel touriste : *Forsan et hæc meminisse juvabit.*

En fait d'histoire et de chronologie, surtout quand il s'agit d'un peuple aussi souvent agité, aussi souvent tourmenté, que l'a de tout temps été le peuple Moldo-valaque, et par les Romains, et par les Barbares, il est assez difficile d'arriver à des solutions parfaitement exactes. Je bornerai, quant à moi, ma tâche à traduire l'opinion des philologues la moins erronée, et commencerai par la Moldavie.

On fait trois versions sur l'étymologie du nom de cette principauté. Suivant la première, elle se serait d'abord appelée *Cumanie*, du nom de *Cuman* ou *Kouman*, prince tartare venu pour la subjuguer au nom

de Gengis-Khan. Suivant la seconde, elle se serait appelée *Bogdanie*, du nom de *Bogdan*, prince valaque qui y aurait été reconnu *waiwode*[1]. Suivant la troisième, elle tiendrait son nom du *Moldaw*, fleuve dont les eaux s'échappent des Krappacks, traversent Jassy, et vont porter leur tribut au Danube.

Que la Moldavie se soit appelée Cumanie ou Bogdanie, pas d'obstacle; mais que ce soit de l'un de ces noms d'où soit dérivé celui qu'elle porte actuellement, voilà ce qu'avec la meilleure volonté du on ne saurait admettre, même en leur faisant subir toutes les altérations présumables de la corruption. Je préfère m'en tenir à la troisième version, la plus simple, et, à mon avis, du moins, la plus rationnelle.

Quant à la Valachie, quelques historiens prétendent qu'elle fut premièrement nommée *Flaccie*, du nom de *Flaccus*, propréteur romain que Trajan envoya dans cette contrée avec 50,000 hommes destinés à la défricher.

D'autres assurent que le mot *valaque* signifie *errant*, et qu'il a été donné par les Esclavons aux Romains de la Dacie.

[1] C'est à dire prince souverain.

Bonfinius le tire au contraire du mot grec Βλάξ, Βλακός (mou, lâche, paresseux) dont il fait *Vlaque*, *Valaque*, à cause, prétend-il fort injustement, de l'inertie de ces peuples dégénérés auxquels il n'accorde plus que le mérite de savoir lancer un javelot : απο τού бαλλείν καὶ τῆς ακιδός.

Vers la fin du dix-septième siècle, de nombreuses tribus de Slaves, de Gépides et de Marcomans, venus du fond de la Russie, inondèrent l'ancienne Mœsie [1], et désignèrent les colons romains sous le nom slave de *Ulhâh* ou *Wlâh*, qui signifie Italien. Quant au pays, ils le nommèrent *Woloscha siméglia*, ou terre de bœufs, en raison de la quantité d'animaux de cette espèce qu'ils y rencontrèrent en le traversant.

Les Valaques sont appelés : par les Hongrois, *Owlachs;* par les Allemands, *Welsch;* par les Polonais, *Woloki;* par les Turcs, *Wlochs;* et les deux peuples descendent : les Moldaves, des Gètes, ainsi que les appelaient les Romains — Γετίπαίδης, enfants des Gètes, — et non, comme on l'a plusieurs fois prétendu, des Gépides — et les Valaques,

[1] La Bulgarie de nos jours.

des Daces, qui, appelés *Daï* par les Grecs, et *Dax* par les Scythes, étaient sortis de la Sarmatie et de la Thrace.

Les Gètes et les Daces habitaient les régions comprises entre l'Ister ou Danube, au midi et à l'orient, les monts Krappacks ou Carpathes, au nord, et la Teïsse, à l'occident : ce que l'on appelle aujourd'hui Transylvanie, Valachie, Moldavie.

Mus par les mêmes principes, les mêmes mœurs, le même amour de la guerre et les mêmes besoins, ces deux peuples ne tardèrent pas à se liguer et à se fondre en une seule famille pour tenir tête aux Romains qui menaçaient de les envahir, et dès lors leur territoire commun s'appela la Dacie.

Les Daces étaient sobres, laborieux, bons guerriers. Leur courage allait jusqu'à la témérité, et leur dévouement jusqu'au fanatisme. Cela tenait à l'opinion répandue parmi eux que la mort n'était qu'un passage, et qu'en sortant de cette vie ils allaient rejoindre Zamolxis qui, de leur législateur, était devenu leur Dieu.

Zamolxis, ou Zalmoxis, naquit en Dacie, au commencement de la LXII[e] olympiade (an 490 avant J.-C.). Quelques anciens le confondent avec

Thalès, d'autres révoquent en doute son existence même et ne voient en lui qu'un personnage mystique analogue à Silène, le vieux professeur de Bacchus. Zamolxis fut l'un des plus célèbres et des plus heureux jongleurs de son temps. Le hasard l'ayant amené fort jeune à Samos, il y entra au service de Pythagore, lequel, charmé de son aptitude, l'admit au nombre de ses élèves. Il suivit son maître à Crotone, chez l'athlète Milon, qui lui avait offert l'hospitalité, l'aida à fonder son *Omachoion* [1], et devint le pilier de sa fameuse école. Il se lia avec Télange, maître d'Empédocle, avec Armineste, maître de Démocrate, et avec Astrée.

On sait quelle était la belle doctrine du fils de Mnésarque : elle tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire supporter les privations, de quelque nature qu'elles fussent, à vaincre la douleur, à façonner l'esprit aux habitudes de la méditation. « La vie d'un pythagoricien, dit Platon dans sa *République*, est devenue le synonyme d'une vie exemplaire. »

[1] De ὁμαιχμία, association, réunion, assemblée.

Zamolxis, plus que personne, n'eût jamais dû l'oublier. Il s'en écarta cependant en devenant amoureux de la belle et illustre Théano, l'élève et l'épouse de Pythagore, et en le lui déclarant; mais il fut bientôt obligé de fuir, pour éviter le juste courroux du maître.

Il parcourut la Chaldée, où il perfectionna ses travaux en astronomie, l'Egypte, où il étudia la médecine, la Phénicie, où il acquit de précieuses connaissances en géométrie.

De retour en Dacie, il songea sérieusement à mettre à profit l'instruction qu'il s'était donnée. Grâce à quelques prédictions heureuses pronostiquées sur l'état des cieux, il gagna la confiance du peuple et capta la faveur des grands. Il les attirait, sous prétexte de les régaler, dans une vaste salle qu'il avait fait construire exprès, à l'imitation des Ioniens, et là, favorisé par leur grossière ignorance, il leur enseignait la métempsycose, affirmant que ni lui, ni personne, n'était destiné à mourir; que l'homme, en quittant la terre, allait dans un lieu où il jouissait d'éternelles félicités.

Sa réputation devint immense. Le roi Deucaos; le considérant comme l'infaillible organe de la volonté

suprême des Dieux, voulut partager son trône avec lui. Mais Zamolxis refusa. Habile et ambitieux outre mesure, il aspirait à un autre but. Aux yeux des Daces il passait déjà, dit Hérodote, pour un génie (Δαιμῶν), il voulut passer pour un Dieu.

Pythagore, pendant plusieurs années, s'était séquestré du monde en priant sa mère de prendre note de tout ce qu'elle verrait, afin qu'un jour il pût accroître son crédit, en affirmant qu'il revenait des enfers, où il aurait appris tout ce qui se passait sur la terre. Zamolxis marcha sur ses traces. Il se retira clandestinement sur une montagne élevée, ardue, inaccessible presque, dont il fit son Olympe, et ne conserva de rapports qu'avec le roi et ses ministres: le roi, voyant les Daces obéir aveuglément à ses ordres, dès qu'ils émanaient des oracles fatidiques de Zamolxis, tenait celui-ci en fort grand honneur, et les ministres, gagnés par les largesses du monarque, se prêtaient de bonne grâce à ce manége imposteur.

Au bout de trois ans, Zamolxis reparut sur la scène dans toute la splendeur de sa gloire, et, secondé par ses partisans, tous empressés à exalter sa puissance, il fut déifié. Rien ne nous apprend l'époque de sa mort. Nous savons seulement qu'il laissa d'im-

menses richesses, irrécusable attestation de la ferveur et de la charité des Daces.

Ammien Marcellin prétend que ce célèbre prophète était de ces hommes que l'on voyait en Thrace repousser le commerce des femmes avec une sorte de sainte horreur, et passer à cause de cela pour des êtres privilégiés dont la vie était vouée au culte des autels.

Si l'assertion est exacte, ne devra-t-on pas en induire que Zamolxis se serait condamné à cette continence pour se punir de sa téméraire conduite envers Théano ?

Quoi qu'il en soit, les Daces étaient si fermement convaincus de sa sincérité et de l'infaillibilité de ses oracles, qu'ils allaient plus gaiement à la mort, suivant Strabon, que d'autres n'entreprennent un simple voyage.

Dion Cassius en cite au reste un exemple.

C'était sur la fin du règne de Domicaïte, et la veille d'une grande bataille que les Romains devaient livrer à ce valeureux monarque. Retranchés dans les profonds ravins qui ceignent les plaines de la Cumanie[1], dépourvus de vivres, harassés par des

[1] La Moldavie.

marches forcées, les Daces commençaient à perdre cette énergie qui soutient le soldat et fait l'homme d'action.

Un grand conseil aussitôt s'assemble.

Les plus âgés, avec la prudence que donnent les cheveux blancs, opinent pour la paix; d'autres, guidés par leur habitude des camps, réclament seulement une trêve.

« Qu'avons-nous besoin de paix ou de trêve, s'écrient chaleureusement vingt jeunes guerriers que les droits de la naissance ont appelés au conseil ? Il nous faut des combats ! »

A peine dits, ces mots courent de bouche en bouche jusque dans les rangs les plus éloignés de l'armée, et y trouvent de nombreux échos. Chaque homme, oubliant ses fatigues, brandit avec fierté son pesant javelot, revêt son casque de fer, sa cuirasse de cuir, son bouclier d'osier que double une peau de daim, et court, plein d'une nouvelle ardeur, se ranger sur le plateau de *Coganoum*. De là, il parcourt d'un regard impatient le champ de bataille.

Mais, on l'a vu, tous les chefs ne partageaient pas cet enthousiasme. Ziraxis, commandant de l'une des plus fortes cohortes, s'opposait à un en-

gagement; il alléguait l'infériorité numérique des Daces et la position avantageuse des Romains. Décœneüs, le rusé devin, le hardi interprète des augures, Décœneüs, successeur de Zamolxis, secondait Ziraxis de tout son pouvoir. Vovant Bérébiste [1], fils du vieux Domicaïte, prêt à faire avancer ses troupes, il court à lui, et de sa voix puissante :

« S'il ne s'agissait, s'écrie-t-il, que des Scythes ou des Thraces, je vous dirais : marchons ! mais il s'agit des Romains, de cet infatigable ennemi devant les aigles duquel fuient tous les peuples de la terre ! Combinons donc plus sagement nos plans ; consultons les oracles ; agissons d'après leurs décisions ; la victoire nous couronnera peut-être encore de ses palmes, et nous fera oublier nos malheurs passés ! »

Il dit, et aussitôt chacun obéit avec empressement. Un *anthropobole* [2] est voté. Les uns vont emplir vingt amphores d'une eau pure destinée aux libations; les autres cueillent des rameaux d'olivier, les trem-

[1] Ce nom est composé de *bèr* ou *bir*, qui signifie chef, et de *bistoe*, nom d'une partie du peuple auquel ce soldat roi commandait.

[2] De ἄνθρωπος, homme, et de βολέω, je lance.

pent dans l'huile sacrée, les brûlent et en ramassent avec soin les cendres, afin d'en former un cercle autour d'une petite arène réservée au chef des aruspices. Pendant ce temps, une fosse profonde ayant été creusée et recouverte de planches trouées en plusieurs endroits, l'on avait amené un jeune Dace d'une vingtaine d'années destiné au sacrifice.

Aussitôt, douze *akiphores* [1] le saisissent, ceux-ci par les pieds, ceux-là par les bras, ceux-là par la tête; ils le balancent pendant deux minutes, le lancent vigoureusement dans l'espace et le reçoivent sur la pointe acérée de leurs piques.

Le sacrifice accompli, Décœneüs s'approcha pour constater l'état de la victime. Dans le cas où elle n'eût pas été frappée de mort sur le coup, on devait la déclarer impure et en sacrifier sur le champ une autre. Le devin la reconnut digne du grand Zamolxis, et en fit aussitôt la déclaration; après quoi, armé d'une épée à lame courte et à double tranchant, il éventra le jeune Dace, écarta ses entrailles fumantes, d'où la vie s'exhalait encore, et demeura plongé dans la plus morne méditation.

[1] Porteurs de lances.

Sa consultation prise, il descendit dans la fosse, vêtu d'une tunique blanche et la tête ceinte de bandelettes; puis, reparaissant inondé de sang des pieds à la tête, il s'écria, en s'adressant aux soldats humblement prosternés devant lui :

« Ainsi l'ordonnent les destins!

» Dix d'entre les plus jeunes, d'entre les plus
» braves, d'entre les mieux nés de l'armée, se réuni-
» ront, l'arme basse, le front découvert, le myrte à
» la main. Ils se rendront ainsi au camp des Ro-
» mains, proposeront la paix et s'offriront en ota-
» ges. »

Il n'a pas achevé, que de nombreux murmures roulent bruyamment dans les rangs. Décœneüs s'élance au milieu des principaux groupes et accuse hautement les plus intraitables. Sa voix rude et vibrante a le retentissement du tonnerre.

« Avez-vous peur? dit-il avec courroux. Qui vous arrête? Voulez-vous, téméraires, braver votre Dieu? »

A ces mots, les murmures cessent, le calme renaît, et cent jeunes gens briguent aussitôt l'honneur de partir.

« Arrêtez! reprend le vieil interprète, et que

chacun de vous sache bien avant tout le sort réservé aux otages.

« Ainsi l'ont décidé les destins : les otages » mourront, mais l'armée sera sauvée! »

Loin d'attiédir la résolution des Daces, cette prédiction ne fait que l'accroître. Cent autres jeunes gens accourent se joindre aux premiers.

« Enfants! s'écrie de nouveau Décœneüs, Zamolxis vous attend là haut !... Courez à la gloire ! »

On procède au tirage. Dix héros sortent de l'urne. L'histoire a conservé leurs noms; ce sont : Pharaïs, Éphestros, Épicaïste, Mistras, Atarxis, Scutés, Dapyx, Bole, Cotison, Amyntas. Ils s'apprêtent, font des adieux à ceux de leurs amis qui restent, et se dirigent bravement vers le camp des Romains.

Ils n'ont pas disparu dans la plaine, que Décœneüs assemble une seconde fois le conseil. Ce que vient d'ordonner le vieillard couvre un projet audacieux. De son succès dépend le sort de la Dacie.

Le plan qu'il a conçu développé, il réunit, à son de trompe, les décurions, les centurions et les vexillaires, dont les cohortes ont été récemment organisées à la romaine par Sextus Servilius, transfuge sur la fidé-

lité duquel on peut d'autant plus compter que sa tête est proscrite à Rome; Décœneüs assigne à chaque soldat le poste qu'il doit occuper, stimule l'énergie des moins hardis, applaudit au zèle des plus intrépides, et donne ensuite le signal.

Il a choisi le moment où les ombres de la nuit commencent à envelopper la terre, où l'ennemi, comptant sur la paix que sont venus lui demander les otages, se livre aux douceurs du repos, aux joies imprudentes des libations, aux trompeuses caresses des courtisanes. Conduits par Athéas et Thumélicus, leurs guides les plus sûrs, les nouvelles légions tournent la montagne et s'avancent armées jusqu'aux dents. Servilius, le premier, se jette sur les sentinelles avancées, les poignarde, enveloppe étroitement les tentes, livre un passage aux Daces, et ceux-ci passent au fil de l'épée tout ce qui leur tombe sous la main.

Ce fut un horrible carnage. Au point du jour, des milliers de cadavres jonchaient le sol!... Les vainqueurs s'abandonnèrent sans frein au pillage. Puis, le camp dévasté et brûlé, ils songèrent à leurs dix otages. On les fit rechercher avec soin, on examina tous les morts, les mourants, les blessés: ce fut

sans succès. De ces malheureux jeunes gens, il ne restait aucune trace. Décœneüs, interrogé, ne savait lui-même que répondre, lorsqu'un soldat Dace parut, disant que, dirigés par le vindicatif Tasius Acrumérus, trois escadrons ennemis les avaient emmenés.

Avertis par l'expérience du passé, et sachant que, loin de les abattre, une défaite ravive l'ardeur des Romains, les Daces ne perdent point un instant. Pour recompléter leurs rangs éclaircis, ils appellent promptement à leur aide les *Hippomalgi*, qui traient leurs juments et font, avec leur lait, ce fromage fameux, connu dans l'antiquité sous le nom d'*hippace;* les *Galactophagi*, habitués à ne se nourrir que de chair de bouc; les *Abii*, les plus pauvres, mais les plus probes de tous les peuples; les *Amanœci*, qui n'habitent que leurs chariots de guerre; les *Sauromates*, renommés pour la trempe de leurs armes; les *Bastarnes*, montagnards aussi lestes qu'adroits; enfin les *Tyrigètes*, indigènes des rives du Tyras [1], dont ils ont tiré leur nom.

L'événement prouva la prudence de ces mesures

[1] Le Dniester.

Les Romains, peu de temps après leur déroute, reparurent, renforcés de troupes fraîches et aguerries. On remarquait surtout parmi elles des peuples Gaulois : les *Boii*, les *Scordisci* et les *Taurisci*, surnommés génériquement *utriculaires*, ou bateliers de liége, à cause de l'habitude qu'ils avaient de construire avec élégance et solidité des barques de peaux et d'osier, de la forme d'une outre ; les *Misi*, peuples de la Thrace que Cluvérius désigne sous le nom de *capenobatæ*, ou hommes religieux, parce qu'ils ne mangeaient rien de ce qui avait eu vie, et qu'Homère appelle les *combattants de près*, à cause de leur bravoure.

On distinguait encore les *Briges*, hercules parmi lesquels les Romains prenaient leurs *tignarii*, ou charpentiers ; les *Mygdones* faisant l'office de *dindrophores*, ou bûcherons ; les *Brébyces*, reconnaissables à leur air farouche ; les *Madobytini* et les *Bythini*, dont les vêtements étaient de cuir et de fer ; enfin les *Thyrici* et les *Maryandini*, tous peuples répandus depuis lors en Asie.

Les Romains revinrent à la charge plus impétueux et plus résolus que jamais. De leur côté, les Daces soutinrent intrépidement le choc. Toutefois, hors d'état de renouveler leurs forces, ils ne pou-

vaient longtemps résister : la trahison, d'ailleurs, venait également de se glisser dans leurs rangs. Ils se battirent avec une rare vaillance, mais le jour de leur défaite était venu : frappés d'une terreur panique, ils se débandèrent et prirent brusquement la fuite, laissant aux Romains un butin plus riche que celui qu'ils leur avaient enlevé précédemment.

Le lendemain, abattus, consternés, réunis autour de Décœneüs, les chefs Daces déploraient amèrement les terribles conséquences de la guerre, et avisaient au moyen d'obtenir une paix cette fois définitive et sincère. Tout à coup, ils voient accourir dans leur direction dix coursiers aux naseaux haletants, à la crinière fouettée par le vent, à la prunelle de feu et d'éclairs. Ces coursiers traînaient à leur queue dix cadavres défigurés.... C'étaient ceux des malheureux otages que les Daces avaient envoyés naguère aux Romains!

Ainsi s'accomplit la prédiction de Décœneüs, l'an 84 de J.-C. Les otages avaient une fois sauvé l'armée, mais ils étaient tombés victimes de leur dévouement.

La cruauté exaspère et soulève. Les Daces recommencèrent les hostilités, tantôt vainqueurs,

plus souvent vaincus. Sous Domitien, l'avantage fut pour eux. Les consuls Appius Sabinus et Cornélius Fuscus, battus sur tous les points à la fois, restèrent morts sur le champ de bataille.

Les Romains, à leur tour, demandèrent la paix, et le roi des Daces, Décébale, ne la leur accorda qu'après avoir obtenu un tribut annuel et des garanties solides.

Cet état de choses dura jusqu'en l'an 102 de J.-C. A cette époque, Trajan, qui venait d'être élevé à l'empire, résolut de réparer les fautes de Domitien. Il ordonna d'abord la construction, sur l'Ister, de ce pont célèbre dont Apollodore de Damas fut l'ingénieur, et dont j'aurai bientôt occasion de parler, fit passer en Dacie une armée formidable, livra bataille aux Daces, les vainquit et réduisit leur pays en province romaine.

L'influence morale de Zamolxis était si grande qu'elle devait, semblable aux plus solides monuments, résister aux révolutions dévastatrices du temps, et se perpétuer d'âge en âge. On en retrouve encore quelques traces de nos jours. Les choses ont changé de forme, les noms se sont altérés, mais le fond est toujours demeuré le même. Dans

certaines parties de la Moldo-Valachie on révère le Prophète-Dieu comme un saint. On lui immole des victimes, d'une façon, à vrai dire, beaucoup plus inoffensive que du temps des Daces : c'est plutôt une consécration qu'un sacrifice. Toutefois, la tradition, à cet égard, est tellement puissante, que, ceux qui pratiquent cette œuvre païenne, n'en sont pas moins de fort zélés chrétiens.

---

# CHAPITRE III.

De l'étendue de la Moldo-Valachie. — Maramosch et Fagarasch. — Les *Banes*. — Le grand duc Béla. — Étienne de Moldavie. — L'héroïsme d'une mère. — Le hetman Savidru. — *Ildérim*. — La *brique sainte*. — Le woiwode Mirtza. — Les *Séïmènes*. — Les *Dorobans*. — Les *Arnaoutes*. — Les *Pandours*. — Kirdjali et le Kékiaya. — La vengeance. — Le Servien Swedko et le Moldave Mikalaki. — Les *Tchorbadji*. — L'Hétairie. — Ypsilanti et Théodore Vladimiresko. — Cantacuzène. — Le conseil. — L'arrestation. — Le jugement. — La condamnation. — La marmite et les *icosari*. — La délivrance. — Le supplice.

—

L'étendue de la Moldo-Valachie a été pendant fort longtemps indéterminée. Obligés de fuir devant les hordes tartares, qui, du neuvième au treizième siècle, vinrent envahir et ravager leur pays, les Moldo-Valaques s'étaient d'abord retirés entre l'Aluto, ou l'Olto, et le Danube, ce qui forme aujourd'hui le district de Craïowa. Mais bientôt,

affaiblis, exténués par les continuelles attaques de ces barbares, et voulant se soustraire à leur joug, ils abandonnèrent les nouveaux foyers qu'ils s'étaient choisis, franchirent la chaîne ardue des Krappacks où ils se répandirent en Transylvanie et se placèrent sous l'appui du grand duc Béla, qui non seulement les reconnut sujets Transylvaniens, mais encore voulut bien qu'ils conservassent leur qualité générique.

Puis, à l'abri, désormais, de toute crainte, ils imitèrent les Latins et les Saxons de la Hongrie; ils fondèrent deux colonies importantes, l'une à Fagarasch, l'autre à Maramosch; après quoi, mettant à profit les faveurs qu'on leur avait accordées jusque alors, ils se nommèrent à eux-mêmes des chefs investis de leur confiance, connus sous le nom de *banes*, et s'occupèrent avec activité de se réorganiser militairement, afin de pouvoir rentrer en possession de leur pays.

Ce moment ne tarda pas. Secondés par de puissants protecteurs, auxquels, en retour de l'accueil qu'ils en avaient reçu, ils venaient de concéder la suzeraineté de la Moldo-Valachie [1], les deux *banes* se

[1] Ils avaient en outre consenti à ce que le bannat de Craïowa demeurât feudataire des Hongrois, et fût octroyé à leurs mandataires, les chevaliers Teutons et les chevaliers de Saint-Jean-de-



mirent à la tête de troupes nombreuses, éprouvées, et repassèrent promptement les Krappacks.

Ces deux bancs se nommaient, celui de Fagarasch, *Raddo-Negro*, ou Rodolphe le Noir, celui de Maramosch, *Bogdan*. Jeunes, dévoués à leur cause, ardents, intrépides, ils expulsèrent les Tartares et se partagèrent le pays. Bogdan s'établit en Moldavie, Raddo-Negro en Valachie, et ils prirent l'un et l'autre le titre slave de *woiwode* [1].

A dater de ce jour, la Moldo-Valachie eut des limites à peu près certaines. Les successeurs des deux bancs firent tous leurs efforts, sinon pour les agrandir, du moins pour les consolider. Quelques uns réussirent à leur donner une régularité géographique; mais celui de tous dont les hardies tentatives obtinrent à juste raison le plus de succès, ce fut le Moldave Étienne.

Ce prince, que l'histoire a surnommé le *Grand*, joignait à une rare bravoure une intelligence remarquable. Prévoyant que les Ottomans, jaloux de sa puissance, ne tarderaient pas à venir l'attaquer,

Jérusalem, chargés de protéger les frontières contre le retour possible des barbares.

[1] Prince régnant.

il prit ses dispositions et attendit l'ennemi de pied ferme.

Il ne s'était pas trompé. Le 12 avril 1394, Bajazet Ier, que ses récentes conquêtes en Anatolie et en Grèce avaient enivré d'amour-propre, envoya son séraskier, Soliman pacha, camper avec une armée sur les bords du Pruth, et accourut bientôt après le rejoindre en personne. Mais ce fut pour assister à la déroute de ses troupes. Étienne, furieux de la hardiesse avec laquelle elles étaient venues le braver, les dispersa complètement.

Toutefois, Bajazet Ier ne se tint pas pour vaincu. Il appela du fond de l'Asie ses meilleures réserves, alors occupées à combattre son beau-père, le prince de Caramanie, jeta un pont de bateaux sur le Danube, passa le fleuve, mit tout à feu et à sang, et ne s'arrêta que sur la rive droite du Sireth, non loin du village de Rasboï.

De son côté, Étienne, prévenu à temps de ses projets, parut à la tête de jeunes et vaillantes cohortes. De part et d'autre on se battit avec un acharnement dont les annales du temps offrent peu d'exemples. Chaque soldat se comporta en chef, chaque chef en héros. Mais les Moldo-Valaques

étaient trop inférieurs en nombre, à leurs redoutables adversaires, pour espérer cette fois de les réduire : ils furent à leur tour culbutés. Obligé de céder le champ de bataille, Étienne, le valeureux Étienne se hâta de fuir vers Nemeviez, ville fortifiée, où il avait laissé sa famille.

Il marcha toute la nuit sans prendre un instant de repos. A l'aube du jour, il se trouva aux portes de la ville. Pensant que les sentinelles, l'ayant reconnu, allaient s'empresser de lui ouvrir, il prit une corne de buffle montée en or qu'il portait toujours à son cou, et en tira un son éclatant. A ce bruit, sa mère, sa vieille mère, s'imagine qu'il est, comme d'habitude, vainqueur. Elle monte sur les remparts, afin de le mieux voir et de jouir plus amplement de son triomphe. Mais elle ne l'a pas plus tôt aperçu couvert de sang et de boue, son panache brisé et ses armes pendantes, que, devinant la vérité, elle ordonne aux gardiens des tours de laisser les herses baissées et les ponts levés; puis, apostrophant Étienne avec énergie :

« Est-ce bien toi, lui dit-elle, que je vois en cet » état; toi, mon fils, le héros toujours heureux, « toujours couronné de lauriers, aujourd'hui vaincu

» et couvert de honte?... Fuis, indigne, fuis
» de ma présence, et si jamais tu veux reparaître
» à mes yeux, que ce ne soit que chargé des dé-
» pouilles de nos ennemis!... Retourne au combat;
» j'aime mieux te voir mourir au poste où ton de-
» voir t'appelle, que d'avoir à te reprocher la vie
» que je t'aurais sauvée aux dépens de ton honneur! »

A ces paroles foudroyantes, Étienne, plein de confusion, se retourne, et, malgré ses fatigues, malgré ses blessures, il met son cheval au galop. Dans le premier moment de stupeur, il avait laissé rouler à terre sa corne de buffle; mais, non loin de là, rencontrant son hetman à la selle duquel pendait une trompette :

« Donne, Savidrn, lui dit-il; donne vite et suis-moi. »

Il sonne lui-même le ralliement, rassemble les débris de son armée : dix mille hommes encore lui restent.

« Moldaves et Valaques! s'écrie-t-il, volte face et courons aux Turcs! »

Arrivé à un trait d'arquebuse de l'ennemi, il harangue de nouveau ses soldats :

« Point de quartier aux mécréants, leur dit-il,

repoussons leurs bandes orgueilleuses jusque dans les flots du Danube!... »

Aussitôt, ranimée par son exemple et son enthousiasme, sa petite armée s'ébranle, marche intrépidement à la rencontre du séraskier, qui, ne s'attendant pas à tant d'audace, ne put résister au torrent, se battit avec mollesse, et se retira rapidement, laissant sur le champ de bataille 30,000 hommes, et au vainqueur un butin immense.

Impatient de compléter sa victoire, Étienne poursuivit les Turcs jusqu'à Waslouis, envahit ensuite Bucharest, d'où il chassa le sultan.

Bajazet, à qui son impétuosité avait mérité le surnom d'*Ildérim*, c'est à dire l'*Éclair*, était dans la religiense habitude de faire chaque jour recueillir la poussière qui s'attachait à ses vêtements et à la plante de ses pieds, afin d'en former plus tard une brique destinée à être placée, à l'heure de sa mort, sous sa tête, en foi des paroles du prophète [1] : « L'homme dont le corps et les pieds ont été couverts de la poussière des sentiers du Seigneur, » sera par lui préservé du feu de l'enfer.

[1] Bajazet II, le *Véli*, c'est à dire *le saint*, renouvela plus tard cette étrange cérémonie.

Or, il surveillait lui-même cette opération, lorsqu'il apprit la nouvelle défaite de son lieutenant. Étienne, cernant sa retraite, eût facilement pu s'emparer de sa personne : mais respectant, trop généreusement peut-être, l'œuvre sainte à laquelle il se livrait, il lui laissa le temps de fuir, le contraignit à repasser le Danube et à se retrancher dans Andrinople et Varna.

Ces succès firent faire à la Moldo-Valachie un pas immense vers son indépendance, et contribuèrent puissamment à l'agrandissement de son territoire. Les Moldaves en profitèrent habilement : il n'en fut pas de même des Valaques. Plus remuants que leurs alliés, ils coururent à de nouveaux combats, à d'irréparables malheurs. L'an 1391, le woïwode Mirtza attaqua le premier les Ottomans. Bajazet, qui avait eu le temps de recomposer une nombreuse armée, battit les Valaques et les gréva d'un impôt de 4000 *onces d'or*, 50 *juments pleines et* 24 *faucons*.

Toutefois, peu effrayés de ce revers, (1444-1446) ils renouvelèrent leurs attaques, et, soutenus par les Hongrois, se soulevèrent plus audacieusement que jamais. Mais ils succombèrent encore et leurs impôts furent doublés.

En 1460, ils tentèrent une troisième épreuve, qui amena définitivement leur ruine et celle de leurs voisins, les Moldaves. Mahomet II, alors occupé à conquérir les îles de l'Archipel, revint sur ses pas, marcha contre les révoltés, les battit et les condamna à un tribut perpétuel. Il est vrai de dire que, garanti par un traité conclu à Andrinople[1], ce tribut ne fut rigoureusement acquitté que jusqu'en l'année 1544 : il n'en influença pas moins d'une façon des plus désastreuses sur les destinées du pays. Les Turcs avaient construit sur le Danube les forteresses d'Ibraïl, de Tourno et de Giurgewo. Ces forteresses leur permettaient de dicter des lois aux deux principautés. Ils en profitèrent pour s'en arroger définitivement la suzeraineté, laquelle fut assez singulièrement contrebalancée plus tard par le protectorat de la Russie.

En résumé, dans l'état où elle se trouve actuellement, la Moldavie est bornée par la Bessarabie, la Pologne, la Buchowine, les Krappacks, ces *Alpes Bastarniciennes* des anciens, et la Valachie; et celle-ci, par

[1] Voir, à cet égard, l'ouvrage de M. Félix Colson : *De l'Etat présent et de l'Avenir des principautés de Moldavie et de Valachie*, etc.

les Krappacks, le Danube et la Moldavie. La première a 70 lieues de diamètre, la seconde 90 lieues du levant au couchant, et 50 du midi au nord.

Les Moldo-Valaques ont toujours passé, et à juste raison, pour d'excellents soldats. Du x^e^ au xvi^e^ siècle, leur organisation militaire, quoique défectueuse à beaucoup d'égards, les mit à même de lutter avec avantage tantôt contre les Hongrois, et, nous l'avons vu, plus souvent encore contre les Turcs. En ce temps là, les enfants sortaient du sein de leur mère armés de pied en cap, et la guerre était leur élément principal. A peine nés, ils ne songeaient qu'à s'exercer au combat, qu'à s'habituer aux fatigues, qu'à mourir avec héroïsme. Braves, intrépides, aguerries, leurs légions se composaient de *Seïmènes*, de *Dorobans*, *d'Arnaoutes* et de *Pandours*, les uns exploitant le pays, comme de véritables *guérillas*, les autres comme de farouches *condottieri*; le plus petit nombre, il faut le dire, comme de fidèles serviteurs. Mais, d'un autre côté, au jour du danger commun, ils se réunissaient tous pour ne plus former qu'un seul corps, porter le même drapeau, et soutenir avec éclat les mêmes droits.

Leurs excès, du reste, eurent un terme. L'hospo-

dar Constantin Bessaraba ayant sollicité contre eux l'appui du sultan Amurath, ce prince les fit châtier par ses troupes, et dès lors, les pandours exceptés, ils rentrèrent tous dans le devoir.

Les *Sĕimènes* formèrent une milice étrangère sous les ordres d'un *bachbowlah-bachi;* ils appartiennent actuellement au général en chef, ou *spathar*, sous le nom de *talpoks*, et à l'aga, ou préfet de police, sous celui de *kasars*.

Les *Dorobans* se comportèrent avec une régularité si parfaite, une tenue et un courage si dignes d'éloges, qu'on leur donna le titre, fort envié, de gardes prétoriennes.

Les *Arnaoutes*, créés par les Turcs, furent considérés comme les serviteurs particuliers de l'hospodar, ses gardes du corps.

Les *Pandours* seuls résistèrent obstinément à la discipline.

Miquelets en guenilles, bandits véritables, ne craignant ni Dieu, ni diable, maniant un fusil, un yatagan, un cimeterre, avec une adresse merveilleuse, robustes, éprouvés, jeunes pour la plupart, couchant en plein air, mangeant peu et ne buvant jamais, si ce n'est de l'eau, ils semaient partout l'épouvante. Les

Turcs, toujours à leurs trousses, les redoutaient. Mais le jour du combat venu, réunis par bandes de 5, 6, 7 et jusqu'à 10,000 hommes, ils faisaient de tels ravages dans les rangs ennemis, que l'on fermait dès lors les yeux sur leurs brigandages. « Ils les rachetaient avec des têtes humaines, a dit le wornick » Boldur, et les effaçaient avec des flots de sang! »

Soumis à des chefs de leur choix et de leur trempe, ils obéissaient aveuglément aux ordres qu'ils en recevaient. Théodore Vladimiresko et Kirdjali, deux de ces chefs, avaient sur eux droit de vie et de mort, et usaient souvent de ce trop dangereux pouvoir.

Je parlerai plus tard du premier : pour le moment ne nous occupons que de l'autre.

Kirdjali [1] était Albanais. Soldat à l'âge de 12 ans, il devint bandit à 25. Voici à quelle occasion. Le *Kékiaya* [2] de son village lui avait enlevé une femme dont il était éperdument amoureux, et à laquelle Kirdjali venait de s'unir. Furieux, le jeune Albanais court chez ses amis, ses parents, les ameute, les entraîne à sa suite devant la porte du ravisseur. Là, il laisse échapper des imprécations terribles, comptant bien sur l'effet qu'elles devaient produire.

[1] En turc, *brave*.
[2] Commissaire.

Cela ne manqua pas.

Averti du rassemblement et des intentions hostiles de celui qui l'a occasionné, le kékiaya paraît à la fenêtre la plus élevée de son logis, et veut chercher à parlementer. Mais Kirdjali, d'un bond de tigre, l'a bientôt rejoint, et ne lui laisse pas le temps de prononcer un mot. Il le prend dans ses bras robustes, lui couche la tête sur le rebord de la fenêtre, et lui ordonne de demander publiquement pardon de l'odieuse action dont il s'est rendu coupable. Un fidèle enfant du prophète s'abaisser devant un ghiaour, cela ne se serait jamais vu : le kékiaya ne daigne pas même répondre.

« Misérable ! lui crie Kirdjali en lui étreignant le cou avec force, tu refuses ?

— Oui, répond l'Osmanlis en râlant.

— Dis-moi, du moins, ce que tu as fait de ma femme ?

— Non, balbutie l'obstiné musulman.

— Infâme, tu mourras ! »

Et l'exécution suivit de près la menace. Kirdjali enleva le kékiaya comme une plume, quoiqu'il fût d'une corpulence formidable, le balança un instant dans le vide, en criant aux siens :

« Place au ravisseur! »

Et il le laissa tomber sur une pierre, où il se cassa les reins et la tête. Après quoi, et avant même qu'il eût rendu le dernier soupir, et que la foule se fût écoulée, Kirdjali avait pris la fuite.

Sa première pensée fut d'abord de chercher à découvrir la retraite de sa femme. Mais, songeant qu'il compromettrait sa vie à lui-même sans profit, il renonça à ce projet, traversa le Danube, entra au service du boyard Dudesko, qu'il ne tarda pas à quitter; puis, entraîné par un irrésistible besoin de mouvement et d'alertes, il se lia avec un Servien, Swedko, et avec un Moldave, Mikalaki, leur communiqua ses projets d'indépendance, forma une troupe de pandours avec eux, et les nomma ses lieutenants.

A cette époque, le commerce de la Moldo-Valachie était presque entièrement au pouvoir des Turcs. On les voyait en grand nombre, dans les deux principautés, exploitant la laine, la cire et le tassao qu'elles produisent. Ce fut sur eux que Kirdjali fit peser tout le poids de sa colère. Il se mit à les détrousser, leur coupa sans pitié la tête, livra leur corps aux bêtes fauves, et, pendant trois ans, assouvit de la sorte sa vengeance. Il épargnait les indigènes et ne

troublait jamais leur repos. Malheureusement, cette mansuétude de sa part n'eut pas de suite. Effrayés, les *tchorbadji* [1] n'osaient plus s'aventurer dans le pays. N'ayant plus de victimes à frapper, Kirdjali eut recours aux moyens extrêmes. Trois cents hommes composaient sa bande et il fallait qu'ils vécussent. Il leur délivre des lettres de marque et leur permet de courir sus aux habitants mêmes, donnant, au reste, le premier l'exemple, pillant les maisons, dévalisant les passants, mettant à contribution les châteaux, mais ne tuant jamais. La résistance seule provoquait son irritation, et malheur alors à ceux qui osaient imprudemment le braver! Le fer, le viol, le feu devenaient dans ses mains des armes terribles!

L'explosion de l'Hétairie procura un aliment d'un autre genre à sa bouillante activité. Théodore Vladimiresko, pour soustraire le pays au joug accablant de la Turquie, appelait les Moldo-Valaques à son aide. Kirdjali assemble ses hommes et leur dit :

« Frères, voici quatre ans que nous courons les » mêmes dangers et partageons les mêmes joies.

[1] Marchands turcs.

» Si vous êtes contents de votre frère, il est content de vous. Mais le moment est venu où je
» dois vous quitter, si vous n'aimez mieux me suivre; car l'heure de l'indépendance vient de sonner pour les chrétiens de la Turquie. Ypsilanti
» est à Barlatu; il s'avance sur Foçani. Théodore
» est à Craïowa, et va marcher sur Bucharest. Choisissez, vous êtes libres; qui m'aime est avec moi! »

Deux cents hommes, ayant à leur tête Mikalaki, se rangèrent sous ses ordres et se rendirent à Ypsilanti; les cent autres préférèrent Swedko, et allèrent rejoindre Théodore.

Ypsilanti et Théodore défendaient tous deux la même cause; seulement le premier ne comptait dans ses rangs que des Moldo-Valaques et des Grecs, l'autre y comptait au contraire des Moldo-Valaques et des Turcs : c'en avait été assez pour fixer le choix de Kirdjali.

« Adieu, camarade, dit-il à Swedko, en lui pressant cordialement les mains : si le sort des armes nous sépare, n'oublions pas que nous sommes frères! »

Kirdjali, à qui la nouvelle carrière qu'il venait d'embrasser avec cœur allait pour ainsi dire donner

un nouveau baptême, Kirdjali parut tenir vivement à honneur de faire oublier ses crimes par des actions de courage et de vigueur. Sa conduite fut celle d'un soldat sans peur et sans reproches. A Dragachan, il combattit avec héroïsme : dix musulmans tombèrent successivement sous ses coups. Ypsilanti, après le massacre de son immortel bataillon sacré, avait pris aussitôt la fuite; un de ses amis, de ses frères d'armes, Cantacuzène, campé sur le Pruth, ne savait où donner de la tête; l'Hétairie, enfin, vaincue de tous côtés, rendait l'âme...

Kirdjali, suivi de ses braves compagnons, paraît, et l'espérance renaît parmi les plus abattus. Pourvu d'une pièce de quatre qu'il a trouvée au palais de l'hospodar de Jassy, où elle ne servait qu'à célébrer les jours de grande fête, il prend position et se dispose au combat. Les Turcs, fort nombreux, tiennent en échec les Grecs, réduits à une poignée d'hommes consternés, et cependant rien ne l'arrête. Un conseil, par ses ordres, a lieu; il y est décidé que l'on se partagera en deux corps, l'un sous le commandement de Kirdjali, l'autre sous celui de Contoguni. Cantacuzène surveillera les opérations.

Dès le lendemain, en effet, les ennemis se trou-

vent en présence. Neuf cent soixante Hétairistes vont lutter contre vingt mille Osmanlis!... Cette énorme disproportion n'effraie cependant point les Grecs: le chef des pandours est au milieu d'eux, c'en est assez pour que, pleins de confiance en lui, ils aillent résolument à l'attaque.

A l'aube du jour l'action s'engagea. Elle ne dura pas longtemps. Accablé par le nombre, et quoiqu'il ait fait des prodiges de valeur, Contoguni tombe bientôt, mortellement atteint d'un coup de lance. On veut l'emporter:

« A quoi bon? » dit-il avec le stoïcisme d'Épaminondas.

Et, comme le héros Thébain, arrachant le fer qui lui a percé la poitrine, et qui est resté dans la plaie, il expire.

Cependant, trois cents des siens jonchent le sol; les Turcs sont vainqueurs; un instant encore, et le champ de bataille leur appartiendra. Cantacuzène, effrayé, a déjà passé le Pruth avec ses aides de camp. Kirdjali seul résiste et combat. Seul il tient tête aux Turcs et leur fait éprouver de cruelles pertes. La mèche à la main, devant sa pièce, il les attend avec un sang-froid que rien ne peut troubler, et chaque fois qu'ils

font un mouvement, il les foudroie, les culbute.

Toutefois, la lutte ne saurait longtemps se soutenir de la sorte; les ressources du valeureux Albanais s'épuisent :

« Compagnons, crie-t-il à une vingtaine de pandours, qui, blessés, mourants pour la plupart, mais honteux de le laisser ainsi seul, se sont relevés du milieu des morts, et veulent du moins lui consacrer le reste de leurs forces ; compagnons, à moi, toutes vos armes, vos yatagans, vos fers de lances, vos cimeterres ! »

Kirdjali les brise, charge sa pièce avec leurs débris et continue le feu. Ces munitions consommées, il arrache sa propre giberne d'argent, prend dans ses poches tous les *beschlis* qui s'y trouvent, et parvient encore à tirer un coup, à renverser quelques Turcs. Après quoi, la tête entamée, le bras gauche brisé, n'ayant plus que son sabre, qu'il met dans ses dents, et ses pistolets, qu'il noue fortement à son ceinturon :

« Frères, dit-il, la fortune nous abandonne, sauve qui peut ! »

Et se jetant aussitôt dans le Pruth, il le passa à la nage, suivi de son fidèle Mikalaki et de ceux de ses pandours qui purent encore l'imiter.

Kirdjali était destiné à passer par toutes les étamines de l'adversité. Retiré à Kisséniéf, il y traînait sa vie dans la misère et les privations, ne trouvant pas d'emploi à sa taille. Un jour, dans un khan, quelqu'un ayant dit que Théodore venait d'être pris et décapité par le capitaine Giorgaki, qui, par ce coup de maître, avait rendu un immense service au pays :

« Honte ! honte ! aux assassins de Vladimiresko ! » s'écrie l'ancien pandour emporté par l'indignation, et oubliant que ces téméraires paroles peuvent le compromettre.

Dix minutes après, douze cosaques le conduisaient chez le gouverneur de la ville. Trompé par ces hommes, et persuadé que l'empereur de Russie, admirant sa bravoure, a voulu l'en récompenser, il se présente le front radieux et s'incline.

« Ton nom ? lui demande brusquement le gouverneur.

— Je suis Kirdjali, répond fièrement l'Albanais.

— Brigand ! je m'en doutais !... »

A ces mots, qui le surprennent autant qu'ils l'irritent, Kirdjali, le rouge au front et la rage dans le cœur, laisse échapper un blasphème, et, comme Julien l'Apostat, montrant le poing au ciel :

— Est-ce donc ainsi, dit-il, que l'on récompense mes services?

— Brigand! répète Uzakoff.

— Mais, Seigneur, je suis Kirdjali, te dis-je, reprend le captif, ne pouvant croire qu'il ne fût pas victime d'une erreur.

— Tais-toi. Le pacha de Jassy te réclame, tu t'expliqueras devant lui. »

En effet, la Turquie ayant demandé son extradition, l'empereur y avait lâchement consenti.

« Qu'ai-je donc fait à la Russie? » disait le malheureux Kirdjali, en suivant ses gardes, qui venaient de lui mettre les fers aux mains.

Le pacha, sans l'entendre, le condamne sur le champ à être étranglé. Six jours seulement lui sont accordés en considération des fêtes du *Ramazan*, où l'on entre. En attendant, jeté au fond d'un cachot, séquestré de tout le monde, il est confié à la surveillance de cinq Turcs, cerbères d'autant plus incorruptibles qu'ils répondent de lui sur leur tête.

Mais, cette fois encore, Kirdjali ne devait pas mourir. Élevé avec les flegmatiques enfants du Prophète, il connaissait à fond les détours de

leur âme, et savait de quelle façon il convenait de s'y prendre pour y marcher d'un pas sûr. Ses batteries furent bientôt dressées. Le premier jour, grâce à sa souplesse, il captiva leurs bonnes grâces; le second jour, il obtint d'eux quelques mots; le troisième, ils prêtèrent l'oreille à ses contes; le quatrième, ils fumaient sans gêne avec lui; le cinquième, ils étaient ses meilleurs amis; le sixième, — le jour convenu pour sa mort! — ils devinrent, en s'y prêtant de bonne grâce, quoique sans le vouloir, ses libérateurs.

Ce jour là, à la suite d'un récit qui leur avait tellement plu que, comme le sultan Schariar écoutant son infidèle et trop séduisante favorite, ils eussent volontiers consenti à lui accorder un sursis, afin d'entendre encore l'une de ces merveilleuses histoires qu'il contait si bien :

« Que la volonté de Dieu soit faite, leur dit Kirdjali, et puisqu'il est écrit là haut que je dois vous quitter, franchement je ne regrette qu'une chose, seigneurs agas, c'est de ne pas vous avoir connus plus tôt. Vous avez été pour moi d'une bienveillance... »

Et comme, accroupis sur des nattes, et la chi-

bouque au menton, ils faisaient le cercle autour de son siége, il se pencha vers celui qui se trouvait le plus à sa portée, et lui glissa dans l'oreille :

« *Je t'aimerai jusqu'à la mort!*

— *Né? Né*[1]? Voudrais-tu manquer à tes devoirs, Aslan? s'écrient aussitôt les quatre autres, dont cette mystérieuse communication a mis les soupçons en éveil.

— Manquer à mes devoirs... moi! répond Aslan en brandissant son large cimeterre. Qui ose dire cela?

— Allons! reprend Kirdjali, paix! seigneurs agas! Ne connaissez-vous pas votre camarade? Ce que je lui disais, à lui, je vais également vous le dire : « *Vous m'aimerez jusqu'à la mort!*»

— Que signifient ces paroles? demandent simultanément les cinq Turcs, — Aslan, parce qu'il n'a pas compris les secrètes intentions de l'Albanais, et les quatre autres Osmanlis parce que la curiosité les y pousse.

— Elles signifient que je veux faire votre bonheur.

[1] Qu'est-ce? Qu'est-ce?

— Comment cela?

— Comment? C'est bien simple. Chef de pandours, et possédant de nombreux trésors, j'avais coutume, par prudence, de les cacher çà et là, afin de les pouvoir retrouver un jour. Mikalaki seul était dans le secret. Mais, que Dieu ait son âme, puisque le diable a son corps!

— Eh! bien?

— Les plus grosses sommes sont enfouies...

— Où cela?

— En Valachie, à Scaunn-Hot'ilor; et en Moldavie...

— En Moldavie?

— Dois-je vous le dire?

— Sans doute!... Tu nous l'as promis.

— Et que me donnerez-vous pour cela?

— Une heure de répit et une pipe.

— Vous êtes bons. Merci! Or ça, donc, mes trésors, en Moldavie, sont à Vulcann.

— Dans la montagne?

— Dans la montagne.

— Loin d'ici?

— Loin d'ici.

— Et de quel côté? dans quelle direction?

— Au pied du Cëcliou, côté de l'ouest, près le torrent.

— *Péki! Péki*[1]! s'écrient les Turcs avec joie, en se levant.

— Un moment! reprend Kirdjali poussé par la peur de voir avorter son projet. Je ne vous ai pas tout dit.

— *Allah kérim*[2]! Parle.

— A une heure de marche d'ici, derrière le monastère de Cétatzoué, au milieu d'une réserve entourée de hauts pins, et près d'un rocher couché là comme un des sphynx de pierre de l'Égypte, j'ai caché soigneusement...

— Tu as, dis-tu, caché soigneusement...?

— Et que me donnerez-vous, cette fois-ci?

— Deux heures de plus et deux pipes.

— C'est convenu. J'ai donc caché une pleine marmite d'*icosari*!

— Tu ne nous en imposes pas?

— J'ai volé, j'ai tué, j'ai brûlé, j'ai violé.... je n'ai jamais menti jusqu'à ce jour.

[1] Bien! Bien!

[2] Dieu soit loué!

— Et ces *icosari?*

— Ils sont à vous; je vous les donne. »

Les cinq Turcs, à ces mots, qui leur semblent un rêve, se regardent, et peut-être chacun d'eux songe-t-il à part lui par quel moyen il pourra s'emparer seul du trésor. Aslan, à qui les premières paroles du prisonnier ont jeté dans l'esprit quelque vague idée dont il ne se rend pas bien compte, — Aslan, convaincu que l'Albanais veut le favoriser, s'adresse alors aux autres gardes avec une sorte d'enthousiasme :

« Eh! bien, qu'en dites-vous, camarades? le prenez-vous encore pour un fourbe?

— Brave, brave est Kirdjali, répondent d'une même voix les quatre enfants du Prophète.

— Une proposition? poursuit Aslan d'un air calme. Prions-le de nous conduire lui-même?

— Quelle imprudence! répondent les gardes effrayés, et tout à la fois peu flattés de voir qu'ils seront obligés de faire cinq lots des *icosari.*

— Imprudence... en quoi? Ne serons-nous pas là pour le surveiller? Et d'ailleurs, ne savez-vous pas qu'il a pris résolument son parti du supplice auquel l'a condamné le pacha?

— C'est juste. Nous n'y avions pas réfléchi. Aslan a raison. »

Et s'adressant eux-mêmes à Kirdjali :

« Veux-tu nous servir de guide? lui dirent-ils en même temps. Nous t'avons accordé trois heures de répit : une heure pour aller, une heure pour revenir, une heure pour creuser, — c'est juste le temps qu'il nous faut. En récompense, tu prendras le café avec nous?

— Vous n'y songez pas, seigneurs agas, répond l'Albanais, avec une indifférence affectée : ce serait vous compromettre sans profit. Je vous ai parlé du trésor, je vous ai dit le lieu où il gît, je vous l'ai même donné en pur don. Je ne puis rien de plus pour vous faire plaisir. »

Cette bonhomie de sa part les trompa. Ils redoublèrent d'instances pour qu'il dirigeât lui-même leurs recherches.

« Qu'aurions-nous à craindre? ajoutèrent-ils; le pacha a une confiance absolue en nous; il nous connaît depuis longtemps; et d'ailleurs, tu t'échapperais qu'il lui resterait cinq otages. N'avons-nous pas répondu de toi sur notre tête, et n'as-tu pas toi-même trop de délicatesse pour engager l'exis-

tence de cinq pauvres diables qui t'ont montré mille égards?

— Assurément, seigneurs agas. Mais...

— Mais quoi? achève.

— Ne m'accorderez-vous pas quelque autre petite faveur, pour cette nouvelle concession? reprit Kirdjali, comprenant que plus il serait exigeant, plus il endormirait leur méfiance. Du café, c'est bien peu...

— Rien de plus juste : que te faut-il? parle vite, le temps presse, et, tu le sais, c'est aujourd'hui pour la dernière fois que le soleil doit se coucher pour toi?

— Je le sais, fit en soupirant le prisonnier. Aussi, ne serai-je pas exigeant. Promettez-moi de me décapiter avec un cimeterre aiguisé sous mes yeux, au lieu de me passer l'ignoble cordon, et je suis votre homme.

— N'est-ce que cela? répliquèrent ensemble les cinq Turcs, il sera fait suivant tes desirs; par Mohammed nous te le promettons! »

Ils se mirent en route, après avoir eu soin de jeter sur les épaules du captif un large *djubé* de toile, afin qu'on ne pût le reconnaître, et lui avoir

lié les mains derrière le dos avec des cordes au lieu de chaînes, afin qu'il pût marcher, mais non fuir. Il fallait, pour gagner le lieu désigné, traverser Jassy, descendre Tatarasch, doubler le vaste couvent de Frumosa, et gravir la rampe escarpée au sommet de laquelle le monastère de Cétatzoué est situé.

A mi-côte, et pendant que Kirdjali, heureux de se retrouver en plein air, faisait de vifs remercîments à ses gardes pour les bons soins qu'ils avaient eus de sa personne, l'un d'eux, plus impatient que les autres, lui demanda :

—Avons-nous encore beaucoup de chemin à faire?

— Cinq cents pas à peu près, » répondit le prisonnier, en marchant plus vite.

A ce moment, un léger bruit se fit entendre ; un éclair brilla dans le taillis situé le long de la rampe ; on eût dit d'un homme qui se serait frayé passage au travers du feuillage, et dont les armes auraient étincelé sous un ardent rayon du soleil. Kirdjali frissonna des pieds à la tête.

« As-tu vu ? lui dit Aslan à voix basse.

— Quoi ? un daim ou un loup que nous avons expulsé de sa retraite ?

— Un daim n'a pas de pareilles cornes, ni un loup de pareils yeux. »

Kirdjali frissonna de nouveau, et cria, pour détourner l'attention de ses gardes :

« A droite, seigneurs agas. »

Et, moins de cinq minutes après, arrivé à l'endroit qu'il leur avait désigné, il ajouta :

« Nous y sommes! »

Puis, s'asseyant sur le rocher, sur le sphynx, il leur dit :

« Comptez vingt pas et creusez. »

Deux d'entre eux se tiennent auprès de lui; les trois autres mesurent la distance indiquée et se mettent aussitôt à l'œuvre. Un quart d'heure durant ils fouissent le sol en tous sens avec leurs kandjiars, ne s'arrêtant que pour se donner plus d'aisance, pour ôter leur turban, leur fess, leur ceinture, leurs pistolets, leur veste même, leur chaussure.

« Eh! bien, leur crie l'Albanais, ne trouvez-vous rien?

— Rien, répondent-ils d'un ton désolé.

— Bon courage! à qui ne se donne aucun mal, pas de salaire. »

Et, se retournant vers ceux qui sont restés avec lui:

« Plus grande est la peine, plus vif est le plaisir de la réussite. Mais je crains qu'ils ne s'y soient pas pris adroitement.

— Camarades, disait de son côté Aslan, l'un des trois travailleurs, peut-être ne creusons-nous pas le bon endroit? Kirdjali doit mieux s'y connaître que nous : si nous le priions de nous aider? »

Pour des Turcs, la paresse personnifiée, le conseil était séduisant : il fut aussitôt mis à exécution.

« Fils, dit paternellement Aslan à Kirdjali en lui déliant les mains, et en lui remettant son propre kandjiar, nous sommes épuisés. Cherche à ton tour, sois plus habile que nous, et, foi d'Osmanlis, ce soir, je me charge de t'enlever moi-même la tête de dessus les épaules sans que tu t'en doutes, ni le sentes.

Éminemment flatté de cette promesse, Kirdjali se baissa vers le sol et le tâta. Un moment, se sentant libre et le fer à la main, la pensée lui vint d'en profiter et de fuir. Il le pouvait... le désespoir et l'instinct conservateur doublent les forces d'un homme!... Il se contint néanmoins, et plongea son arme dans la terre. Puis, au bout d'une demi-heure,

environ, durant laquelle il avait travaillé avec une rage que ses gardiens prenaient pour de l'ardeur ; durant laquelle aussi, pour mieux encore les porter à l'inattention et stimuler leurs desirs, il s'était arrêté à plusieurs reprises, s'essuyant le front, passant le fil de son arme sur sa main, comme par distraction, et se laissant aller à de grosses plaisanteries ; voyant leur avidité arrivée à son paroxisme :

« Enfin ! s'écria-t-il avec joie.

— Tu le tiens?... tu tiens le trésor?.... la marmite?... les *icosari?*

— Jugez-en vous-mêmes. »

Ils n'avaient pas attendu cette invitation : quatre d'entre eux, d'un même bond, s'étaient élancés vers la fosse, large et profonde, qu'avait creusée Kirdjali, pour en écarter la terre avec leurs mains. Ce mouvement décida de leur sort. Sans plus attendre, Kirdjali se relève, s'empare de deux pistolets et brandissant son kandjiar :

« Cherchez, esclaves, s'écrie-t-il d'une voix formidable : voilà mon or! »

Et deux d'entre eux restent sur place, le crâne fracassé d'une balle. Deux autres veulent fuir.... un homme leur barre le passage, c'est Mikalaki :

en un clin d'œil il leur a séparé la tête du cou. Le cinquième s'était mis aux genoux de Kirdjali...

« Aslan, lui dit l'Albanais, as-tu donc oublié mes paroles : *Je t'aimerai jusqu'à la mort?* Relève-toi, et suis-nous. »

Plus favorisés de la fortune, Kirdjali et Mikalaki fussent demeurés honnêtes hommes : la misère, jointe au soin de leur propre sûreté, en firent de nouveau des pandours. Aslan, leur éclaireur, ne les quitta jamais, et la Moldavie s'inclina tremblante devant eux. Entourés de près de cinq cents hommes dont l'audace ne le cédait qu'au dévouement le plus absolu à leurs chefs, ils bouleversèrent le pays, menacèrent l'hospodar Stourdza de brûler Jassy, lui demandèrent, — et l'obtinrent — une somme de deux mille ducats d'Autriche, et peut-être allaient-ils, encouragés par le succès, recommencer l'œuvre de Théodore.

Mais Dieu ne le toléra pas. Vendus par un faux frère et surpris pendant leur sommeil, Kirdjali, Mikalaki et Aslan se défendirent avec une vaillance digne d'un sort meilleur que celui qui leur était réservé. Ils furent garrottés, couverts de blessures, ne pouvant plus se soutenir, et, dit M. Vaillant, à qui

j'emprunte quelques uns de ces détails, dont j'ai constaté moi-même toute l'exactitude, le 20 septembre 1824, leurs trois cadavres pendaient au gibet du meïdan de Copo.

Une foule immense, au moment où ils marchaient au supplice, s'était portée au devant d'eux, avide, comme partout, comme toujours, de pareils spectacles.

« Je ne regette qu'une chose, répétait sans cesse Kirdjali avec amertume, c'est d'être étranglé ou pendu, au lieu de subir la décapitation. Payer de ce prix les quelques mois de liberté dont je viens de jouir, c'est trop cher ! »

Et, avant de livrer son cou au lacet :

« Aslan, dit-il en embrassant son ancien gardien, tu m'avais promis de me détacher avec habileté la tête de dessus les épaules, et moi, pour reconnaître ce service, je te fais pendre : pardonne-moi ! »

Marie-Thérèse, qui se connaissait en hommes, reconnaissait chez les Valaques de l'Ardialie tant de qualités supérieures, qu'elle en racheta à ses hauts barons un assez grand nombre pour en former deux beaux régiments.

Il y eut un temps encore où ces intrépides descendants des Daces firent éprouver de terribles échecs aux Turcs. Ils les poursuivirent jusqu'en Roumélie, vinrent mettre le siége devant Andrinople, et peut-être, plus hardis, se seraient-ils emparés de Constantinople, et par conséquent de la Turquie.

En 1718, dans la dernière guerre de l'empire avec la Bavière, ils se comportèrent d'une façon tellement distinguée, que leurs émules mêmes n'hésitèrent pas à leur attribuer tous les succès obtenus par l'armée impériale.

Enfin, postérieurement encore à cette époque, sous le commandement du général Fabris, un des plus habiles tacticiens de la Transylvanie, ils firent tant de prodiges, que les autres troupes s'arrêtaient et cessaient de combattre pour admirer la précision de leurs manœuvres et la vivacité de leurs mouvements.

Aujourd'hui les temps sont changés. Affaiblie par des luttes trop longues et trop souvent répétées, leur armée a beaucoup souffert. 28,000 hommes commandés par le spathar ayant lui-même sous ses ordres un *cloutziare*, ou commissaire en chef, et un nombre assez considérable d'officiers : tel est l'effec-

tif de leurs troupes. Leur bravoure seule est restée la même. Mur d'airain, un bataillon moldo-valaque résiste et tombe, mais ne fuit pas : le sang des Daces ne saurait mentir à sa vieille, à sa glorieuse origine.

# CHAPITRE IV.

De la population des principautés danubiennes. — Le *krivaz*. — Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. — Les *muntéï*. — Les quarantaines. — Giurgewo. — Les *rogogines*. — La purification. — Un *steaple-chase* en Bulgarie. — Ses tristes conséquences. — Le *rak*. — L'immersion. — *Timeo Danaos et dona ferentes*. — Le cordon sanitaire. — *Domnoulé, senatos?* — Le rapport. — Le nœud gordien. — De la diminution progressive des populations Moldo-Valaques. — De l'affranchissement des *tchdrans*. — L'hospodar Constantin Mavrocordato. — Les serfs en Russie. — Les comtes de Chérémétieff et de Kharkoff. — Le serf horloger.

—

Pendant longtemps la Moldo-Valachie compta dans son sein plusieurs millions d'âmes. Ses armées se composèrent souvent de cent mille hommes. Mais, peu à peu, l'expulsion des barbares, la retraite des peuples alliés et les démarcations successives

imposées aux limites du pays, restreignirent la population.

Quelques écrivains ont encore attribué l'affaiblissement numérique de ces peuples à la peste, à la fièvre, aux maladies endémiques. C'est, à mon avis, du moins, une erreur.

Située entre le 46e degré 40' de latitude nord, et le 41e 58' de longitude est, la Moldo-Valachie jouit d'un climat, la plupart du temps, des plus agréables. Ce sera du reste en donner une exacte idée que de le comparer, à beaucoup d'égards, en certaines saisons, à celui de la Touraine.

L'hiver, qui s'annonce par un vent vif et mordant, le *krivaz*, arrive immédiatement accompagné des frimas, des neiges et des glaces. Mais cet hiver dure peu. Le froid se maintient d'ordinaire entre les 20 et 25 degrés de Réaumur. Des expériences ont prouvé que cette saison était moins rigoureuse lorsque, dans le courant de l'année, il y avait eu de fréquentes aurores boréales. Le froid le plus violent se fait sentir au pied des montagnes, et aussi dans leur intérieur. Il y est toujours tellement rigoureux, qu'il fait gercer la terre, la pierre, le marbre même, dont les veines présentent à l'œil effrayé de larges et profondes crevasses.

Le printemps apparaît en mars, et la transition d'une saison à l'autre s'opère si promptement, qu'il est facile de constater en peu de jours les miraculeux effets de la nature. Les plantes, même les plus communes, surgissent du sol avec la vivace rapidité du champignon et de l'asperge. Du jour au lendemain la feuille se montre, la fleur se boutonne, s'épanouit et s'effeuille. En vingt-quatre heures, on peut donc le dire, surviennent coup sur coup, la naissance, la vie et la mort. Aussi, obtient-on de belles fleurs et d'excellents fruits, mais ne peut-on les conserver, la poire exceptée, quelque temps.

L'été, d'une chaleur excessive, l'est surtout au delà de toute mesure pendant quatre mois de l'année : juin, juillet, août et septembre. Toutefois, les nuits sont fraîches, et souvent même froides. Les plus grandes chaleurs, suivies d'ordinaire d'orages aussi fréquents qu'effroyables, mettent à même de jouir, lorsqu'ils se déclarent, d'un spectacle d'une effrayante majesté. De midi à trois heures, le soleil a tant de force et l'atmosphère est tellement chargée de miasmes asphyxiants, qu'il est presque impossible de sortir. « Il n'y a qu'un chien ou un Français, » disent les habitants, comme aux Indes, pour braver une

pareille fournaise, pour s'aventurer dans les rues à ce moment de la journée, à cette heure, où la ville entière, engourdie, fait son *kief*[1].

L'automne, enfin, la saison la plus agréable, malgré ses pluies, ses boues noires, ses brouillards, justifie la prédilection que chacun a pour lui. De midi à deux ou trois heures, le ciel s'éclaircit, le soleil descend radieux sur la terre, et la promenade commence, soit à pied, soit à cheval, et plus souvent encore en voiture.

Quoi qu'en aient dit certains voyageurs, je n'ai jamais eu lieu de remarquer que les maladies endémiques, les fièvres, les pleurésies et autres calamités répandues sur le monde en expiation sans doute des fautes de ceux qui l'habitent, fussent plus communes en Moldo-Valachie qu'en tout autre pays. Le ciel y est aussi pur, l'air aussi sain, que dans nos contrées de l'Occident. Aujourd'hui même, grâce aux précautions sanitaires, c'est à peine si l'on se souvient des derniers ravages de la peste asiatique importée naguère par le commerce interlope. Une infirmité, une seule, y règne avec assez d'absolutisme; mais elle tient à la crudité des eaux

[1] Dort.

de la montagne, à la constitution physique des *muntéi* [1], et non au terroir, non au climat, non à l'influence atmosphérique de l'air : c'est cette grosse et spongieuse tumeur, — Dieu vous en préserve! — qui vient au cou, comme un fongueux cucurbite à un chêne ou à un noyer, s'y cramponne, s'y développe et ne peut en être expulsé. Et encore, à côté du mal trouve-t-on le remède : la montagne, pour ces luxuriantes, ces affreuses excroissances, produit une herbe dont l'effet est aussi souverain qu'immanquable.

Cette infirmité, du reste, ne me paraît point exclusivement inhérente au pays. Les crétins du Valais et les goîtreux de la Styrie, au besoin, viendraient l'attester. Les fièvres intermittentes, putrides et scarlatines entrent, il est vrai, dans l'état anormal des indigènes, mais comme chez nous, et pas plus que chez nous.

Au surplus, indépendamment de ses nombreux médecins, hommes de mérite, la plupart, et de ses charlatans, plus nombreux encore, et pourvus tous d'assez de science pour aider la mort dans ses courses, la Moldo-Valachie possède une douzaine de

[1] Montagnards.

quarantaines. Les plus importantes sont celles de *Galatz*, de *Giurgewo*, de *Kronstadt* et d'*Ibraïla*.

Tout voyageur, venant de Constantinople, est soumis à une quarantaine de 4, 8, 16 ou 24 jours, suivant la saison. Placé sous la surveillance d'un directeur, d'un médecin spécial, et d'une sage femme, s'il le faut, il est renfermé strictement dans une cellule de sapin, laquelle, assez grande pour qu'il ne se croie pas positivement dans une cage, lui offre, en guise de lit, un moelleux matelas de *rogogines*[1].

Les 4, 8, 16 ou 24 jours écoulés, suivant que son état a inspiré à l'Esculape plus ou moins de terreur, un homme, éprouvé par le mal, se présente, et le baptême de la plus originale rédemption commence.

On prend les effets du pestiféré, ou prétendu tel, s'il en a ; on les plonge à plusieurs reprises dans le fleuve ; on les tord, on les roule, on en fait des cordes à danser. C'est le seul moyen d'en exprimer radicalement, prétend-on, les moindres molécules du fléau. On les tend ensuite sur de longs-bâtons croisés en forme de faisceaux ; on promène dessous de vastes réchauds chargés de charbons enflammés

[1] Nattes de jonc.

sur lesquels on jette un parfum âcre, mordant, et dont la fumée pénétrante doit achever de chasser sans retour les dernières souillures de l'épidémie.

Cela fait, le voyageur est tout simplement — qu'on me passe le mot — flanqué à la porte, un brevet de purification dans sa poche, et portant, en guise de nippes, sous son bras, trois ou quatre gros câbles écourtés.

A mon retour de Stamboul, de Varna, d'Andrinople, et de Routschouk, j'entrai, comme les autres, à la quarantaine. C'était à Giurgewo. Je venais de faire environ cent trente lieues à cheval, ventre à terre, et sans débotter. Un pareil exercice, pour un écuyer, serait compromettant : que l'on juge de ce que ce devait être pour quelqu'un qui n'était alors rien moins qu'un Centaure, et n'avait jamais beaucoup pratiqué Bucéphale...!

En fait de peste, je ne me sentai qu'une extrême souffrance aux régions inférieures. L'économie habituelle de mon centre de gravité, bouleversée par cet éreintant *steaple-chase*, s'était bientôt trouvée dans le plus grand désordre. Perdant courage, le fond du pantalon que je portais, cuir-laine de première fabrique cependant, avait disparu complètement, laissant ce qu'il contenait immédiatement en contact avec un

siége doublé de clous. L'épiderme de ce fragment du corps, (la *fesse*, puisqu'il faut enfin le désigner par son nom, l'Académie, n'ayant pas trouvé d'expression plus attique) était littéralement adhérente au cuir de la selle, et il fallut, de la part du médecin, une remarquable habileté pour séparer l'un de l'autre : ce qui ne se fit pas sans que je n'eusse vociféré comme un mougick sous le knout.

Tels étaient donc, je le répète, les seuls symptômes de peste que j'eusse annoncés à mon arrivée à la quarantaine : or, on le voit, ils n'étaient pas des plus contagieux. J'avais plus besoin de bons cataplasmes et d'onguent, que de fumigations. Incapable de me tenir debout, au port d'armes, et de marcher, j'aurais volontiers renfourché Rossinante, pour me rendre à mon cabanon; et, sans la présence d'esprit de l'homme à l'épreuve, lequel, moyennant un *roubié* d'or, donna carrière à son imaginative pour me tirer d'embarras, je risquais fort de demeurer en place.

Dieu le bénisse ! sans lui, on m'abattait, comme un hydrophobe, dans l'intérêt général; on me traitait comme la peste même. Ingénieux, grâce à ma petite pièce, il me campa sur son dos, à la façon des en-

fants sur un grand cheval de carton, se jeta ensuite, avec la prestesse d'une grenouille, dans le Danube, en sortit pour s'enfumer lui-même, à la façon d'un jambon de Mayence, des pieds à la tête, se mit sous la lèvre le goulot d'une fiole pleine de rak, je le soupçonne, et n'abaissa le bras que lorsque le contenu de cette fiole eut changé totalement d'emplacement ; après quoi, rassuré sans doute sur son propre sort, il alla se coucher au soleil, et s'endormit en rêvant qu'à force de porter des pestiférés de mon espèce, comme Mithridate il pourrait boire sans danger le fléau même, pourvu toutefois que ce fléau eût le goût épicé du rak.

Quant à moi, je n'étais pas au bout de mes tribulations ! A peine suis-je couché, non sur le dos, — Mahomet en personne n'eût pas obtenu cette condescendance de ma part ! — mais sur l'abdomen, le visage collé à la *rogogine*, respirant de la poussière et des puces, que j'entends ouvrir la porte du chenil. Je recevais la visite des préposés !

Je me le rappelle comme si c'était d'hier. Ces braves gens, le nez chargé de ce que, dans leur argot de caserne, nos troupiers appellent une *drogue*, et la bouche hermétiquement close par une bandelette

de cuir mou, semblable à celles dont on se sert pour saigner, j'imagine, un âne ou un cheval, s'avancent vers moi les yeux clignotants, et les mains armées de longues et flexibles pincettes.

Je tremblai comme la feuille, et ce n'était pas sans raison !

Ma valise ouverte, ils en sortent mon linge, mes effets, voire mes bottes. Deux chemises me restaient, deux chemises blanchies soigneusement à Paris ! Averti par l'expérience d'un passé douloureux, je les tenais en réserve pour les grands jours d'apparat ; je les ménageais, toutes deux, avec une sollicitude paternelle ; je les couvais sans cesse de la main et du regard. En Orient, ne se fait pas qui veut blanchir à son goût, et repasser !

J'intercédai pour mes chemises ; je plaidai leur cause avec feu ; je trouvai dans mon âme de nobles élans, de puissantes inspirations ; en un mot, je fus éloquent, pathétique et plein d'entraînement...

Je n'entraînai cependant rien.

Fermant l'oreille à mes gémissements, les bourreaux, bien convaincus que, réduit au peu belliqueux état d'un cul-de-jatte, j'étais pour le moment incapable de protester autrement contre

leurs abus, ils laissèrent ma voix s'épuiser en vain dans le désert. En un clin-d'œil tout mon bataclan de voyage, habit, pantalons, chemises, chaussettes et chaussures, tout avait suivi rigoureusement la route ordinaire. Ma casquette même ne l'esquiva pas.

Du lieu où j'étais, je pus les voir...

Plongés à plusieurs reprises dans l'Isther, lui-même ce jour là fort peu pur, lavés à coups de gaules, les seuls battoirs de la localité, et tordus, ensemble, comme un chanvre par le traquet du cordier, ils me revinrent... je n'ose le dire : j'avais donné des vêtements, on me rendait littéralement une corde à pressoir!... Des larmes, à cette vue, tombèrent de mes yeux, et submergèrent une douzaine de puces. Que n'ai-je pu noyer du même coup les préposés et la quarantaine!

On me laissa de la sorte croupir 24 jours — le maximum de la peine — ensuite de quoi, j'eus la liberté de sortir, et j'en profitai sans tarder.

Au moment où, les parties voisines du fémur encore un peu chauves de leur enveloppe, j'allais m'éloigner, le directeur vint à moi, les dents riantes, et m'offrit une pipe. Mais je me donnai de garde d'accepter ce calumet d'une paix à laquelle il ne

pouvait entrer dans mon esprit de croire. Je pris la fuite en criant : *Timeo Danaos et dona ferentes !*

Le moyen, après cela, je le demande, que la peste puisse franchir à pieds joints le Danube, et venir passer son été en Moldo-Valachie !

Parlerai-je de ce qui regarde particulièrement, dans les deux principautés, la sûreté sanitaire des villes? C'est une autre affaire. Tous les matins, une espèce de sergent de ville, chargé de faire à lui seul le cordon, vient s'informer de la santé des habitants de son quartier, et va faire ensuite son rapport à qui de droit, lequel *qui de droit* enfouit bravement ce procès-verbal dans un sac et l'enferme.

« Mais, s'il l'enferme, m'objecterez-vous sans nul doute, et qu'on lui ait signalé un cas de peste, à quoi aura servi le rapport?

— Je suis complètement de votre avis. C'est une simple formalité. A moins, toutefois, qu'en enfermant son rapport, *le qui de droit* ne s'imagine avoir mis le fléau en quarantaine.

— Mais ce serait alors une autre boîte de Pandore dont on aimerait fort peu humer le fond?

— Quel inconvénient y aurait-il? Les maux qu'elle contient sont moins redoutables, je vous l'assure,

que ne l'étaient, par exemple, les feuillets d'un livre préparé par l'ordre de Catherine de Médicis.

— Vous croyez?

— Jugez-en. Le lendemain de ma rentrée à Bucharest, j'attendais en dormant, cette fois sur le dos, qu'il fût l'heure de rouvrir les yeux. Tout à coup, je suis réveillé en sursaut, et la tête barbue et bronzée d'un kasar m'apparaît.

— *Senatos, Domnoulé?* me dit-il d'un ton lamentable.

— Que voulez-vous? fis-je en bâillant à me démonter la mâchoire.

— *Domnoulé, senatos?* répéta-t-il avec une légère variante, mais sans pour cela changer de ton. »

Je possédais assez mon valaque pour savoir que ces mots signifiaient : « Êtes-vous en bonne santé, Seigneur? — ou bien : — Seigneur, êtes-vous en bonne santé? » suivant la variante.

« De la part de qui venez-vous? demandai-je, quelque peu surpris de cette marque d'intérêt.

— *Senatos*, *Domnoulé?* grommela mon kasar, d'une voix plus funèbre encore, si c'était possible, que les premières fois.

— Va-t-en au diable! » m'écriai-je impatienté.

Toutefois, faisant subitement cette réflexion qu'il était peu convenable à moi d'expulser de la sorte un pauvre diable qui n'avait peut-être d'autre intention que celle de venir philanthropiquement s'informer, pour son propre compte, du nombre de pulsations de mon artère, je le rappelai.

« Comment t'appelles-tu ? lui dis-je.

— Ivantch, répondit-il, sans se montrer.

— Eh bien ! mon brave Ivantch, je suis très sensible à ton attention. En France, nous ne connaissons point encore cette petite contribution indirecte. Mais, je l'y importerai, et, j'en ai la douce conviction, elle prendra racine à merveille. En attendant, prends ceci — une poignée de *paras* et de *zwantzig* — et dispense-toi dorénavant de te lever si matin pour moi. A mon avis ce n'est pas sain.

— *Biné*, *Domnoulé*.

— Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

— *Préabiné*. »

Une heure après, le mot de cette visite me fut expliqué.

« Eh quoi ! me dis-je avec un frisson, si ce kasar avait été faire son rapport à *qui de droit*,

mes malheureux effets étaient exposés à subir de nouveau dans la Dimbowitza le trop expressif traitement du Danube?

Et c'est alors, aussi, que je sus à quel emploi servaient les rapports du fidèle courrier matinal.

« Au surplus, ajouta la personne qui m'initiait à tous ces mystères, vous avez parfaitement tranché le nœud gordien. Ivantch ne manque point d'intelligence, je le connais. Il a surtout un tact étonnant. Vous lui avez répondu avec des *paras;* l'argument était sans réplique, et il l'a compris. C'est comme s'il vous eût lui-même tâté le pouls.

— Alors, je ne le reverrai plus?

—Au contraire. Le kasar, de sa nature, est comme le joueur d'orgues ou le mendiant : il revient toujours là où il a reçu quelque argent, et se montre d'autant plus assidu et tenace, c'est une justice à lui rendre, qu'on a été plus libéral envers lui. Demain Ivantch sera chez vous une demi-heure plutôt qu'aujourd'hui.

— Je lui frotterai les épaules à coups de jonc.

— Et vous aurez tort; c'est trop, grand boyard. Donnez-lui plutôt un os à ronger. Ne faut-il pas, mon Dieu, que chacun vive ? »

Il importe donc de chercher ailleurs, je le répéterai, que dans la peste, dans les fièvres, dans les maladies endémiques, la diminution progressive de la population en Moldo-Valachie. Les guerres, les troubles, les impôts, m'en paraissent les plus sérieuses causes.

En 1758, des milliers de malheureux, écrasés par les taxes et plongés dans la plus affreuse misère, furent réduits, pour échapper, d'un côté, à la mort, de l'autre côté, au cachot et à la *falangue* [1], de s'enfuir, de s'expatrier par bandes, par familles entières, par villages, et d'aller demander à la terre étrangère l'existence que leur refusait le pays même où ils étaient nés.

De 1792 à 1828, à 1834 même, les guerres des Russes et des Turcs occasionnèrent, dans les deux principautés, une famine des plus désastreuses. Les approvisionnements forcés de la Russie, les ravages de la peste, que les Turcs importèrent de la Roumélie, les rigueurs d'un hiver qui

[1] La *falangue*, espèce de supplice turc, est aux Moldo-Valaques ce qu'est la *schlague* aux Allemands, et le *knout* aux Russes. On y avait autrefois souvent recours, et beaucoup de malheureux, qui l'avaient reçu, restaient estropiés toute leur vie.

ne fit de quartier à personne, enfin les traitements barbares exercés sans mesure envers les *rayas*, tous ces événements, en un si petit nombre d'années, poussèrent le peuple à l'émigration, ou le tuèrent.

Bêtes de somme, au milieu de ces bouleversements, les rayas servaient au transport des munitions de guerre, des fourrages. Faisant de leurs épaules des fourgons, on les chargeait comme des buffles; on les forçait à marcher ainsi du matin au soir, qu'il fît chaud, qu'il fît froid, qu'il plût ou neigeât. Les montagnes, les forêts, les marais, les plaines arides, sablonneuses, desséchées par un torréfiant soleil des tropiques, rien ne devait arrêter leur marche. Les privations, jointes à cela, l'épuisement aussi, les fatigues, les souffrances, les décimaient à vue d'œil. On les entraînait par milliers, à peine revenaient-ils par centaines, et encore, de ceux-ci, la plus grande partie arrivaient mourants au logis, criblés de douleurs, estropiés!...

Mais, pouvait-on bien s'occuper de si peu ?

Pour les Russes, qui les traitaient avec cette révoltante inhumanité, les Moldo-Valaques n'é-

taient que des esclaves, moins que cela, des machines à transport, des Osmanlis dégénérés ou des brutes, qu'il fallait crétiniser par tous les moyens, afin de les asservir plus promptement.

Aux yeux des Turcs, qui n'avaient guère pour eux plus d'égards, ce n'étaient que des *ghiaours*, des ilotes vendus au czar, obéissant au plus redoutable, n'ayant de maître que le plus fort, de Dieu que le plus riche, et faisant par instinct pencher la balance de leur destinée du côté du Pruth.

Pauvre peuple que la fatalité plaçait ainsi entre la vie et la mort, entre la paix ou la guerre, le calme ou le mouvement, la misère ou le bonheur, le chagrin ou la joie, et qui souffrait toujours plus que jamais, qui dépérissait chaque année, qui tendait chaque jour à sa fin, qui touchait au terme de sa ruine, qui ne voyait d'espoir que dans l'asservissement, comme le malade dans l'amputation des deux jambes; que dans la violation de tous ses droits, la radiation de tous ses titres, le plus absolu despotisme !...

Oui, tel était le sort affreux que lui faisait à ce peuple brave, accablé, misérable, la cupidité de deux autres peuples, acharnés tous deux sur leur

proie, se disputant ses membres sanglants, revendiquant avec le fer son cadavre, sans pitié jamais, ni pour ses prières, ni pour sa douleur, ni pour son martyre, fermant les yeux sur ses plaies, l'oreille à ses pleurs, assistant froidement à son agonie, et criant *Victoire!* à chaque hoquet convulsif que la mort arrachait de son sein!...

Afin qu'on ne croie point que j'exagère, j'extrais le passage suivant d'une lettre écrite par un Moldo-Valaque même, au moment où il fut question de l'envahissement des deux principautés par les Russes :

Bucharest, 20 avril 1839.

« Les forces nombreuses que la Russie accumule dans la Bessarabie ont jeté une grande agitation dans les principautés Moldo-Valaques. Elles tremblent de voir encore les armées russes occuper un pays où elles ont exercé de 1828 à 1834 les plus grandes cruautés, apporté la peste et le choléra, levé à titre de subsides de guerre 180 millions de francs, massacré en Moldavie des villages entiers de catholiques, où enfin elles se sont fait abhorrer de toutes les classes de la population qu'elles ont ruinée, maltraitée ou conspuée. La Moldo-Valachie sera-t-elle tou-

jours condamnée à voir se renouveler de telles horreurs? Ne cessera-t-elle donc jamais d'être le théâtre de la guerre, et d'être occupée par des hordes ennemies? Depuis un siècle, elle a été la proie pendant soixante ans des Russes, des Autrichiens et des Turcs. Mais ce n'est là qu'un côté de la question. Si mauvais que soit le régime actuel, il n'en est pas moins une forme quasi-nationale. Mais que sera-ce quand les Russes seront maîtres du pays? Un général moscovite deviendra le pacha des deux principautés ; on ne fera que gagner en perdant le prince Ghika; mais le prince de Stourdza, qui peut beaucoup pour la cause moldo-valaque, sera nécessairement déposé. A la crainte d'une occupation militaire se joint celle d'une réaction qui sera terrible et sanglante. Les députés qui ont lutté contre la Russie doivent émigrer, s'ils ne veulent pas éprouver le sort du vertueux prélat métropolitain Grégoire, qui, enlevé de son siége, est mort en exil. L'entrée des troupes russes dans les principautés entraînera la ruine ou la mort des personnages les plus libéraux et les plus distingués...

» Je pourrais citer les nombreuses victimes de la tyrannie. Dans l'état des choses, l'intérêt pour la

Russie est moins d'aller à Constantinople que de frapper d'un coup mortel ces nations, dont le réveil menace sa prépondérance. Les Moldo-Valaques sont-ils des bêtes de somme qui se laissent conduire par la main qui va les immoler? Donneront-ils à l'Europe le spectacle honteux d'un peuple qui déteste et nourrit ses oppresseurs? Seront-ils aussi soumis que dans les précédentes guerres, maintenant qu'ils savent à quoi s'en tenir sur le protectorat des consuls russes? J'ose le dire hautement, je ne le crois pas. »

Et, en effet, ce peuple expirant se releva! La Providence, dont les décrets sont impénétrables, intervint, et dès lors, mieux avisés sur leurs intérêts respectifs, et peut-être aussi suffisamment repus de la grasse curée qu'ils s'étaient partagée en maîtres, les deux vautours se retirèrent. Les traités de paix de Bucharest, en 1812, d'Ackermann, en 1826, d'Andrinople, en 1829, et d'Unkiar-Skelessy, en 1836, ont fait le reste[1].

Terminons maintenant ce rapide aperçu par un

[1] Voir encore à ce sujet l'ouvrage intitulé : *de l'Etat présent et de l'avenir des principautés de Moldavie et de Valachie*, par Felix Colson.

dernier coup de pinceau. Peut-être doit on encore imputer l'affaiblissement des populations moldo-valaques à la mesure sagement conçue, assurément, mais inhabilement exécutée, de l'abolition du servage des *tchârans*. Si quelque fait était de nature, par ses résultats, à contre-balancer la vicieuse administration de l'hospodar Constantin Mavrocordato, c'eût été, il faut le reconnaître, cet affranchissement légal promulgué en 1774. Mais la forme pécha par le fond, et, loin d'amener quelque amélioration, sensible elle ne fit, faute de prévoyance, qu'augmenter le malaise.

Au lieu d'attribuer aux nouveaux affranchis une certaine quantité de terre inculte, qu'ils auraient pu défricher, de marais même, qu'ils auraient pu assainir, et de forêts vierges exploiter, travaux grâce auxquels leur existence était assurée, grâce auxquels les propriétés prenaient de la valeur, grâce auxquels les revenus du fisc et de la *Vestiairie* [1] augmentaient, on les abandonna imprudemment à eux-mêmes, et leurs ressources se trouvant par trop bornées, par trop entravées, ils demeurèrent toujours

[1] Le ministère des finances.

sous la servile domination des boyards. Leur position changea de forme, mais non de fait. Esclaves au sein même d'un libre arbitre que la loi, il est vrai, s'empressa de garantir, mais qu'elle ne rendit pas praticable, ils se virent aussitôt réduits à mendier, pour ne pas mourir, à rentrer au sein de l'esclavage, pour y retrouver un peu de liberté, à passer, les yeux pleins de larmes, au delà des montagnes, à quitter, le cœur brisé, leur toit de mousse, leurs amis, leur famille, leurs enfants, pour quêter, hélas! un peu de pain!...

En Russie, dans la plupart des provinces, au plus profond des campagnes, un serf cultive pour son propre compte, pendant trois jours de chaque semaine, la portion de terre qui lui a été assignée ; il donne les trois autres jours à son maître, et, s'il a de l'ordre, il peut encore, pour sa vieillesse, acquérir une modeste aisance. Toutefois, cette coutume n'est pas générale : certains maîtres l'ont abrogée à leur profit. D'autres n'accordent à leurs serfs que deux jours, ou même un seul jour, par semaine, ou bien ils leur abandonnent entièrement la terre, à la condition qu'ils leur paieront une rente fixe.

Ainsi partagés, les serfs russes ne sont-ils pas plus

heureux que les serfs moldo-valaques? Ils souffrent, répond-on, sous beaucoup d'autres rapports. Ainsi, par exemple, la majeure partie des serfs du comte de Chérémetieff seraient assez riches pour acheter leur liberté; mais ce seigneur ne veut pas leur permettre de profiter de cette façon des fruits de leur travail. Très flatté, au contraire, de posséder des serfs riches, il ne les affranchirait sous aucun prétexte, ni à aucun prix. Digne descendant de son ancêtre, qui vivait sous le règne de Catherine, sa vanité n'est jamais plus satisfaite que lorsqu'il invite des étrangers à venir visiter avec lui son château. A son arrivée, il est reçu par un de ses serfs les plus riches, dans une misérable hutte construite sur le modèle des anciennes cabanes de bois de la Russie, et garnie de meubles grossiers. Sur la table, recouverte d'une nappe de toile grise, on ne sert que du pain noir, du sel, et une vaste écuelle de bois remplie de *borsh* [1]. Les hôtes du comte goûtent à peine à ces mets rustiques; mais, tout à coup, s'ouvre une petite porte conduisant à un appartement richement meublé, au milieu duquel on aperçoit une

[1] La soupe nationale.

table chargée d'argenterie, de cristaux, de fruits et de viandes de toute espèce, de vins et de liqueurs.

Quand le comte de Kharkoff donne un grand dîner, il force également ses serfs les plus opulents à endosser la livrée et à servir à table. L'un deux, excellent horloger, lui ayant offert un jour une somme énorme pour sa liberté, essuya un refus des plus nets. « Fais-moi une rente annuelle de cinq cents roubles, lui répondit son maître, et je promets de n'exercer jamais mon autorité : mais je ne veux pas m'en départir. »

Il faut l'avouer, ce servage est horrible, révoltant même, au premier abord. Mais s'ensuit-il qu'il ne soit pas, au point de vue de la philanthropie, préférable à celui des tchârans en Moldo-Valachie? Croyez-vous que beaucoup de serfs russes aient à souffrir dans leur amour-propre et dans la restriction de leurs mouvements? L'horloger du comte Kharkoff n'est qu'une exception. La richesse n'opère pas dans les habitudes de ces hommes la réaction à laquelle on pourrait s'attendre[1].

Le serf qui a traité avec un si grand luxe son mai-

[1] N'oublions pas que ces lignes furent écrites en 1836. Depuis lors la position des paysans et des esclaves s'est améliorée.

tre et ses amis sait à peine lire, ne connait aucun chiffre et compte avec des grains de colliers. S'il a amassé une fortune considérable, c'est parce qu'il est fin, adroit, économe, qu'il ne fait de folles dépenses que lorsqu'il reçoit son maître, ou lorsqu'il marie un de ses enfants.

Et puis, gardons-nous de perdre de vue que la fortune ne les favorise pas tous au même titre, et qu'alors, ils seraient bien plus à plaindre, libres d'eux-mêmes, qu'en traînant le boulet. Que de fois n'ai-je pas entendu d'anciens serfs regretter la servitude dont leurs maîtres les avaient délivrés, dans un jour de munificence, et demander, les mains jointes, à rentrer dans les domaines du seigneur!

En résumé, et malgré les diverses causes d'épuisement que je viens de signaler plus haut, la Moldo-Valachie compte encore, à l'heure qu'il est, dans son sein, 5,200,000 habitants : — 2,000,000, à peu près pour la Valachie, et 1, 200, 000 pour la Moldavie, — relevé statistique dans lequel je n'ai point entendu comprendre les véritables esclaves, les *Zigans*, dont je parlerai en leur lieu.

## CHAPITRE V.

Le Rimnick. — Le Buzéou. — La Jalonitza. — Le Milkoff. — Le Télagen. — L'Olto. — Le Gio. — L'Artjiche. — La Prahôva. — *Sakoiéni, Gorge* et *Moutchélou.* — Les fouilles. — Les orpailleurs. — M. de Gensanne. — La serre chaude. — Le *kukuruse.* — Les *Kampi* et la *férule.* — Des productions de la Moldo-Valachie. — Les géants de la montagne. — Un feu de Titans. — Le marasme. — Les volcans. — De Salatro à Rouhour. — *Pompeïa* et *Herculanum.* — M. de Tavernier. — Les fontaines de Tarbes et de Cauterets. — Un tremblement de terre. — Deux cadavres!...

---

« Un pays traversé de grandes routes et de rivières, porte dans son sein les plus sûrs éléments de sa prospérité, » disait le célèbre M. Oberkampf. Et l'expérience a prouvé qu'il avait raison. Toutes les voies de communication, quelles qu'elles soient, sont autant d'artères qui font couler le sang et la vie dans le grand corps qu'elles sillonnent, qu'elles

alimentent. Or, sous ce rapport, les deux principautés ont toujours eu peu de chose à envier aux pays mêmes les plus favorisés par la nature et par l'art. A défaut de grandes routes, elles sont arrosées par de nombreuses rivières.

Le *Rimnick*, dont les eaux jaunes et salées nourissent d'excellent poisson, tire une sorte de célébrité de l'événement à la suite duquel le fils du général russe Souwarow s'y noya, en 1812, comme Poniatowsky dans l'Elster.

Le *Buzéou*, turbulent et grondeur, menace continuellement le pays d'alentour de ses crues subites. La rapidité de son cours est effrayante; il traîne, des quartiers de granit d'un poids colossal, et un cheval, dans toute la force de l'âge, ne pourrait le traverser à gué.

La *Jalonitza*, vive, coquette, accidentée de cascades écumeuses, est si souvent encombrée d'îlots, de récifs, de troncs d'arbres, de masses de verdure, qu'on la croirait disposée de la sorte par la main des hommes, au milieu d'un jardin anglais.

Le *Milkoff*, encaissé entre deux rives escarpées, couvertes de sapins, de grands chênes et de mélèzes.

offre un aspect des plus pittoresques, et plaît surtout aux yeux par la sauvage étrangeté de la nature au milieu de laquelle il circule.

Le *Télagen*, comme le ruisseau de la terre promise, est encombré de fleurs et de plantes aromatiques qui répandent dans l'air les plus douces effluves. On trouve sur ses rives des milliers d'oiseaux dont le plumage ne le cède, pour l'éclat, qu'au babil le plus gracieux et le plus animé.

*L'Olto* inspira ce lai d'amour à l'un des Vacaresko : « Olto, gentil Olto, — fais sécher tes torrents, — » qui font croître les broussailles, — afin que je » puisse te passer à pied. — Olto, fleuve méchant, » pourquoi deviens-tu si trouble ? — Pourquoi te » précipites-tu comme un dragon, — et m'arrêtes-» tu Nice[1] ?—Change, change tes eaux ;— tranquil-» lise tes tourbillons ; — que je voie tes cailloux ; — » que les jeunes filles puissent te passer — en se » lavant les pieds ! —Voici Nice !... Non, ce n'est pas » Nice !—S'il venait, le gentil Nice, sa sœur le recon-» naîtrait.—Oh ! non ; qui vient là, n'est pas Nice. » — Ventelet, va lui dire — que son retard m' af-

[1] L'aîné de deux frères, Nicolas.

» flige ; — que Florica s'ennuie — et que son » champ reste en jachères. »

Le *Gio* roule sur une épaisse et large nappe de galets, bruit comme un gave des Pyrénées, et décrit mille sinuosités.

*L'Artjiche* descend du milieu des montagnes, traverse la plaine à grands flots, y commet souvent des ravages, et va, monstrueux serpent, se jeter en se tordant dans l'Isther.

Enfin la *Prahôva*, que nous eûmes à traverser 84 fois, dans l'espace de 44 lieues, au sein des Krappacks, la riche et fantasque Prahôva, après s'être frayé un passage à travers les ravins, les éboulements et les ronces, entraîne avec elle et l'or, et l'argent, et le plomb, et tous les minéraux, en un mot, qu'elle a détachés, en passant, de la paroi interne des rochers qui bordent ses rives.

C'est qu'en effet nulle part ailleurs qu'en Moldo-Valachie, on ne trouverait autant de variété dans les mines et d'abondance dans cette variété. Les monts *Sakoiéni, Gorge* et *Moutchélou,* entre autres, renferment au sein de leurs gigantesques flancs de pierre d'incalculables richesses. Le mercure, la cire fossile, le fer, le cuivre, l'or, l'argent, la manganèse,

le salpêtre, le plomb, le gypse et l'étain s'y trouvent, en quelque sorte, à chaque pas.

Malheureusement ces trésors, que la nature a semés de tous côtés d'une main si prodigue, et que révèlent à chaque instant de fréquents cataclysmes, de souterraines infiltrations, de terribles tremblements de terre, tous ces trésors restent enfouis, sans qu'on y prenne garde, sans qu'on cherche à les en tirer, dans leurs terrestres régions.

Plusieurs fois, stimulés par un besoin plutôt instinctif que calculateur, quelques riches boyards appelèrent à leur aide d'habiles géologues, firent pratiquer sous leurs yeux des fouilles, mirent à nu de précieux filons; puis, on ne sait comment, ni pourquoi, cette louable ardeur s'éteignit, et tout retomba soudain dans l'oubli[1].

Plusieurs fois encore, cédant aux instances de certains propriétaires dont les biens avoisinaient des cou-

[1] A l'heure où j'écris ces lignes, une lettre de Bucharest nous apprend qu'une veine d'argent d'une certaine importance ayant été récemment découverte sur les frontières limitrophes de la Valachie et de la Transylvanie, la portion échue à la Transylvanie fut mise immédiatement en exploitation, tandis que celle de la Valachie attend encore un extracteur, et l'attendra peut-être toujours.

rants d'eau aurifères et argentifères, l'État leur permit d'en faire laver le sable à leurs frais. Les Zigans, d'ordinaire, étaient chargés de ce soin minutieux, difficile, mais, d'un autre côté, productif. Puis encore, on ne sait pour quelle cause, l'État retira ses permis, et, bien que son budget à lui-même se trouvât alors altéré, il s'endormit l'estomac vide sur ces ressources.

Le temps, toutefois, fit cesser cette inexplicable insouciance. Les orpailleurs, rétablis, travaillèrent, à dater de ce jour, pour leur compte. Chaque année, suivant la valeur de la concession, ils portent au boyard qui les occupe une prime, ce seigneur remet lui-même au gouvernement une quantité d'or déterminée à l'avance par des traités en bonne règle, et l'on ne saurait désormais appliquer aux indigènes, le mot célèbre de Rhizo : « Ils ressemblent aux eu-» nuques, qui, gardiens de beautés ravissantes, ne » peuvent pas en jouir. »

La manière de procéder des Zigans, dans cette opération, dont les plus gras profits reviennent au maître, est simple et curieuse. Ils choisissent les endroits de la rivière qui forment, par leurs coudes, de petites baies au fond desquelles le sable s'arrête, s'amon-

celle, et contient par conséquent le plus de paillettes métalliques. Leur emplacement arrêté, ils y établissent une espèce de large sas incliné, dont le crible est recouvert d'un gros drap brun de Silésie tendu fortement. Deux hommes s'arment ensuite chacun d'une cuiller en forme de raquettes à mailles fines; puis, comme nos paysans, de la Beauce, tamisant leur blé, ils ramassent une couche de sable et viennent, non pas la verser, mais l'agiter au dessus d'un réservoir placé à la tête du sas. De cette façon, l'or et l'argent passent avec le sable le plus fin, les parcelles précieuses s'attachent au drap, et le sable seul descend dans un autre entonnoir, au fond duquel il subit une seconde et dernière épreuve.

La *houille*, le *charbon ardoisé*, le *charbon jayet* et le *charbon cubique* se trouvent également, (il est facile de le constater d'après la méthode du savant minéralogiste, M. de Gensanne), dans certaines localités du pays. J'en ai même rapporté des échantillons, aussi bien que de petits fragments de cire fossile, d'ambre jaune, d'asphalte gris et de goudron.

Mais, je le répète, je n'ai point la prétention de faire ici un livre didactique : pour distinguer, d'ail-

leurs, un terrain pyrogène d'un terrain primordial; pour expliquer avec soin les qualités du mica, du pétro-silex, du talc et du jaspe, de la calédoine et des spaths; pour soutenir une dissertation sur les terres gypseuses et sulfatées, les couches de cire et d'os fossiles, les assises calcaires, siliceuses et carbonatées, études assurément fort intéressantes, il faudrait plus de temps et plus de talent que je n'en ai. Je laisserai donc à d'autres cette tâche pour passer, dans ma nomenclature à grands traits, de l'intérieur du sol à son extérieur, du règne minéral au règne végétal.

Serre chaude n'ayant cependant d'autre toiture que les cieux, d'autre calorifère que le soleil, d'autre horticulteur que la nature même, la Moldo-Valachie n'est pas moins bien partagée sous tous les autres rapports que sous celui dont je viens à l'instant de parler. C'est une sorte de *Val parayso*, dont la végétion a donné lieu au dicton : « Le millet n'a pas » plus d'écorce dans le bas pays, qu'en haut pays la » pomme n'a de pelure. » J'en passerai très succinctement en revue les principales productions.

Le *blé*, d'une qualité supérieure au nôtre, s'exportait naguère et s'exporte encore en grande quantité.

Lors du blocus continental, Odessa en était devenu l'entrepôt général : ce qui prouve qu'on l'estimait autant que celui de la Crimée et de la Russie méridionale, qui l'avait jusque alors emporté de beaucoup sur les autres. Ce blé, la récolte terminée, est égrené par des chevaux ; ils le piétinent, en faisant dessus le manége, après quoi, on le divise en deux parts : l'une que l'on conserve dans de vastes paniers, pour le semis ; l'autre que l'on enterre dans des vases, et dont on ne fait l'extraction qu'au fur et à mesure des besoins de la consommation [1].

Le *kukuruse*, espèce de froment turc, se mêle au maïs, et est aux pauvres gens des campagnes ce qu'est chez nous le seigle à nos villageois : ils en font leur *mamouliga*, leur pain noir.

Le *seigle*, l'*orge*, le *millet*, le *maïs* se récoltent en grande abondance, et trouvent un débit facile et rapide, aussi bien que les *pois*, les *concombres*, les *len-*

[1] Dans le siècle dernier, le *kile* de froment qui pèse 260 *okas*, c'est à dire 585 livres de France, le kile ne valait pas plus de deux piastres du Grand-Seigneur (5 francs de notre monnaie.) Aujourd'hui il a doublé de valeur, ce qui ne l'empêche pas d'être encore d'un prix fort accessible au commerce.

*tilles* et les *fèves*, denrées qui arrivent en masse dans les villes, traînées par des buffles.

La *pomme de terre*, de beaucoup préférable à celle que nous consommons en France, est succulente et très estimée. Sa farine, blanche, fine, onctueuse, exhale l'arome le plus agréable.

L'*absinthe* croît prodigieusement dans tous les districts; il étale même avec une sorte d'orgueil son fruit aigre et cependant vanté par les indigènes, qui en font leur plus agréable boisson pour l'été, quoique ce soit, à mon avis, un breuvage aussi nauséabond que dur.

La *graine d'Avignon* [1], destinée aux teintures; le *weyd*, dont on tire également de si beau bleu; le *skompi*, que l'on emploie pour apprêter le maroquin; le *jasbagalban*, espèce de fraise qui croît sur les rives du Pruth, et aux environs de Faschina, et dont on se sert pour teindre le maroquin en jaune; le *lillium convallium*, ou *muguet*, que l'on engrange, comme chez nous, le trêfle et le sainfoin; la *férule*, qui sort presque instantanément de sa blanche bulbe, et dont la médecine recueille avec soin les racines;

[1] Le *ramus infectorius* de Linnée.

le *chanvre* et le *lin*, que les Transylvaniens achètent, préparent, transforment en tissus et revendent fort cher aux paysans qui leur ont cédé à vil prix la matière première; le *champignon*[1], si recherché de tout le monde, si fin de goût; le *melon d'eau*, la plus suave, la plus fraîche boisson que je sache; les *arbouses*, autres melons dont la chair, rouge et douce, fond délicieusement dans la bouche; la *petite prune*, employée à faire ce *rak* que les indigènes estiment tant; la *pêche*, d'une si exquise saveur; *l'abricot*, que produisent Zafer, Oriké et Kruchna; la *pomme*, celle surtout connue sous le nom de *domniaska*, et qui est peut-être, par sa grosseur et son goût, la plus justement réputée de l'Europe; la *poire*, le seul fruit que l'on puisse conserver d'une année à l'autre, sans qu'elle ait perdu son velouté; la *cerise*, dont on fait ces délicieuses *doultchaz* d'été, que l'on sert d'habitude avec un verre d'eau; la *noix*, enfin, la *noisette*, la *châtaigne*, le *marron*, la *nèfle*, l'*olive*, la *groseille*, le *cédrat*, l'*orange*, le *citron*, l'*ananas*, etc., savoureux produits d'une terre aussi féconde que

[1] On en doit l'importation et la réussite à M. Blanchet, professeur français établi en Moldavie.

privilégiée, couvrent les marchés des grandes villes, et se consomment souvent dans le pays.

Le *tabac*, bien qu'il ne vaille pas les qualités de l'Archipel et de la Turquie d'Asie, n'en est pas moins recherché avec empressement par les grands fumeurs. Celui de la Moldavie s'exporte jusqu'en Belgique; la contrebande le fait ensuite pénétrer en France. Le plus estimé se récolte aux environs de Moutkan et de Birzau, non loin des bords du Sireth.

La *vigne*, objet d'une attention toute particulière, pourrait encore s'améliorer aisément. Le vigneron, au lieu, comme sur les bords de la Loire, de la sarcler, et de lui donner deux ou trois façons, se contente, la vendange faite, d'en ployer le sarment sur lui-même, et de le recouvrir de terre. Le printemps venu, on découvre cette vigne, on la taille, on remue légèrement le sol autour du cep. On abandonne ensuite ce cep aux herbes parasites, lesquelles croissent, grimpent à l'entour, et l'enveloppent étroitement d'épaisses touffes. Et néanmoins, telle est la vigueur du terroir, que la vigne parvient à trouer son manteau de verdure, à l'écarter, à fleurir; le raisin arrive alors, sans entrave, à une

maturité régulière et parfaite. En Valachie, on le récolte en septembre; en Moldavie, un mois après environ, la saison y étant de quelques semaines plus en retard.

Ces vignes, généralement, sont cultivées sur de hautes, de plantureuses collines; souvent aussi elles se dressent sur la crête aride du rocher.

Les *vins provenant des collines*, blancs et orangés, sont légers, quelque peu aqueux, et d'un goût cependant agréable. On parvient même à les rendre délicieux, en les soumettant à une sorte d'épuration. Il ne s'agit pour cela que de les exposer, l'hiver, les premiers froids vifs s'étant fait sentir, aux rapides effets de l'air. Gelés, bientôt, ils offrent, à leur superficie, une enveloppe de plusieurs lignes d'épaisseur. On perce alors à sa base la cuve où on les a versés, et le spiritueux du liquide en sort, dégagé de ses parties aqueuses qui restent condensées.

Les *vins du rocher*, pleins d'alcool, enivrent promptement, causent aux buveurs exagérés des vertiges, et peuvent même leur donner la mort. Sans valoir nos crus principaux, ils n'en sont pas moins, dans certains cantons des principautés,

à Obobeshti, en Moldavie, à Piétra, à Sakoiéni et à Rimnik, en Valachie, d'une qualité qui les rapproche beaucoup du Vouvray. Jaunes comme la topaze, par suite de la funeste habitude que l'on a de les soufrer, ce qui les rend plus actifs, mais plus pernicieux, ils supportent aisément le transport. Les habitants d'Épernay en feraient du Champagne.

Le *vin rouge* est peu cultivé. Celui que l'on récolte, trop incolore, n'a pas de force; les indigènes n'en font aucun cas: aussi prétendent-ils, en le noyant dans de l'absinthe, et en lui donnant de la sorte une couleur irisée, chatoyante, en tirer parti comme d'une médecine, dans les maladies de l'estomac.

Vient ensuite le règne animal.

Le *beurre* n'est pas seulement un objet de consommation intérieure; on en fait encore une importante exportation pour les contrées circonvoisines. Quoi qu'il soit de qualité inférieure à celui de la Prévalais, on l'estime, et la modicité de son prix [1], le fait rechercher avec empressement.

[1] Une piastre et dix paras le oka, c'est à dire environ 8 sous les 2 livres et quart.

Le *fromage*[1], peu délicat d'ordinaire, jouit cependant d'une certaine faveur parmi les indigènes, et même parmi ceux du bannat de Temeswar et de la Transylvanie où il se fabrique également. On l'apporte au marché dans de grands sacs en peaux de mouton mal tannées, de la contenance de nos poches à farine. Versé liquide dans ces sacs, il y acquiert bientôt une solidité complète, et lorsque le consommateur vient pour en acheter, on le lui coupe par tranches plus ou moins épaisses, avec la peau qui l'enveloppe, cette peau se trouvant adhérente au fromage et lui servant de croûte, comme celle qui recouvre nos gruyères.

Le *suif* s'expédie par tonnes, et se vend au quintal. On a remarqué qu'à la fonte il perdait un tiers de moins que celui de la Sicile et du Piémont.

Le *miel* et la *cire* constituent un des grands revenus de ceux qui s'occupent d'en faire la récolte. Les abeilles auxquelles on en est redevable sont soignées avec une sollicitude toute exceptionnelle. Elles font habituellement leurs ruches dans la partie solitaire des

[1] Le *caccio-cavallo*, ou cachaval; le *caccio di mountano*, ou fromage des montagnes.

bois, et au fond des troncs d'arbres. Leur miel, reputé, et à juste raison, succulent, s'exporte pour Constantinople; il est d'ordinaire plus blanc que jaune. Quant à la cire, disposée en pains de la force de deux *okas*, on l'envoie à Venise. Il en est une espèce toute particulière, la cire verte; les abeilles la recueillent sur les tilleuls, et elle trouve son placement à Vienne, où l'on en fait des bougies de senteur.

La *soie grège* est délaissée, et pour cause. Les forêts contiennent des mûriers parfaitement propres à la nourriture et à la propagation du ver; mais cette branche d'industrie exige de ceux qui veulent en tirer parti des études spéciales, et les Moldo-Valaques ne seront en état d'organiser une *magnanerie* qu'avec l'aide des étrangers. C'est à peine s'ils connaissent de nom cet art difficile et cependant si intéressant.

La *soie de porc*, dont chacun sait de reste l'emploi et l'usage, se vend de 15 à 20 piastres les 50 kilos, et s'exporte tous les ans par la mer Noire, d'un côté; et de l'autre, par la Servie [1].

[1] Il en est de même des crins, des bourres de veau, de bœuf et

La *laine* se partage en trois qualités bien distinctes. La première, provenant du mouton appelé *zigoï*, est courte, mais douce et fine comme nos plus belles laines de France. La seconde, provenant du mouton appelé *stogo*, est longue et dure comme le crin. La troisième, enfin, provenant du mouton appelé *zurcan*, n'est pas plus recherchée que le poil de cabril. La tonte de ces laines, dont la première qualité se vend un rouble ordinaire le *oka*, a lieu vers la fin de mai, ou le commencement de juin; et le lavage ne leur fait pas perdre plus d'un quart par *oka*, ce que nous ne pouvons obtenir en France, et ce qui tient sans doute à la manière dont les troupeaux sont soignés. Les qualités inférieures restent dans le pays et servent à fabriquer de gros draps que l'on tissait naguère à Fumato, près de Bucharest, et que chaque tchâran tisse actuellement lui-même dans sa case. Ces draps, blancs et tirés à poil, ressemblent aux burnous des Arabes et aux limousines de nos rouliers.

de cabril, qui, sans valeur, en quelque sorte, dans le pays, puisqu'ils n'y coûtent pas, les uns dans les autres, plus de 30 à 36 paras, le oka, sont enlevés par centaines de balles et viennent charger des navires entiers au port de Galatz.

Les *peaux de bœufs*, de *veaux*, de *moutons*, de *chèvres*, de *cabrils*, de *lapins*, ne valent pas mieux que celles de la Russie méridionale, de la Crimée, de la Buchowine, de la Bessarabie, si activement recherchées par les marchands de cuirs; mais leurs prix sont si peu élevés qu'on fait main basse dessus tous les ans, de préférence aux autres.

On trouve encore, dans plusieurs districts, une peau de mouton noire, dite *d'Astrakan*, dont on se sert pour faire des calpacks, des fourrures, des parements. Plus estimée que les peaux blanches, cette peau est souvent si belle qu'elle se vend au prix fort élevé aux plus grands seigneurs, qui en ornent leurs somptueux habits.

Bien que je n'en aie rien dit, il n'a pu entrer dans ma pensée de ne point parler, à propos du règne animal, des animaux mêmes. J'en ferai le sujet d'un chapitre spécial, et me bornerai pour l'instant, à dire un mot des forêts qui les contiennent en majeure partie.

[1] Les bœufs salés, du poids de 20 à 25 okas, se vendaient alors de 85 à 95 piastres la paire. Les vaches salées et sèches, du poids de 14 à 16 okas, de 33 à 55 piastres, également la paire. Et ainsi des autres.

Que de ressources ces forêts ne présentent-elles pas? Que d'avantages on en obtiendrait, et en ont même obtenus ceux qui savent les exploiter habilement! Que de fois ne nous est-il pas arrivé, à mon compagnon de voyage et à moi, en traversant le col sourcilleux des Krappacks, les profonds ravins de la Buchowine, les vierges savanes de Poeinar, de laisser échapper un soupir de regret à la vue du spectacle offert à nos yeux: des milliers de chênes de quatre-vingts pieds sans branches; des sapins du Nord, dont la cime, comme dit le poète, va percer les cieux; des ormes et des hètres d'une grosseur prodigieuse, des poiriers sauvages, des cormiers, des érables, des tissas, des lotos, des cerisiers et des frênes jonchaient le sol! Pèle-mêle étendus, déracinés par la tempête, abattus souvent aussi par le temps, entraînés par l'eau des torrents, ces géants de la montagne, pour rester dans la métaphore, pourrissent de tous côtés sans profit. La hache du bûcheron les a vainement épargnés; ils tombent sous le souffle terrible de l'ouragan. Les bêtes fauves, alors, se creusent des repaires dans leurs flancs; les bergers, parfois, en font des feux de joie. A nous-mêmes, ne nous est-il pas arrivé, *pour*

*nous réchauffer un peu*, de souffler la flamme sur un chêne dont la marine royale eût fait le plus majestueux mât de ses escadres ? Titans au petit pied, nous brûlions de la sorte en une heure ce qui nous eut largement chauffés tout un hiver à Paris. Quel est le prince, au sein de sa puissance, qui pourrait se vanter de s'être aussi royalement rôti la plante des pieds ?

Et cependant, nous nous éloignâmes bien convaincus que nous venions de commettre un impardonnable sacrilége ; quelque chose nous le disait au fond de l'âme : quoique les *Eaux et Forêts* du pays s'émeuvent peu de pareils actes, il ne doit pas être permis de détruire ainsi l'un des chefs-d'œuvre de la nature : c'est insulter à sa majesté.

Ainsi donc, on a pu s'en convaincre par ce que je viens de dire, pas de pays plus heureusement situé, que la Moldo-Valachie plus abondamment pourvu de tous les éléments nécessaires au développement du commerce, à la prospérité de l'industrie ; et pas de pays, malgré cela, qui soit plongé plus profondément dans le marasme. D'où peut donc provenir cette torpeur ? Si ses rivières ne sont pas navigables, elles portent toutes le tribut de leurs eaux au

Danube : ne serait-il pas possible d'en canaliser quelques unes? Si ses campagnes sont privées encore de grandes routes, n'a-t-on pas des bras pour en percer en peu de temps? Riches en matières premières, pourquoi les Moldo-Valaques ne fabriqueraient-ils pas eux-mêmes les draps nécessaires à l'armée, à la milice, aux habitants mêmes? Pourquoi n'élèveraient-ils pas, habilement secondés, des filatures de laine, de soie et de lin? Pourquoi tireraient-ils toujours à grands frais de l'extérieur ce qui peut se faire à bas prix chez eux? Intelligents, et ils le sont, qui pourrait les empêcher d'atteindre au même but que leurs voisins[1]?

Si je ne me trompe, les deux principautés danubiennes sont appelées à devenir un jour le boulevard commercial de la mer Noire et de la Turquie européenne. Jamais l'importation n'y sera considérable, la consommation et les besoins du pays sont trop restreints pour cela : il n'en sera pas de

[1] Plus tard j'essaierai de répondre, à toutes ces questions. Leur importance et leur développement exigeraient ici trop de place. Je ne leur en ai déjà que trop consacré, pour l'agrément du lecteur, dans un ouvrage qui n'a, comme celui-ci, d'autre but que de distraire.

même de l'exportation ; elle appellera bientôt aux bouches du Danube des spéculateurs. C'est un vœu, du reste, que, pour mon compte, je fais sincèrement dans l'intérêt même d'un peuple auquel, depuis longtemps, toutes mes sympathies sont acquises[1].

La Moldo-Valachie — peut-être aurais-je dû le dire en parlant de ses minéraux — est un pays essentiellement volcanique ; ses montagnes renferment des cratères constamment en ébullition ; le soufre et le bitume coulent, en les rongeant, dans leurs entrailles de pierre, et minent profondément le sol. Aussi d'effroyables tremblements de terre l'ont-ils de tout temps bouleversé. Toutefois, ces désastres ne s'étaient jamais peut-être manifestés aussi fréquemment que de nos jours. Rarement, depuis un demi-siècle, deux ou trois années

[1] Les seuls établissements industriels que je connaisse sont, indépendamment des salines : plusieurs fabriques de nitre, aux environs de Kimpina et de Soracca ; de papeterie, de poterie, de corroierie, de serrurerie, de grosses toiles et de gros draps. Deux puits de pétrole ont été ouverts à Kimpina et à Téléga. Quant aux deux compagnies organisées pour l'exploitation des mines sous les noms de *Triandaphilof* et de *Zaparovsky*, je ne les crois point encore en état d'exploiter.

s'écoulent sans que plusieurs convulsions aient lieu, et ne plongent le pays dans le deuil et les larmes.

Un jour, — allant, plusieurs jeunes gens et moi, de Salatro à Rouhour, — nous nous arrêtâmes, étonnés, devant un phénomène aussi curieux qu'imprévu : deux mamelons, dont le crâne chauve fumait en vomissant des cailloux, nous barraient le passage. C'étaient deux volcans, deux miniatures du Vésuve. A leur base roulaient des matières ignées. Qui le sait? peut-être avaient-ils fait subir à bien des châlets le sort de Pompéia et d'Herculanum? De nombreux monticules pouvaient du moins en autoriser la supposition.

Le lendemain, autre surprise : une nappe de neige d'un volume énorme se leva subitement sous nos pieds, tourbillonna sur elle-même, comme la voile latine d'une barque où le vent s'engage et se débat; puis, tout à coup, s'éparpillant dans l'espace, dispersée sans doute par le souffle ardent du krivaz, elle forma un brouillard épais, qui retomba sur nous en pluie chaude.

Un voyageur de mérite, M. de Tavernier, voulut bien nous communiquer à ce sujet d'intéressantes particularités. Il nous raconta, notamment, que,

dans certaines parties de la montagne, en se rapprochant de la Gallicie, il lui était souvent arrivé de voir sortir de la roche schisteuse des filets liquides de matières métalliques ; ces filets, comme le plomb fondu, se condensaient au contact de l'air, et acquéraient la dureté du fer.

Nous nous expliquâmes, dès lors, pourquoi la Prahôva, dans l'hiver, est gelée sur ses rives, tandis que, dans son lit, elle est tiède, souvent chaude, et même bouillante, en quelques endroits, comme les fontaines de Tarbes et de Cauterets. Cela tient à ce que, dans sa course sinueuse, elle subit autant de variations qu'elle passe de fois au dessus, au dessous, souvent même au milieu de gouffres incandescents, et qu'elle perd plus ou moins de sa chaleur en côtoyant ensuite des ravins bordés de neiges éternelles :

Un Valaque, m'écrivait à l'époque du dernier tremblement de terre.

« Si j'ai interrompu notre correspondance,
» ne m'en veuillez pas. Tant de malheurs ont pesé
» de tout leur poids sur notre malheureuse ville, et
» sur ma propre famille, que j'ai bien pu, sans
» le vouloir, négliger un peu mes amis.

» Pendant votre dernier séjour à Bucharest, nous « éprouvâmes souvent, il vous en souvient, des « commotions qui faisaient vaciller la terre, et fléchir » les allants et venants sur leurs jambes, comme » s'ils eussent perdu, par suite d'excès, toutes leurs » forces?... Ce n'était rien en comparaison de la » catastrophe dont nous venons, il y a peu de jours, » d'être frappés !...

» Je me trouvais au théâtre, où l'on jouait l'un » des drames de votre grand poète, de Victor Hugo, » bien éloigné, certainement, de penser qu'à la fic- » tion allait succéder avant peu la réalité. Toute la » noblesse, l'hospodar en tête, s'était donnée rendez- » vous à cette représentation. Soudain, — la toile » venait à peine de se lever, — l'horloge, qui son- » nait neuf heures, s'arrête, tombe dans la salle » et se brise; le parquet vacille sous nos pieds; » l'acteur chancelle comme un homme frappé par la » foudre ; le lustre, agité vivement, se balance en » tous sens; les bougies s'éteignent presque simul- » tanément, et un craquement affreux se fait enten- » dre.

» Tout ceci s'accomplit en moins de temps que je » n'en mets ici à l'écrire.

» Dans le premier moment, la stupeur générale est
» telle, que personne ne songe à quitter sur le champ
» sa place ; on se regarde en silence ; on s'interroge des
» yeux ; on craint de se répondre, de s'avouer réci-
» proquement ce qu'on pense.... Mais, bientôt, un
» cri d'effroi s'échappe de toutes les bouches. On ne
» saurait s'y tromper, c'est un nouveau tremble-
» ment de terre !....

» Oh ! mon ami, l'horrible scène ! Les lambris se
» fendent, le plancher éclate, le plafond se détache
» par fragments. Malheur, malheur aux plus lents à
» prendre la fuite, ils sont écrasés ! D'un autre côté,
» chacun de vouloir en pareil cas, s'échapper le pre-
» mier : quelle folie ! On se coudoie, on se presse, on
» se renverse, on se porte à la fois vers les deux issues...
» elles sont encombrées ! Cent personnes, éplorées,
» veulent du même bond les franchir... Impossible
» de se tenir debout !

» Cependant, des pans de murailles s'écrou-
» laient, des femmes, des enfants, des vieillards
» roulaient pêle-mêle sous nos pieds !... Plus heu-
» reux que beaucoup de ceux qui m'entouraient,
» je parvins à grand'peine à me faire un passage.

» A la porte, je trouvai mon frère, et notre premier

» mouvement fut de nous jeter dans les bras l'un » de l'autre. Dieu soit béni! m'écriai-je. Et nous » cherchâmes à nous orienter.

» Comment vous dépeindre l'affligeant tableau » qui s'offre à nos regards? Ici, des palais, des cou- » vents, des casernes, des maisons en ruines; là, des » cadavres à moitié cachés sous le faix des décom- » bres; plus loin, une fumée blanche s'échappe de ces » débris amoncelés, des flammèches de feu volti- » gent dans l'espace, des miasmes sulfureux sortent » de terre comme après la pluie d'un orage.

» J'arrive dans ma rue; je cherche ma maison : » rien! A sa place, des poutres fumantes! Au » même instant, quelqu'un m'appelle à grands » cris... C'est mon frère. Ma femme, me dit-il d'une » voix déchirante, où est-elle? Et mon fils, mon » enfant bien aimé, que sont-ils devenus, dis, parle; » mais parle donc? Tu ne dis rien, tu ne réponds » pas, tu n'oses me l'avouer... Ah! ils sont morts!...

» Je n'en savais rien, mais je le craignais... Mes » pressentiments ne m'avaient pas trompé : le lende- » main, je dus faire enterrer deux cadavres!

» Je m'arrête; les forces me manquent. Adieu, » mon ami, écrivez-moi quelquefois; j'ai besoin de

» courage, je vous en demande à mains jointes. En » face de pareilles calamités, on aime à reporter ses » pensées vers ceux sur l'affection de qui l'on peut » compter à coup sûr, et vous êtes du nombre de » ceux-là. »

» Croyez toujours à mon inaltérable
» attachement,
« J. C. Céraki.

» Bucharest 8-20 décembre 1838. »

## CHAPITRE VI.

Des animaux de la Moldo-Valachie. — Le prince Puchler Muskau et Namick Pacha. — Les chats sauvages. — Le pari. — Milon de Crotone. — La revanche. — *Saïga* et *Schmiatky*. — Le dicton turc. — Le *lano*. — La chasse aux chiens. — *Gitz*. — Les aventures d'un chasseur. — Le flamant. — *Nou iesté nimick, Domnoulé*.— La montagne du Diable. — Les ailes de chauve-souris de Belzébuth. — *L'échelle de Jacob*. — Le manoir de Kostaki. — L'observatoire.—Une chasse à l'ours. — Le sentier de chèvre. — L'aigle blanc et le bouquetin. — Les appâts.— *Manoulaki*. — Histoire de *Ianko le Noir*. — La fuite. — L'arrestation. — Nouvelle fuite. — Le *polcownick* et les gardes. — *Alerte!* — L'attaque. — L'halali. — Fin de l'histoire de Ianko le Noir. — Mariora et son fils. — Les vautours. — La guérite et l'ode.

—

J'ai dit que je consacrerais un chapitre spécial aux animaux de la Moldo-Valachie, que j'essaierais de me faire leur Lacépède, leur Buffon : je n'irai pas plus loin sans m'acquitter envers eux.

La Moldo-Valachie possède, principalement :

Parmi les habitants de la terre : l'ours, le chacal, le loup, le chat sauvage, le buffle, le colus, le

sanglier, le renard, le chien-loup, le cerf, le chevreuil, le cabril, le lièvre et le lapin, le cheval, le mulet et l'âne, la chèvre, le mouton, le porc et le chien.

Parmi les habitants de l'eau : l'esturgeon, le saumon, le silurus glanus, le brochet, la lamproie et la carpe, la perche et la truite, la grenouille et la tortue.

Parmi les habitants de l'air : l'aigle et le vautour, le butor, le choueas, le héron, le flamant, la buse, la grue, la cigogne, la hulotte, le dinde sauvage, le hibou et la chouette, la pie et le corbeau, la bécasse et la poule d'eau, le canard boscas sauvage et le coq de bruyère, la mouette et la foulque, le vanneau huppé, la perdrix grise, la caille, l'alouette, le turlut, la grive, la tourterelle de Turquie et le rossignol, l'oie et le canard, la pintade et la poule, le coq de basse-cour et le dindon.

Enfin, parmi les reptiles et les insectes : le serpent, la couleuvre, le lézard, la sangsue, le papillon, la cantharide, le cousin, la sauterelle, le ver à soie, les abeilles.

On le voit, la nomenclature est assez complète, et cependant, peut-être ai-je pu, sans le vouloir, oublier beaucoup de mammifères, beaucoup d'ovi-

pares ou trop vulgaires, ou trop peu connus jusqu'à ce jour. Qu'ils me le pardonnent en faveur de mes intentions.

L'ours — pour parler maintenant de ceux qui le méritent le plus par l'étrangeté de leur physionomie, ou de leurs mœurs—l'ours est brun, de sa nature, et devient quelquefois énorme. Le prince Puchler Muskau, que l'on a si justement surnommé le *Roi des Touristes*, prétend en avoir vu un — un ours — dont la peau fut offerte, comme un présent rare et de grand prix, à Namick Pacha, le célèbre capitan ou commandant en chef des flottes turques, le Brutus des Ottomans.

Le chacal, carnivore et féroce, vient rôder, la nuit, dans les cimetières, et cherche à déterrer les cadavres pour les dévorer.

Le loup, dangereux, l'hiver, surtout, attaque l'homme avec fureur et semble même braver ses moyens de défense.

Le chat sauvage n'attaque pas, mais il se défend d'une façon d'autant plus redoutable pour les chasseurs qui osent le traquer, qu'il ne s'avance jamais seul.

En 1836, un Moldave appartenant à une famille

distinguée, fit le pari qu'il en rapporterait une demi-douzaine dans un jour, pourvu qu'on s'engageât, d'un autre côté, à les manger tous dans le même espace de temps. Deux de ses amis acceptèrent cette excentricité britannique ; ils s'engagèrent même à manger en un seul repas le produit de sa chasse, quel qu'il fût. Notre Moldave revint, vers le soir, le visage sanglant, les mains, les bras, les jambes, le dos dépouillés, et les vêtements en lambeaux, mais il portait, en bandoulière, un chapelet de douze chats!

J'eus occasion de voir cet audacieux destructeur de la gent féline, et je lui demandai comment il s'y était pris pour réussir aussi complètement.

« D'une façon bien simple, répondit-il avec une sorte d'orgueil. Arrivé dans le canton où je savais devoir trouver du gibier, je répandis à terre des morceaux de porc frais grillé, presque réduit à l'état de charbon, et je m'embusquai derrière une roche. Je n'y demeurai pas longtemps dans l'attente. En moins de dix minutes le terrain fut couvert de chats dont les miaulements m'avaient annoncé l'approche. Un coup de fusil pour un instant les fit taire, mais ne les dispersa pas. Ils se groupèrent comme pour aviser au parti qu'il leur convenait de prendre ;

puis, le vent leur ayant sans doute indiqué ma retraite, ils me cernèrent étroitement.

— Vous dûtes passer un mauvais moment?

— Je ne me donnai pas le temps d'y songer, je vous l'assure. Un jeune frêne était à dix pas de moi; j'y grimpai comme un écureuil, traînant à la remorque quatre gros chats, et je m'installai du mieux que je pus à califourchon sur l'une des plus fortes branches. Là...

— Vous espériez que, vous voyant hors d'atteinte, ils se retireraient?

— Au contraire. Je savais qu'ils me tiendraient assiégé, mais je voulais éviter leurs cruelles morsures. Je ne les évitai qu'à demi. Vous ne sauriez, Monsieur, imaginer leur acharnement, leur fureur. Quoique je fusse à quinze pieds de terre, ils bondissaient jusqu'à moi, se cramponnaient à mes jambes, et ne lâchaient prise qu'au détriment de mes mollets. Mais l'imminence du péril endurcit : je n'y prenais pas garde. J'abattis avec une petite hache dont je m'étais muni, toutes les branches qui m'entouraient et pouvaient leur servir d'appui : ils n'en continuèrent pas moins de s'accrocher à moi, et de m'enfoncer leurs griffes dans les chairs.

J'en massacrai un grand nombre: mais plus j'en tuais, plus la bande semblait augmenter.

A cinq heures, anéanti, privé de forces, poursuivi surtout par la soif la plus obsédante, et ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour repousser leurs attaques, j'avais renoncé à me défendre. Je commençais même à désespérer de mon salut. Saint Roch, mon patron, que j'eus la bonne pensée d'invoquer, me suggéra une idée. Je pris un briquet dont je m'étais muni au départ, je mis le feu à l'extrémité de la seule et unique branche que j'eusse laissée au frêne : celle sur laquelle je me tenais. Le feu pris, je versai dessus quelques pincées de poudre égarées dans l'une de mes poches... L'effet fut aussi rapide que complet. Tous les chats levèrent simultanément les quatre fers, et me tournèrent, en jurant, les talons. Je ne me hasardai cependant à descendre que lorsque leurs miaulements agressifs se furent éteints dans le lointain.

— Vous en aviez sans doute immolé un grand nombre?

— Vingt-quatre cadavres jonchaient le sol! répondit le chasseur avec la fierté d'un Romain rendant compte d'une grande victoire au Sénat. Sans

m'occuper de les ramasser tous, j'en pris douze des moins mutilés, et je revins chez moi courbé sous le poids de ces dépouilles opimes.

— Ce qui vous fit gagner votre pari?

— Ce qui me le fit perdre. Milon de Crotone seul qui absorbait, dit-on, un bœuf entier en hors-d'œuvre, eût pu manger douze chats sauvages d'une seule fois. Or, mes amis, dont l'épigastre n'est pas aussi homériquement développé que l'était celui du formidable athlète, demandèrent une revanche.

— Que vous avez acceptée, et grâce à laquelle ils furent aussi heureux que vous?

— L'un revint avec trois chats de plus, mais aussi avec un œil de moins que le nombre exigé. L'autre, plus favorisé, coucha trente pièces sur le pré, mais fut rapporté mourant au logis. S'il en réchappe, il restera pour sa vie le visage caché sous un masque.

— Et votre pari consistait?

— En un fusil français de la fabrique de Châtellerault, que je payai fort cher, mais qui me coûta moins, malgré cela, qu'à mes deux infortunés partners.

Le buffle, d'une force bien supérieure à celle du bœuf; sert, comme ce dernier, aux travaux du la-

bour, au transport. Son lait est délicieux, et l'on tire très bon parti de sa corne et de sa peau. Noir, d'ordinaire, d'un aspect dur et repoussant, il ne perd son naturel doux et inoffensif que lorsqu'il entre en rut. Intraitable, en cet état, il renverse et foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son passage. Souvent même il se précipite sur l'homme chargé de le garder. Comme le porc, avec lequel il a beaucoup d'affinité, sous certains rapports, il ne se plaît que dans les endroits fangeux et malsains, dans la vase des fossés, la boue épaisse des grands chemins, le chaume pourri des étables. Il se nourrit de paille et acquiert des proportions colossales [1].

Le colus, espèce de chèvre sauvage que les Tartares nomment *saïga*, et les Russes *schmiatky*, est d'un pelage blanc, et tient la taille moyenne entre le cerf et le bélier, mais il dépasse à la course le premier de ces deux quadrupèdes. Il boit en attirant l'eau par les narines dans un petit réservoir à peu près semblable à celui des chameaux, et conserve cette

[1] Varnaf prétend que l'on trouve, dans les montagnes de la Moldavie, le *bos urus*, l'auroch des anciens. Je n'en ai jamais vu.

eau pendant plusieurs jours, ce qui lui permet de vivre aisément dans les endroits où elle est rare.

Le sanglier, le renard, le chien-loup, le cerf, le chevreuil et le cabril ressemblent à tous les animaux de leur espèce par tout le globe.

Le lièvre et le lapin, le lièvre surtout, arrivent par charretées au marché des grandes villes, et sont vendus à vil prix.

Les chevaux, petits, maigres, efflanqués, sont forts, vigoureux et infatigables. Stimulés par la voix ou le fouet de ceux qui les conduisent, ils partent comme la foudre, et la terre s'éparpille comme une pluie sous la corne de leurs sabots, et de leurs yeux jaillit l'étincelle, et de leur bouche une épaisse écume. Qu'ils sont beaux, allongés, dans leur ardeur, comme des cerfs, la crinière tordue par la course, et la queue traînant dans l'espace! De ma vie je n'ai rien vu de comparable à ces nobles bêtes[1]. Faibles, au moment du départ, du moins en apparence, épuisés, privés de souffle, on le

[1] En 1784 la race des chevaux moldaves était réputée l'une des plus belles de l'Europe, et faisait dire aux Turcs : « Un jeune » garçon persan et un cheval moldave sont les deux êtres les plus » parfaits que produise la nature. »

dirait du moins, ils se relèvent au chant prolongé du guide, dressent la tête, hennissent et piétinent, se cabrent d'impatience, et, le signal donné, s'élancent en avant par bonds impétueux sans que rien ne les arrête, ni ravins, ni montagnes, ni fossés, ni torrents, ni halliers. Ils franchissent tout sans broncher.

Leur sobriété égale leur vigueur. L'été, de l'herbe et des écorces d'arbres; l'hiver, de la paille de maïs, des ronces coriaces ou de filandreuses racines : telle est leur provende habituelle. Quand leurs services deviennent inutiles, on les lâche dans la montagne, et il leur arrive rarement de s'éloigner de leurs limites habituelles. S'agit-il par exemple de les reprendre, les difficultés surgissent de toutes parts; à force de vivre au milieu des ours, des chacals et des loups, de vaguer en liberté, de se défendre, de ronger le bourgeon des jeunes arbres, ils sont devenus sauvages et inabordables : il faut alors avoir recours au filet, au piége, au *lano*.

Le mulet et l'âne, à tort inappréciés par les Moldo-Valaques, auxquels, cependant, ils pourraient rendre de très grands services, ne sont employés que par les Zigans, et n'ont, par conséquent, qu'une minime valeur.

La chèvre, le mouton et le porc pullulent dans les principautés. Il n'est pas rare d'y trouver des troupeaux de 30 ou 40,000 têtes. Aussi ces trois quadrupèdes y forment-ils une branche de commerce considérable.

Les chiens, tolérés pendant longtemps, je ne sais dans quel but, peuplèrent le pays d'une façon des plus désastreuses. Les grandes villes, Bucharest, particulièrement, en furent infestées. A l'époque où j'y étais, ils se promenaient audacieusement par les rues, et venaient, affamés par de longs jeûnes, chercher querelle à tous les passants. Un relevé statistique porta leur nombre à 50,000. Sortait-on à pied, sans bâton, aussitôt un boule-dogue pelé, desséché, hargneux, se roulait à vos pieds, en hurlant, et il était rare que ces menaces ne fussent pas suivies d'un coup de croc. D'un autre côté, un mâtin efflanqué, osseux, le poil hérissé, survenait, traînant dans sa gueule une pièce de viande dérobée à l'étal d'un boucher. De là collision. Le boule-dogue et le mâtin se regardaient, l'oreille droite, l'œil enflammé, la bave aux babines; puis, courant l'un sur l'autre, ils s'attaquaient avec rage, se ruaient dans vos jambes, attiraient par leurs aboiements d'autres chiens, et

ces tyrans de la rue vous faisaient souvent servir de pâture à leur insatiable voracité.

Les édiles portèrent enfin remède à ces désordres, qui, par leur multiplicité toujours croissante, occasionnaient des malheurs dont le genre humain, *à force d'humanité*, devenait la victime. Des Bohèmes, alléchés par l'espoir de quelques paras, se firent les Tristans de la police. Chaque matin, de cinq heures à midi, ils parcourent les rues, les mahâlas, les carrefours, poursuivent tous les chiens démuselés qu'ils trouvent, les acculent au coin des maisons, les embrochent avec de longues perches garnies d'un fer aigu, les couchent en triomphe sur un petit char qui les suit, et vont les dépouiller aux portes de la ville, pour tirer parti, si cela se peut, de la peau de l'animal.

Je ne dirai rien, ici, des oiseaux, des poissons, des insectes, des reptiles : j'aurai assez souvent occasion d'en parler dans le cours de mes excursions.

On chasse l'ours de bien des manières, dans tous les pays du monde où il ose montrer son museau pointu, ses grosses et larges pattes, ses petits yeux vitreux et féroces. Nulle part on ne le fait comme en Moldo-Valachie.

Nous étions partis, plusieurs jeunes Franco-Valaques, pour aller chasser dans les hautes montagnes de Kimpina. J'avais emmené mon domestique, Gitz ; et le chef de la bande, ayant donné le signal, chacun de nous s'était mis gaîment en campagne. Pauvre chasseur alors, ce que je suis du reste encore, et ce que je serai probablement toujours, le ciel m'ayant refusé la patience, le coup d'œil et les jambes nécessaires pour une pareille profession, je ne marchais pas avec l'activité de mes amis. Je restais toujours en arrière.

Vers la fin de la première journée, exténué, je n'avançais plus qu'à petits pas, j'étais rendu, j'étais mort. Mon carnier, en me battant les côtes, rendait un son creux. Et cependant, j'avais dix fois de suite déchargé mon arme : mais le gibier, en tombant, choisissait toujours si bien ses endroits, que je ne pouvais jamais mettre la main dessus. C'était une fatalité !

Un chasseur, dit-on, trouve encore des forces pour porter un lièvre : il n'en trouve plus pour ne rien porter que sa propre personne. Je le comprends très bien. J'étais positivement dans ce cas là. J'aurais payé un ducat d'Autriche une pie-grièche, un

pierrot, le moindre volatile. Je traînais, comme un éclopé, une jambe après l'autre, tantôt m'appuyant sur le canon de mon fusil, tantôt me faisant de chaque arbre un arc-boutant.

A défaut de gibier, je consultai ma gourde; c'est un stimulant d'un autre genre; aux uns elle ôte des jambes, aux autres elle en donne : ma gourde, comme mon carnier, était vide! J'en retournai le goulot, en le pressant, à plusieurs reprises, dans le creux de ma main gauche : il n'en sortit pas un rubis! Je me laissai choir sur un tronc de sapin, mon fusil à mes pieds, ma tête dans mes mains, et mes coudes sur mes genoux. Je m'endormis. Imprudent! au milieu des montagnes!

Un cri plaintif—il pouvait y avoir une heure que je sommeillais — me réveille en sursaut. Je lève la tête, la nuit était venue, et avec elle la froide bise. Je regarde autour de moi : d'un côté se projette une ombre bizarre; de l'autre côté, la lune descend doucement derrière la montagne.

Un second cri, plus lent, plus plaintif que le premier, rompit le silence des ténèbres. Inquiet, je plongeai des yeux dans l'obscurité, et j'aperçus, à quelque distance, sur la branche dépouillée d'un

chêne, un flamant. La vue de cet oiseau, dans la disposition d'esprit où j'étais, me fit mal. Et pourtant, peut-être lui étais-je redevable de la vie; peut-être, sans lui, sans son cri, eussé-je passé la nuit en plein air, exposé aux loups et aux ours!...

Que d'ingratitude dans le cœur de l'homme!... Je ramassai mon fusil, je l'armai, je lâchai la détente... Le flamant tomba, ses grandes ailes déployées. Pauvre aiglon! vivant ou mort il était appelé à me tirer du plus mauvais pas. Attiré par la détonation de mon arme, un homme accourut... c'était Gitz. Il y avait trois grandes heures qu'il me cherchait dans ces parages, solitudes pareilles aux mornes de l'Amérique du Sud!

Je lui aurais sauté au cou de joie, si je l'avais pu. Forcé d'y renoncer, je le priai de me donner le bras, ce qu'il fit avec tant de rudesse, que je laissai fuir un gros mot. Mais lui, sans s'émouvoir, se prit à dire aussitôt:

— *Nou iesté nimick, Domnoulé*[1].

Il me semblait ressentir ce qu'on appelle vulgairement *des fourmis dans les jambes*. Gitz prétendit, d'un

[1] Ce n'est rien, Seigneur.

ton doctoral, que ce n'était qu'un engourdissement, et j'y croyais assez volontiers moi-même, lorsque, jetant les yeux à mes pieds, au moment où un rayon de lune descendait dans ma direction, je me vis la proie d'une fourmilière qui gravitait autour de mes jambes comme des bambins autour d'un mât de cocagne. Je n'eus plus besoin du bras de mon domestique pour me lever. Doué, tout à coup, de la merveilleuse élasticité du clown, je m'élançai, à pieds joints, dans le milieu d'une source d'eau vive, remède aussi rapide qu'efficace. Après quoi, nous nous remîmes en route.

Une heure durant nous marchâmes à travers les bois, les ajoncs, les bruyères, les hautes herbes. Un petit défilé, sombre et étroit, se présente devant nous, Gitz s'y engage, et j'emboîte le pas derrière lui, tâtonnant, trébuchant, maudissant la chasse, les chasseurs, l'humanité tout entière, me dépouillant les mains et le visage, me sentant défaillir de faim, et ne sachant, et n'osant demander où mon guide songeait à me conduire.

Au bout du défilé, je fais une inspection de ma personne : l'individu, par lui-même, n'est pas absolument invalide ; des égratignures ne tuent pas. Je

n'en pus dire autant de mon costume; je l'avais laissé, le long de la route, comme les moutons leur toison. Mais, contre mauvaise fortune, bon cœur: c'est là mon principe. Le sacrifice était fait : je me mis à rire, en me pressant les flancs, pour étouffer leurs plaintes légitimes, et je continuai d'avancer.

Bientôt s'ouvrit sous nos pas un bassin immense et profond, et nous vîmes, au centre même de ce bassin, une vaste cuve de pierre fruste. Le bassin, creusé par les inondations, leur sert de citerne. L'hiver, c'est un océan d'eau jaune et boueuse; l'été, c'est un marécage desséché. La cuve — prenant la forme pour le fond — est un immense quartier de roc détaché de la masse principale des Krappacks. Quelques plantes d'une année se hasardent à sortir de terre à sa base; des touffes de fougère découpée frémissent sous la brise le long de ses parois; des gueules-de-loup violacées élancent leurs pistils d'or à travers ses crevasses, et des vipérines bleues penchent leur tête desséchée hors des veines de terre qui dessinent sur la pierre leurs sombres arabesques. Remarques que je fis plus tard, comme bien vous le pensez.

Nous descendons dans le bassin. Nous avançons à quelques pas du rocher. Il nous domine de plus de cinquante toises!...

— *Domnoulé*, *yalé casa*[1], me dit Gitz, en me le montrant avec joie. Ce mot, *casa*, me fit un bien immense. Je crus avoir trouvé la manne dans le désert. Néanmoins, tremblant de m'être trompé, et ne voyant rien qui m'annonçât le voisinage d'une habitation :

— *O undé iesté casa*[2] *?* demandai-je à voix basse.

— *Soucé, Domnoulé*[3].

J'ouvrais les yeux comme une porte, et aucun objet ne s'offrait à mes regards. Je fis un mouvement pour saisir l'oreille de Gitz. Mais Gitz, qui ne se souciait nullement de la livrer aux caressantes étreintes de mes doigts, se jeta sur la gauche en me désignant de l'index la cime ardue du rocher.

En ce moment, nous arrivions à sa base, au bord d'un petit gave qui l'entoure, et cette fois il me sembla qu'un objet animé se mouvait au faîte de la cuve : je ne m'étais pas trompé. Une silhouette se détacha sur le blanc mat des cieux, le son aigu d'un cor vibra dans l'air calme, comme celui

[1] Seigneur, nous voici au logis.
[2] Où est le logis ?
[3] Ici, Seigneur.

du nain d'un manoir, et dès lors je n'eus plus aucun doute.

— Eh! quoi, disais-je avec une sorte d'ivresse, nous serions réellement au port?

— *Dă, dă, asta iesté casa* [1], » répondait Gitz rassuré désormais sur le sort des deux membres dont la nature l'a doté pour ouïr.

J'essayai de répondre à l'appel de mes amis... Pygmée! ma voix, dominée par celle du torrent, ne monta pas de trois pieds au dessus de moi : « Qui a pu engager nos chasseurs à se percher si haut? me demandai-je. Par quel pouvoir de fée sont-ils parvenus à atteindre la cime de cet énorme monolithe? Y a-t-il, à son sommet, un trou quelconque où l'on puisse passer la nuit tant bien que mal? Pourquoi n'ont-ils pas préféré retourner directement à Kimpina?

Je traversai le torrent sur de larges et solides galets, et je fis le manége autour du rocher; rien ne m'aida à résoudre toutes ces questions. J'interrogeai Gitz en marchant : je n'en tirai pas un mot qui pût me satisfaire.

[1] Oui, oui, c'est bien ici le logis.

« Me diras-tu, au moins, criai-je impatienté, comment on appelle ce rocher?

— *Domnoulé, piatra atché asta cé nou mechté muntea dracouloui* [1].

— Et sais-tu par suite de quel événement lui fut donné ce nom?

— Oui, vraiment. C'est parce qu'un bandit, l'effroi de la petite et de la grande Valachie, en fit sa demeure habituelle sans que jamais on ait pu s'emparer de sa personne. Ianko-le-Noir, on le prétend du moins, avait signé un pacte avec le diable, qui le protégeait et ne vint qu'au bout de trente ans réclamer le prix de ses services.

— Et comment Ianko gravissait-il ce rocher?

— Belzébuth l'enlevait sur ses grandes ailes de chauve-souris.

— Avait-il des complices?

— Aucun.

— Y-a-t-il longtemps qu'il a disparu?

— Vingt ans, environ. »

J'allais poursuivre mon enquête; Gitz m'interrompit en me disant :

[1] Seigneur, ce rocher s'appelle la montagne du Diable.

« *O cé ne ourkem, Domnoulé*[1]. »

La lune reparaissait avec luxe ; elle ruisselait d'aplomb sur le flanc micacé de la roche ; il me fut aisé de suivre les mouvements de mon guide. Il s'approcha d'une crevasse, en tira une corde qui montait le long du rocher comme celle d'un réverbère, l'agita, ce qui fit descendre vers nous un siége sur lequel Gitz m'engagea à m'asseoir, et avant que j'eusse eu le temps de me remettre de mon étonnement, je me sentis enlevé vers le ciel.

Malheureusement, je m'arrêtai en chemin, je n'allai point jusqu'au séjour des archanges. Un homme, placé en sentinelle dans une guérite de pierre d'où il m'avait hissé jusqu'à lui au moyen d'un arc et d'une manivelle de traction des plus simples, me le prouva par son enveloppe et ses formes ; j'étais encore parmi les humains ; je n'avais point franchi l'échelle de Jacob.

Au surplus, je m'y serais mépris que l'illusion n'eût pas duré très longtemps. Une espèce de coucou qui tinta onze fois, m'apprit en même temps et l'heure qu'il était, et la direction que je devais suivre.

[1] Nous allons monter, Seigneur.

Un chasseur, encore affublé d'un costume beaucoup trop terrestre pour des bienheureux, se présenta ensuite devant moi, me dit en fort bon français :

« Soyez le bien-venu, Monsieur, dans le castel de Kostaki. »

Et, poussant une porte massive garnie de fer, il me fit entrer dans une salle où s'envola tout le prestige sous l'empire duquel j'étais encore enchaîné. Au milieu de cette salle, dont la réalité matérielle me frappa, se dressait une table chargée d'autant de flacons qu'un échiquier de pions au commencement d'une partie, et entourée de dix chasseurs. Une exclamation amicale salua mon entrée, et ne me laissa plus aucun doute : au Paradis on ne m'eût pas accueilli avec tant de plaisir, j'en étais indigne.

Bien affermi dans cette conviction, je sollicitai une place qu'on s'empressa de m'accorder; je mangeai avec la gloutonnerie d'un convalescent, ce qui ne sent guère les séraphiques habitudes de la céleste phalange, et je fermai l'œil la fourchette au poing. Ne me blâmez point, j'étais excusable.

A l'aube du jour, chacun fut sur pied. Pour mon

compte, j'aurais payé cher la liberté de rester au piquet, et d'échanger mon fusil contre un livre. Mais, le moyen de résister à une douzaine de Nemrods qui ne connaissent d'autre culte que celui de saint Hubert! Le cor résonnait; la voix des chasseurs l'accompagnait en cadence; le soleil, splendide, roulait sur son char; notre hôte, enfin, avec lequel j'avais fait promptement connaissance, offrait de me prêter un nouveau costume. Je me joignis à la bande joyeuse, et, en moins de vingt minutes, nous fûmes équipés des pieds à la tête, chaussés, guêtrés, bouclés, enharnachés, chargés de munitions.

Le castel de Kostaki [1], creusé comme le trou d'un mulot, au milieu même de la plate-forme du rocher, offrait la contre-partie de la caverne d'Ali-Baba. Il se composait de trois pièces : une salle commune, une chambre à coucher, un magasin affecté aux approvisionnements. L'ameublement était des plus simples : une table formée d'un sapin à peine équarri, quelques escabeaux façonnés à la

[1] C'est sans doute de ce curieux rocher que le spirituel auteur du *Voyage pittoresque et sentimental en Crimée*, a voulu parler page 139, tome Ier.



haché, des chandeliers de bois et de fer, des ustensiles de ménage moins élégants que solides, des cruchons en grès, de grands pots d'étain, d'énormes plats de terre : ce fut ce que j'y remarquai de plus apparent. Le maître du lieu en avait banni tout luxe inutile. Les lois somptuaires régnaient souverainement chez lui. N'oublions pas, cependant, un arsenal qui eût rivaliséav ec celui de Saint-Thomas-d'Aquin, et, dans plusieurs fissures évidées en forme de placard, le plus complet assortiment de pelleteries destinées à faire des vêtements.

La plate-forme du rocher, inégale et couverte d'arbustes rabougris, pouvait avoir soixante pieds de diamètre. Qui, du fond du bassin, s'en serait jamais douté! Notre hôte avait renoncé à y planter même une fleur; outre qu'il manquait d'eau pour l'arroser, le soleil était trop ardent pour tolérer la moindre verdure, et la couche de terre végétale qui recouvrait la pierre, mince et privée de sève, ne pouvait nourrir une racine. Mais il s'y était construit un observatoire où il venait, comme la mère de Charles IX, interroger les astres pendant la nuit, et, pendant le jour, la nature.

« Messieurs, nous dit Kostaki, je vous ai mé-

nagé une surprise... une chasse à l'ours! Un montagnard vient de me prévenir que l'animal est sur pied. Êtes-vous d'avis de le relancer? »

Il n'y eut qu'un seul cri: *Vivat!* Nous eussions dû dire le contraire; mais ce mot est consacré par l'usage. Dans cent ans d'ici on dira encore *vive Henri IV!*

« En ce cas, reprit l'orateur, munissons-nous de balles de fer; elles ne seront pas de trop; car, d'après ce que m'a dit Joan, il y a tout à parier que nous aurons de la besogne.

— Est-ce donc une chasse bien dangereuse? demanda l'un de nous, je ne saurais dire au juste si ce fut moi.

— Dangereuse, oui, quand la bête a des petits, et la nôtre en a deux. »

A six heures nous étions tous au bas du rocher; et, comme les Hébreux jadis, nous franchissions la Mer Rouge, je veux dire le torrent rageur, à pied sec.

Nous entrons dans le gros de la montagne par un sentier de chèvre, escarpé, rocailleux, humide et glissant. Au bout du sentier se déploie devant nous la nature la plus âpre et la plus grandiose, un entas-

sement de rochers de toutes grosseurs et de toutes formes, de petits gaves fougueux et rapides, de grands arbres couchés les uns sur les autres, de cascades écumeuses et bruyantes. Afin de tourner ce chaos, nous prenons la rampe ébréchée d'un pic qui doit menacer ruine depuis la fondation du monde, et qui attendra probablement, sans remuer d'un seul pouce, la trompette du jugement dernier. A notre gauche s'offrait une charmille de bouleaux aux feuilles d'argent : nous nous glissons sous cette voûte impénétrable au soleil, et nous en sortons mouillés comme d'un bain. Mais, qu'importe!.. à la chasse! La goétte, éveillée, nous suit en chantant; le louriou sautille en sifflant comme un merle; la mésange des bois pépie en voletant de branche en branche, comme un papillon de fleur en fleur.

Un aigle blanc, retournant à son lac, passe en planant au dessus de nous. Christopoulo — l'un des nôtres — croyant reconnaître aux serres du roi des airs un bouquetin, arme sa carabine, tire... Le bouquetin, blessé, vient lourdement rouler à sés pieds; l'aigle seul continue tranquillement sa route.

« Etourdi! cria Kostaki.

—C'est possible, répliqua le chasseur, en ramas-

sant le bouquetin; mais, ce soir, tu ne diras plus cela. Voilà qui nous assure un dîner de grand vizir.

— La belle avance, si tu as averti l'ours de notre approche! Nous trouverons la place vide, ou l'animal sur la défensive.

Nous arrivons, marchant toujours, sans nous écarter les uns des autres, devant un des mille bras de la Prahôva. Large comme l'Indre, seulement, il coulait en cet endroit au milieu d'un lit d'oseraies, de glayeuls du Tyrol et de cressons. Sur le bord, l'eau avait dégradé un saule aux feuilles de velours gris, et mis à nu ses racines : nous eûmes peu de peine à le coucher en travers de la rivière, et nous passâmes dessus comme des acrobates sur leur corde.

Une portée de fusil au delà, nous nous arrêtons. Nous ne sommes pas, suivant le montagnard qui nous guide, à plus d'un demi-mille de la bête. Kostaki nous invite à nous préparer au combat, ce que nous faisons en nous attablant autour d'un jambon d'hippopotame, pour le moins, et d'une douzaine de fioles dont le bouchon, chose étrange, porte ces deux noms: POURTAL FILS ET DUMAS, *négociants en vins, à Bordeaux*. Du *Laffitte* au fond des montagnes de la Moldo-Valachie, que de réflexions cela porte à faire.

surtout quand ce *Laffitte* vaut le nectar des Dieux !

Ce premier devoir accompli, notre hôte, que l'expérience avait rendu prudent, voulut passer lui-même en revue toutes nos armes. Il nous fit remarquer çà et là les issues fréquentés par le monstre; les endroits où il s'arrêtait; la source où il venait boire; les arbustes dont il aimait à ronger l'écorce. Il nous apprit l'heure où il sortait de sa tanière, le soir, au coucher du soleil, et le matin, avec la rosée. Il nous initia à ses ruses, à sa manière d'attaquer, à sa manière de se défendre. Il nous signala les dangers que nous allions courir, et nous indiqua les précautions que nous avions à prendre. Il nous désigna les parties du corps qu'il fallait toucher, la distance à laquelle il convenait de tirer. Il nous recommanda, enfin, du sang-froid, nous assigna deux par deux un poste, et nous remit des sifflets de montagne, avec lesquels, en cas de détresse, nous devions appeler promptement à notre aide.

Une heure avant que nous ne fussions arrivés, les deux fils de notre montagnard avaient été poser les appâts. Cette opération est aussi simple qu'originale. Elle consiste à couvrir de miel le tronc de quelques vieux chênes, et à verser dessus de l'eau-de-vie de

prune. L'ours, pour qui le miel est le superlatif de la friandise, accourt bientôt, attiré par le parfum que le vent lui apporte, lèche le miel, s'enivre comme un porte-faix, et vient se livrer aux coups des chasseurs, comme un ivrogne aux rêts de la police.

« Pardieu, dis-je à Manoulaki, mon compagnon de poste, en attendant que l'animal daigne venir se montrer à nous, et se faire tuer, je vous prierai de me rendre un service : c'est de me raconter ce que vous savez, ce que vous devez du moins savoir, concernant la montagne du Diable et celui qui l'habite ? »

Et je lui rapportai ce que Gitz m'avait dit.

Manoulaki se prit à rire.

« Fantasmagorie des bonnes gens, me répliqua-t-il ensuite en haussant les épaules. Cette histoire ressemble à tant d'histoires du même genre; son dénouement fit passer la vie du héros à l'état de légende, et la superstition, et l'ignorance des paysans, en développèrent les phases avec luxe. L'amplification n'a pas seulement cours parmi les rhétoriciens.

Ianko-le-Noir, fils d'un riche Ardialien qui, rêvant

l'affranchissement de son pays, fut trahi et décapité [1], Ianko, enveloppé dans la proscription de son père, prit la fuite pour échapper au même sort. Il passa d'abord en Servie, offrit son cœur et son bras aux montagnards indépendants de ce pays, se mit à la tête d'un parti, échoua, et dut de nouveau songer à la retraite. De retour en Valachie, et quoiqu'il s'y fût rendu en secret, il ne put y demeurer longtemps. La Porte, instruite de sa retraite, le fit poursuivre avec opiniâtreté. Il se retira alors au cœur des montagnes, et y trouva un asile. Séduits par sa bonne mine, son air fier, ses malheurs, les muntéi jurèrent de le défendre, et tinrent fidèlement parole. Ianko demeura deux ans parmi eux.

Ce laps de temps écoulé, l'ennui vint le trouver. Trop jeune pour renoncer au travail, trop ardent pour s'endormir dans le repos, trop ambitieux pour se tenir toujours à l'écart, la vie qu'il menait lui était à charge. Soldat, il eût conquis le premier rang, le plus haut grade. Il regrettait de n'être plus libre de ses mouvements, de ne pouvoir aller et

[1] Il marcha au supplice à Craïowa, et son corps fut livré aux chiens.

venir où bon lui semblait, de parler, de courir, de chasser, de n'avoir de compte à rendre à personne. Ianko, sur le sommet des montagnes de la Valachie, ne respirait pas à son aise. Il étouffait.

Le matin, il partait, le cœur moins brisé : une nuit de repos avait calmé ses douleurs. Le soir encore, lorsque le soleil disparaissait dans ses langes de feu, il se redressait, palpitant d'espoir. Courts instants d'une autre existence qu'il entrevoyait à travers un prisme! Parvenu aux rives de ce trompeur hémisphère, il s'apercevait de son erreur, et, plein d'amertume, il murmurait, les yeux pleins de larmes :

« O mon père, martyr d'une liberté que je voudrais tant connaître, et qui fuit sans cesse devant moi, ne pourrai-je donc jamais te venger! »

La tête de Ianko avait été mise à prix!

Un soir, il revenait lentement à la case, un triste sourire sur les lèvres, un profond désespoir dans le cœur. « Encore un jour de passé, se disait-il, et demain, un autre s'écoulera, puis un autre, puis un autre, et toujours de même. Jour et nuit, nuit et jour, point de transition, point de changement; des tourments, des inquiétudes, des tortures, et

peut-être, après bien des années de souffrances, viendrai-je achever l'œuvre en apportant ma tête au cimeterre, ou mon corps au pal aigu du bourreau! »

Ianko entra chez ses hôtes. Trois étrangers s'y trouvaient, assis autour du poële commun. Deux de ces étrangers portaient un uniforme; le troisième, leur chef, reconnaissable à ses broderies, était occupé à écrire, son livre appuyé sur sa main, et sa main sur le dos d'une escabelle. En voyant leur jeune protégé, le montagnard et sa femme lui font signe de sortir. Ianko comprend, se retourne, et veut profiter de leur avis : il n'était plus temps. Les deux arnaoutes lui barraient le passage.

« Quel est cet homme? demande le *polcownick* [1] de l'Aga, car c'était lui, en personne, qui faisait sa tournée d'inspection.

Les montagnards n'osaient dire un mot.

« Cet homme est Jean Scowitz, fils de Nicolas Scowitz, qui arbora l'étendard de la révolte contre

[1] Qualification qui répond à celle d'aide-de-camp, ou de secrétaire en chef.

l'hospodhar Geosgir Geka, répond le proscrit en levant le front.

— Ianko-le-Noir?

— Ianko-le-Noir.

— Depuis combien de temps habites-tu ces montagnes?

— Que vous importe? Vous venez me chercher, emmenez-moi.

— Réponds, te dis-je, ou... »

Et le polcownick, prenant un pistolet à sa ceinture, ajustait froidement le prisonnier.

Celui-ci ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole.

Les Arnaoutes, obéissant à leur chef, voulurent lui lier les mains et les jambes. Il ne leur en laissa pas le temps. Exaspéré de se voir traité comme un assassin, il se baissa, pour éviter leurs étreintes, et les renversa tous deux à ses genoux. Puis, poussant la porte d'un coup de pied, il gagna promptement la montagne, poursuivi par le polcownick, qui déchargea son arme sur lui sans l'atteindre.

A ce moment, Manoulaki, s'arrêtant, me frappa sur le bras, et me dit à mi-voix :

« Alerte!... j'achèverai plus tard. »

Une ourse, d'une taille colossale, s'avançait lentement dans notre direction. Deux brachios jouaient comme deux chats sous son ventre, roulant, culbutant, se relevant, passant entre ses pattes, et recommençant la partie, sans qu'elle parût s'en préoccuper, sans qu'elle fît attention à eux. Elle les foulait même, les écrasait, les relevait, les renversait de nouveau, les poussait devant elle comme des joueurs leurs boules de bois massives dans un jeu.

Je fus ému, vivement ému, je l'avoue. J'eus un instant comme un accès de fièvre. Que d'autres, à ma place, n'eussent pas été plus braves, au premier abord! Ces effets là sont irrépressibles. L'homme assez sûr de lui-même pour contempler sans effroi l'une des plus horribles bêtes que la nature ait produites, bête monstrueuse, enveloppée d'une fourrure épaisse, arrivant à vous en droite ligne, vous fascinant de ses deux yeux, deux petits trous percés par une vrille, vous menaçant par sa tranquillité même, ayant enfin trois existences à défendre, celle de ses petits et la sienne, ce qui devait tripler sa fureur et sa force, cet homme là serait une exception ou un fou. Mon pouls marquait cent

vingt pulsations. Manoulaki, plus aguerri que moi, était vert.

« Une pareille insouciance n'est pas naturelle, me dit-il en frissonnant comme un baigneur novice transi de froid. C'est une feinte. L'animal est rusé, il nous tend un piége. »

Gitz passa devant nous comme une flèche, en criant :

« Garde à vous, Seigneurs, nous sommes éventés ! »

Et il alla se camper derrière un tronc d'arbre. Comme je le savais rompu à ce genre d'exercice, et sûr de son coup, je le suivis des yeux. Il se mit à genoux, croisa sa carabine sur une branche faisant fourche, et l'arma. De son côté, l'ourse qui l'avait aperçu, venait à lui d'un pas lourd, mesuré, regardant fixement devant elle.

Parvenue à une centaine de pas, environ, du chasseur, elle repousse rudement les oursins, s'arrête, se lève debout, sur ses pattes de derrière, et se met à danser en grognant.

« Les appâts agissent, me dit Manoulaki, un peu plus tranquille.

— Vous croyez?

— Ne le voyez-vous pas? La bête est grise. »

L'ourse, en effet, comme le compagnon de La Gingeole, se livrait, en secouant ses pattes et en faisant le pivot sur elle-même, à mille gentillesses plus piquantes les unes que les autres.

Gitz ne voulait pas tirer, elle était encore trop loin. Toutefois, comme elle semblait avoir pris le parti de ne plus approcher, il lui lança des cailloux. Ce mode d'attaque réussit; elle fit une trentaine de pas, en chancelant, et s'arrêta de nouveau. Au même instant, un éclair sillonna l'espace, un formidable grognement y répondit dans le feuillage, et l'ourse fondit hardiment sur le chasseur. Un second coup partit, et l'ourse fut à dix pas, à peine de lui. Dans l'incertitude de ce que Gitz allait faire, et n'entendant pas résonner son sifflet de détresse, nous continuâmes de regarder, persuadés qu'il s'était réservé un moyen de défense.

Nous nous trompions. Voyant le monstre avancer toujours, malgré les deux balles qu'il venait de lui envoyer, Gitz, effrayé, avait complètement perdu la tramontane.

L'ourse le saisit à bras le corps, le jette à terre, le tourne et retourne en tous sens, le flaire des pieds

à la tête, ramasse des feuilles sèches, casse quelques branches d'arbres, et couvre sa proie.

Persuadés, quant à nous, que mon pauvre domestique était mort, étouffé, et voulant du moins soustraire son corps à l'affreux animal qui semblait, en l'enterrant, le mettre en réserve pour un autre temps, nous nous élançâmes simultanément vers l'ourse. Un autre nous devança. Kostaki atteignit le monstre au défaut de l'épaule, la partie la plus vulnérable, et donna sur le champ du cor, pour annoncer aux autres chasseurs sa victoire.

Alors nous courûmes à Gitz. Jugez de notre étonnement, lorsque nous le vîmes occupé lui-même à se débarrasser de son linceul! Un évanouissement lui avait sauvé la vie. Il en était quitte pour avoir été scalpé d'un coup de griffe.

Nous le pansâmes du mieux qu'il nous fut possible; après quoi, faisant à la hâte un pavois de feuillage et de branches d'arbres, nous étendîmes dessus l'animal ainsi que les oursins liés ensemble sur son cadavre encore chaud, et nous retournâmes triomphalement au logis.

Chemin faisant, je mis de nouveau l'obligeance de Manoulaki à contribution.

« Je vous disais, reprit-il aussitôt, que Ianko, en fuyant, avait gagné les montagnes. Il parvint à s'y créer une sorte d'asile inviolable. Où? au sommet même du rocher de notre hôte. Par où y était-il monté? Qui l'avait aidé dans son ascension? Comment pouvait-il y vivre, dans le principe? Ces problèmes sont demeurés insolubles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y vivait, et y vivait bien. Une jeune fille, aussi dévouée que jolie, s'éprit de lui, consentit à le suivre dans sa retraite aérienne, et, au bout d'une année d'une union contractée sous l'œil de Dieu même, lui donna un fils.

— On avait donc renoncé à le poursuivre?

— Pendant longtemps il fut l'objet de nouvelles et plus actives recherches. Des dorobans chassèrent énergiquement le bandit : car Ianko, l'homme du monde le plus inoffensif et le plus probe, était mis au ban de l'opinion. De faux bruits circulaient sur son compte. On l'accusait d'avoir commerce avec le démon. On prétendait, comme vous l'a rapporté Gitz, que l'esprit des ténèbres l'enlevait sur ses ailes de chauve-souris. Ce fut, au reste, ce qui détermina la police à le laisser tranquille.

— Mais comment sortait-il de son aire?

— L'été, il descendait avec la manivelle que vous connaissez; l'hiver, il bravait les inondations avec une petite barque dans laquelle il rejoignait la terre ferme.

— Ces moyens n'ont rien de bien surnaturel.

— Je vous engage à examiner la manivelle avec attention; elle est si simple, que Mariora, la femme de Ianko, la faisait mouvoir sans difficulté.

— Mais de quelle façon se procurait-il de quoi vivre?

— Scowitz était grand chasseur : voilà, j'imagine, tout le mystère. Il vendait le gibier dont il n'avait pas besoin pour lui-même, et achetait avec son argent des balles et du plomb, de l'eau-de-vie, du vin, du maïs. Les loups, les ours et les renards lui fournissaient de chauds vêtements.

— Et sa grotte?

— La nature en avait fait tous les frais. L'agrandir, la garnir, la meubler comme vous l'avez vu : ce fut à cela que se bornèrent les soins personnels de Ianko.

— Et il vivait heureux?

— Très heureux. Que pouvait-il desirer?

— Et il ne manqua jamais à l'honneur?

— Jamais. Plein de cœur au contraire, il allait au devant de ceux qui souffraient, et, autant que ses moyens le lui permettaient, il leur venait en aide, il versait dans leurs mains sa bourse. Mais comme, en agissant de la sorte, il cachait son nom avec soin, on bénissait le bienfaisant inconnu, et si quelque crime se commettait dans le pays, on l'imputait à Ianko. Ianko-le-Bandit, Ianko-le-Noir, le damné, le maudit, jetait des sorts, des maléfices aux pauvres gens, et consommait leur ruine à plaisir.

Pauvre proscrit, si mal apprécié, et si digne pourtant d'être connu, d'être aimé !...

— Sa fin ne fut-elle pas malheureuse ?

— Épouvantable. Une blessure à la jambe le retint un jour au logis, et son fils, alors âgé de dix ans, descendit dans la plaine accompagné de Mariora. Ils allaient à Ploiesti, où les appelaient quelques acquisitions importantes. Or, la distance étant longue, ils ne devaient rentrer que le lendemain. Ianko les accompagne jusqu'au bord de la plate-forme, leur donne le baiser d'adieu, tourne la manivelle, descend la mère et l'enfant, remonte le siége aussitôt, et comme la soirée était plus

chaude que d'ordinaire, il se jette, à l'ombre de la guérite, sur un lit de fougère, et s'endort.

Fatale imprévoyance !... Le lendemain, Mariora et son fils, revenus au pied du rocher, agitent la corde d'éveil... personne ne répond ; ils l'agitent encore avec force... même silence. L'effroi s'empare d'eux. Aurait-on arrêté Ianko? Mariora regarde son fils, et soudain, devinant ses desirs, l'enfant, habitué à chasser avec son père sur les montagnes les plus escarpées, se dévoue. La corde est attachée à un anneau de fer scellé dans la guérite : s'en faire une échelle, et, sans calculer si elle pourra supporter le poids de son corps, se mettre à grimper, s'accrocher aux aspérités de la pierre, saillies aiguës qui déchirent souvent ses mains et son corps : ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

« Courage! » lui crie sa mère d'une voix mourante de terreur, au moment où, suspendu à la corde comme l'araignée à son fil, le valeureux enfant se trouve élevé à plus de trente toises au dessus de terre!

Si la corde allait se rompre, si le pied lui manquait, si ses doigts, dépouillés, se refusaient à mordre la pierre!... Que d'angoisses!...

Près de toucher au sommet, l'enfant glisse, se rattrape, glisse encore, la corde se rompt, tombe, et la pauvre mère, folle de peur, tend les bras pour sauver son fils... Une main divine heureusement le soutenait; un suprême effort le poussa au couronnement de la plate-forme! »

Manoulaki allait achever son récit, je l'interrompis et lui dis :

« Je sais le reste. M. de Mondonville, je me le rappelle, maintenant, me l'a autrefois raconté. Des vautours noirs se jetèrent sur Ianko, lui crevèrent les yeux à coups de bec, et, malgré la lutte la plus énergique, parvinrent à l'achever.

« C'est cela même. On trouva son corps en lambeaux.

— L'horrible drame! Mais, que devinrent sa femme et son fils?

— Mariora mourut foudroyée de saisissement et de douleur. Quant à son fils, vous le voyez là-bas, sa carabine à l'épaule.

— Quoi! Kostaki?

— Lui-même.

— Ce n'est pas possible. Kostaki a l'esprit trop orné pour un sauvage montagnard.

— Chez les Scowitz, l'esprit, le talent, l'instruction sont en quelque sorte naturels. Ianko était poète. Vous n'oublierez pas de copier, demain, trois strophes tracées par lui, avec la pointe d'un poignard, sur le dos de la guérite. En attendant, je puis vous les dire, je les ai *rimaillées* en français. Ne jugez pas de l'original par la traduction :

A MARIORA.

Quand je songe, ô ma mie, à ta seizième année,
Aux séduisants attraits dont je te vois ornée,
A ton air gracieux, à ton regard si doux,
Je voudrais demeurer toujours à tes genoux.

Je voudrais, t'adorant, te le dire sans cesse,
Dans tes bras enlacé, mourir avec ivresse,
Inventer un moyen, plus ardent chaque jour,
De te mieux témoigner l'excès de mon amour.

Je voudrais... mais hélas! dans mon bonheur suprême,
Je ne sais soupirer que ces deux mots : « Je t'aime! »
Je donnerais mon sang, j'irais je ne sais où,
Pour un baiser, un seul, cueilli sur ton beau cou!



## CHAPITRE VII.

Les Fanariotes. — Le moule de pierre. — La suite d'une orgie. — Les mutilations. — Le jeu de boules. — *Draculo*. — Le roi des pieux. — Uladus et le bain de sel. — La cage à crampons. — *Peskari*. — Le sac de cuir. — Le lit de Procuste. — Le *zabatchi*. — Le prince Mourouzi et sa fille. — La poulie. — La citerne. — L'*isprawnick*. — L'exposition, la privation du sommeil, le bagne, les salines. — Iénesko le centenaire. — Le mort-vivant. — Le baudit honnête homme. — Les *coconasi*. — La *topouze*. — Les tribunaux. — Le *slougitor* et la *joupouignasse*. — La vengeance. — La police des villes. — *Tchiné acolo?* — Le tchâran et le wornick.

—

Il n'est pas de peuple dont les mœurs, à l'origine de son organisation politique et sociale, n'aient été empreintes de barbarie. Les Moldo-Valaques, sous ce rapport, se distinguèrent entre tous. Par suite de leur fusion avec les hordes étrangères accourues en grand nombre pour se partager le pays qu'ils tenaient de Dieu, de leurs pères et d'eux-mêmes,

ils étaient devenus d'une cruauté proverbiale. Le temps, loin d'atténuer ces funestes dispositions, ne fit que les accroître; enfin, l'avénement des *Fanariotes*[1] à l'hospodariat mit le comble à la mesure. Investis par la Porte du droit de vie et de mort, ces princes, ignorants par paresse, et sans pitié par instinct, se livrèrent à tous les excès. Le sang, sous leur règne, coula à grands flots. Les mutilations, les tortures, servirent d'escorte à la mort. La faute la plus légère était punie comme un crime, le despotisme avait remplacé la loi.

Qu'a-t-on besoin de code, lorsqu'on tient les foudres en sa main, lorsqu'on peut impunément s'en servir?

Telle était l'impuissance des tribunaux, que ces sanctuaires de la justice s'ouvraient seulement pour la forme. Le verdict des juges n'avait aucune force, s'il plaisait au prince de le casser. Vingt fois, passant devant la barre, le prévenu se vit absous par ceux siégeaient, et vingt fois condamné sans preuve : l'hospodar l'avait décidé! Le tyran inventait lui-même de nouveaux, de plus douloureux châtiments pour

[1] Grecs du *fanar*, à Constantinople. J'en parlerai en leur lieu

assouvir les sanguinaires appétits de son cœur. Que lui importaient les cris, les prières, les protestations de ses victimes! Plus la proie qu'il dévore palpite et gémit, plus le tigre éprouve de plaisir.

C'est qu'en effet les woïwodes, fanariotes ou autres, ne punissaient pas dans l'unique but de venger la société outragée : comme Néron, comme Caligula, comme Commode, ils aimaient à jouir d'un supplice dont l'horreur pouvait seule encore irriter en eux quelque fibre. Ils analysaient, si je puis me servir du mot, la torture, et savouraient les cris de la douleur!...

Quelques traits, du reste, prouveront la sauvage nature des premiers gouvernants de la Moldo-Valachie.

L'un d'eux donne l'ordre d'amener un condamné sur la grande place des exécutions, le fait enfermer, séance tenante dans un moule de pierre qui l'étreint étroitement de toutes parts, et le condamne à vivre en cet état, jusqu'à ce que ses excréments, ne trouvant pas d'issue, l'aient dévoré jusqu'au cœur!

Un autre, poussant plus loin le raffinement, exige

qu'après avoir scellé de la même manière le patient, on lui arrache les paupières, et qu'on l'expose ainsi au soleil !

Un autre, à la suite d'une orgie où il a perdu le peu de raison qu'il possédait d'ordinaire, se rend avant le jour aux prisons, éveille en sursaut les prisonniers qui s'y trouvent, et leur fait immédiatement coudre leurs vêtements de toile sur la peau !

Un autre encore, plus bilieux sans doute et plus impatient que ses prédécesseurs, se plaît à mutiler lui-même ses victimes, à leur trancher les oreilles, le nez et les mains, à leur enlever les lèvres et les joues, à leur dépouiller le front et le crâne !

Un autre, enfin, fou de rage, enterre le martyr du jour jusqu'au cou, prend sa tête pour point de mire, et joue dessus à la boule avec des globes d'ivoire, de marbre ou de bois dur !

Citerai-je quelques noms?

Qui ne se rappelle le prince que ses contemporains avaient surnommé *Draculo*[1], et à qui la pos-

[1] Le diable.

térité conféra le sobriquet trop bien mérité de *Wozielu-Woda* [1], ou de *Capuluch* [2]? Six mille hommes, sous ses ordres, ayant commis un acte d'insubordination, il les fit — le croira-t-on? — empaler tous sur le champ!

Quelque temps après, l'empereur Amurath lui envoie des ambassadeurs, et Draculo les reçoit à merveille; mais, voyant qu'ils ont oublié, suivant la coutume orientale, de le saluer le turban à la main, il donne l'ordre, exécuté aussitôt, de le leur clouer sur la tête!

Ennemi déclaré de ses voisins, son plus grand bonheur était de fumer ou de manger entre deux pals chargés de Turcs, ou entre deux piques chargées de têtes. L'agonie des uns et le sang chaud des autres déridaient son front toujours sombre, et amenaient sur ses pâles lèvres le sourire.

Plusieurs historiens prétendent que ce monstre à face humaine mourut en Pologne, où il s'était retiré, après la bataille de Foeçani, en 1460; d'autres, au contraire, — et ceux-ci sont les plus nom-

[1] Le roi des pieux.

[2] Le faiseur de pieux.

breux, — que, ramassé parmi les mourants, son cadavre fut livré aux chiens en pâture, et sa tête portée à Mahomet II, dans un sac.

Uladus, qui lui succéda, ne se montra pas moins cruel, ni moins fanatique, ni moins ingénieux dans ses cruautés. Les malheureux dont il croyait avoir à se plaindre, arrêtés par ses ordres, subissaient aussitôt la torture. On leur grattait jusqu'au sang la plante des pieds, et Uladus les forçait à se tenir debout, devant lui, dans un bain de sel vif!

En 1744 — cela ne date pas de loin — un juif, accusé de fausse mesure dans l'aunage de ses marchandises, reçut la bastonnade et fut obligé de danser sur un tréteau garni de clous!

En 1752, Constantin Racowitza s'imaginant qu'un médecin arménien, nommé Abraham Agaz, avait ensorcelé sa femme, renouvela, pour lui les prouesses de Louis XI envers le cardinal Balue; seulement le roi de France n'avait rien changé à la cage inventée par l'évêque de Verdun, d'Harancourt; tandis que le woïwode, plus barbare, fit forger la sienne de telle façon qu'à l'aide d'écrous on l'a rétrécissait chaque matin d'un pouce. Au bout de

quinze jours, broyé littéralement dans cet étau, le patient succomba !

En 1784, un boyard, du nom de Peskari, avait osé conspirer contre l'hospodar. Condamné pour ce fait à aller passer le reste de sa vie au mont Sinaï, il partit, pieds et poings liés, enfermé dans une poche de cuir, fit la route couché en travers sur le dos d'un chameau, exposé au dévorant soleil de la Syrie, et ne recevant pour toute nourriture que de l'eau et du pain. Peskari arriva au lieu de son exil; mais, quand on le retira de la poche, il était mort depuis plusieurs jours, sans que ses guides s'en fussent inquiétés, et les vers lui rongeaient déjà les entrailles !

En 1802, un prince dont la famille jouit aujourd'hui d'une grande faveur, exigea qu'un Valaque, accusé d'irréligion, fût littéralement soumis au lit de Procuste. On lui lia les jambes entre deux planches, et on les lui scia, bois et chair, entre la cheville et le genou [1].

[1] Il n'y a pas dix ans, on voyait encore cet infortuné dans les rues de Bucharest. Riche autrefois, il tendait actuellement la main.

En 1815, un *zabatchi*[1] se présenta chez une pauvre femme dont le mari était absent, et lui demanda de l'argent. Cette malheureuse n'en ayant pas; et ne pouvant par conséquent répondre à la requête, deux trabanti la saisirent et la couchèrent le visage contre terre. Comme elle était enceinte, on avait eu la précaution charitable de creuser un trou pour y placer son ventre; ensuite, on la battit si cruellement, qu'elle resta morte sur place!

Enfin, plus récemment encore, en 1821, lors de la première persécution contre les Grecs, le prince Mourouzi fut décapité, et sa fille, exposée au bazar, fut livrée successivement au premier venu, moyennant une piastre!

Et notez que je ne parle point ici des poignants abus enfantés par les révolutions ou les guerres...

Au milieu de ce débordement, de ces atrocités, d'autres maux affligeaient le pays. Les mauvais exemples trouvent toujours et partout des imitateurs. D'autant plus certains de l'impunité, que le tyran avait besoin de leur appui, ou redoutait pour sa puissance leur crédit, les boyards marchaient à pas

[1] Receveur des contributions.

pressés sur ses traces. Souvent même ils le dépassaient. Odieuse usurpation du pouvoir de l'homme sur son semblable, qui ne perdit de sa violence que sous l'hospodar Alekò Ghika[1].

J'ai dit *qui ne perdit :* ce n'a pas été sans motif. Depuis lors, des exactions ont eu lieu, que l'humanité condamne avec énergie, et que la civilisation repousse au loin dans les siècles du moyen âge ou de la féodalité. Cette brutalité, qui dépouille l'homme de son caractère et l'assimile à la bête, rare, il est vrai, de nos jours surtout, où le christianisme, adoucissant nos mœurs, en a rectifié les écarts, cette brutalité, dis-je, n'a pas totalement disparu de la scène. Plusieurs fois, repoussant notre intervention, de riches seigneurs ont levé sans remords, devant nous, le fouet, le bois, le fer même sur quelques uns de leurs esclaves. Quant à ceux-ci, abrutis, et trop souvent n'y comprenant rien, ils courbaient la tête et souffraient!

Au mois de mars 1835 — ceci nous a été certifié par dix personnes dignes de foi — un boyard, maître de 5 à 6,000 zigans, ne sachant plus de quelle

[1] Le prédécesseur de l'hospodar actuel Bibesko.

façon réprimer ce qu'il appelait, dans son aveuglement, l'audace de ces brutes, imagina de leur appliquer une correction toute spéciale. Il passait un câble dans une poulie pendue au plafond de sa prison, y attachait les deux poignets du récalcitrant, lui trouait le bas des oreilles avec un fer rouge, pour y accrocher en guise de boucles d'argent, de lourdes boucles de fer ; il lui liait ensuite aux pieds des poids de 25 à 50 livres, l'élevait brusquement au dessus de terre, et, armé de lanières trempées dans le lait, il le fouettait à outrance!...

Un ancien *Armache* [1], furieux d'avoir échoué auprès de deux jeunes filles, deux zigannes, dont il convoitait la possession depuis plusieurs mois, les enferma lui-même dans une citerne infecte et sans air, et jura de vaincre leur résolution par la faim... Elles moururent!

Un *Isprawnick* [2], un jour de grande fête, traitait ses amis : deux cuisiniers ayant eu le malheur de lui manquer un plat dont il avait vanté la délicatesse, irrité, il sort sans mot dire, une carabine à la main,

[1] Gouverneur des prisons.

[2] Intendant d'un district.

appelle les coupables, ordonne à son arnaoute de décapiter le premier, et fait sauter froidement lui-même la cervelle à l'autre !

De pareils faits, au dix-neuvième siècle, ont-ils besoin de commentaires? La douleur muette a son éloquence : je n'insisterai pas davantage. Une heureuse réaction d'ailleurs, grâce à Dieu, s'est opérée depuis lors dans les mœurs. Le passé n'est et ne sera plus désormais qu'un rêve, il faut l'espérer. S'il arrive encore que l'on étire les ongles aux prévenus, pour leur arracher des aveux, comme cela se fit à l'occasion d'un vol par effraction commis chez le docteur Graunaur; si par hasard on les oblige à se tenir debout entre quatre baïonnettes jusqu'à ce que, affaissés par leur propre poids, ils tombent évanouis dans des convulsions, comme cela se fit encore lors d'un autre vol commis chez M. Mimaut, consul de France, c'est plutôt par suite du gouvernement quasi-militaire des Russes, que par observance même des lois du pays.

Autrefois on essorillait le coupable, on lui tranchait le nez ou les doigts, on le privait d'une main ou d'une jambe. Ce luxe de tortures n'est plus en vigueur. La peine de mort a été également rappe-

lée sans retour, et les punitions usitées se réduisent à peu près à cinq : l'exposition, la falangue, la privation du sommeil, le bagne, les salines.

L'*exposition* a lieu comme chez nous, à cette différence qu'en France le condamné demeure attaché au pilori le carcan au cou, tandis que, dans les principautés, on lui cloue l'oreille au poteau.

La *falangue*, espèce de supplice turc, consiste à coucher le coupable par terre, à lui lier les jambes à une perche que l'on tient en l'air de chaque bout, et à lui frapper la plante des pieds d'un nombre de coups de bâton prescrit par les juges.

La *privation du sommeil*, de tous les châtiments le plus dur, au dire même des prisonniers, s'applique d'une façon à peu près arbitraire. Heureux les patients, condamnés à le subir, qui sont placés sous la surveillance de gardiens au sang lourd!

Le *bagne*, calqué sur les nôtres, s'en éloigne cependant en ce sens que les forçats Moldo-Valaques peuvent sortir, le boulet au pied, sous la conduite d'une escouade de trabanti, pour exécuter en ville des travaux rebutants, pénibles ou dangereux.

Les *salines*... Mais ce sujet exige quelques développements préalables, qui viendront ici d'autant

plus à point, qu'ils combleront une lacune dans le passage où j'ai parlé des productions du pays et des minéraux.

De tout temps les salines ont été d'une haute importance. Le gouvernement moldo-valaque s'en est sans cesse occupé sérieusement. De nombreux ouvriers y sont employés, les uns par vocation, les autres par besoin, ceux-ci par calcul, quelques uns par suite d'héritage de parents qui les y avaient précédés. Le sel qu'ils extraient, dur comme le marbre, est néanmoins excellent. Au moment où on le tire, on le prendrait pour un caillou violet, cramoisi : broyé, il devient blanc comme la neige et son cristal acquiert une admirable pureté. Aussi les connaisseurs l'estiment-ils, quand il provient surtout, de Télagen, de Slanicky et de Vouldza[1], et lui trouvent-ils autant de qualité que ceux qui sortent des *oknas* de Willizka et de Bocknia. On l'embarque à Galatz et à Ibraïl, sur des bâtiments chargés de le disperser dans tous les ports de la mer Noire et de la côte asiatique[2].

[1] Districts de Prahôva, de Sakoiéni, de Craiova.

[2] La Crimée et la Russie du Caucase en font une grande consommation; la Turquie et la Servie en absorbent également beaucoup; la Moldo-Valachie consomme le surplus.

Les ouvriers mineurs, comme dans certaines de nos houillières, ont leurs maisons, leur ménage, leur famille, à cent pieds ou à cent toises sous terre; peu leur importe la profondeur. La mine est percée de deux ouvertures : l'une, par laquelle on enlève le sel; l'autre, par laquelle on renouvelle l'air en brûlant du bois sur un gril qui descend et remonte à volonté, à l'aide de cordages adaptés à des machines extérieures assujetties elles-mêmes à un mur de revêtement. Le sel s'extrait par fragments carrés. Taillés au diamètre de l'ouverture d'ascension, ces fragments sont hissés au moyen de chaînes formées de nerfs et de peaux de bœuf fortement tressés.

Prudents par expérience, les mineurs se fraient des chemins souterrains qu'ils étayent avec des piliers réservés à cet effet de distance en distance. Si, dans leurs fouilles, il leur arrive de faire jaillir des sources dont l'abondance soit de nature à entraver les travaux, ils déposent leurs instruments de fer et se retirent dans l'excavation qu'ils se sont réservée au cœur même de la mine, à quelques toises du lieu où ils creusaient, et se mettent de la sorte à l'abri d'une inondation imprévue, ou d'un éboulement.

Au bout de huit jours, les travaux recommencent, et, à la place d'un puisard, se trouve un banc de sel.

Les ouvriers volontaires peuvent, quand bon leur semble, sortir des salines : il en est peu, cependant, qui songent à profiter de cette faveur. Aux bienfaisants rayons du soleil, ils préfèrent les ténébreuses incertitudes de la nuit. Beaucoup d'entre eux naissent, vivent et meurent au fond de leurs sombres retraites, fort insouciants de l'autre vie, peu desireux par conséquent de la connaître et n'imaginant rien de préférable au sort que le ciel leur accorde.

Le temps, l'isolement et le régime, ont presque fait de ces pauvres gens un peuple primitif. Ne connaissant le mal que de nom, ils font le bien sans en avoir le moindre soupçon. Que d'intéressantes études ils fourniraient à l'observateur ! Et que d'attraits, sans cesse renaissants, leurs us et coutumes offriraient à celui qui voudrait les étudier de près !

Le mineur salinier pioche la mine comme le vigneron son champ, parce que leur mission à l'un et à l'autre est de travailler *pour les autres*, sans qu'il leur en revienne beaucoup plus de bien-être.

La journée du mineur lui donne de quoi vivre, mais rien de plus. Point de variété, d'amélioration dans la précaire et laborieuse voie qu'il parcourt. Sa journée se partage en trois phases : travailler, manger, dormir. Existence du bétail, n'ayant d'affinité avec celle de l'espèce humaine que par la physionomie et le langage de ceux qui la mènent.

Quant aux forçats, placés sous le même joug, en dehors des autres ouvriers, ils se partagent en deux catégories bien distinctes : les forçats à temps, les forçats à vie.

Les premiers, après avoir taillé deux blocs de sel du poids de 200 okas chaque, ont droit au tiers de la taxe des ouvriers libres. Ce tiers est mis en réserve jusqu'à ce que leur peine soit expirée; alors on le leur rend, en y joignant les intérêts, afin qu'ils puissent se créer une position quelconque, en sortant des mines, et ne pas avoir besoin, pour vivre, de recourir au vol ou au crime. Philanthropiques mesures dont les condamnés sont redevables à la sagesse de MM. Floresco et Chieresco, anciens armaches des prisons.

Les autres galériens sont étroitement parqués comme des bêtes. Une fois descendus dans les pro-

fondeurs de la terre, ils ne reparaissent plus à sa surface. C'est pour eux que le Dante écrivit ce vers immortel :

Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate!

« Perdez tout espoir, vous qui entrez dans ce séjour! » Car, en effet, en mettant le pied aux salines, ils s'enveloppent eux-mêmes dans leur suaire, ils descendent au fond de leur tombeau.

Ceux-là sont réellement malheureux. Jamais — il n'est personne qui ne le sache, — on ne goûte autant le bonheur de la liberté que le jour où l'on vient d'en être privé : or, la privation double le martyre du condamné que la loi contraint à s'enterrer vivant dans les mines, à fermer à jamais les yeux au grand jour, à contempler le ciel pour la dernière fois!

Le forçat à vie est employé aux extractions les plus longues, les plus difficiles, les plus périlleuses. Qu'importe s'il vient à périr! si, se détachant tout à coup, un roc de sel l'écrase, lui brise un bras ou une jambe! si, faisant inopinément irruption, une source d'eau le saisit et le noie! En pratiquant de nouvelles fouilles à côté des anciennes, il est sou-

vent arrivé de trouver des ossements humains, des squelettes entiers, debout, intacts même, sous des éboulements, la pioche à la main !

Un des forçats à vie fixait particulièrement alors l'attention des visiteurs. Ses cheveux blancs, sa longue barbe, son air calme, résigné et même digne, tout en lui inspirait, à défaut de respect, une irrépressible pitié. Je lui demandai son nom? Iénesko. Son âge? cent trois ans! Son pays? Slatina. Son histoire? La voici. C'est lui-même qui parle :

« Autrefois, *Gospod* [1], me dit-il, d'une voix brève, saccadée, encore ferme, je vendais de l'ambre, des bijoux, des pelleteries, des duvets, des cires vierges. Je fis fortune en peu de temps. Mais trop souvent, il faut le croire, le bien si vite acquis s'en retourne de même. Aveuglé par le succès, je me lançai dans de fausses, dans de malheureuses spéculations, je perdis tout. Perdre, pour soi-même, c'est pénible; ce l'est bien davantage lorsqu'il s'agit des autres. J'avais de nombreux créanciers, et... ils me gênaient.

— Ne pouviez-vous, hasardai-je, obtenir le temps

[1] Monsieur.

nécessaire pour réparer vos pertes, pour faire face à vos engagements?

— Je le tentai, mais j'échouai. Aucun de mes créanciers ne voulut entendre raison. Les *Masquitans*[1] sont impitoyables, et les tribunaux jugent lentement, quand ils jugent. Pour échapper aux poursuites, j'eus recours à un expédient : je me brûlai la cervelle. »

Et il poursuivit sur le champ, en voyant mon air d'étonnement :

« Vous me prenez pour un fou, n'est-ce pas? Et vous n'avez pas tout à fait tort. J'ai cependant bien ma raison.

— Mais comment....

— C'est fort simple. Je me rendis la nuit au cimetière; on avait la veille enterré mon frère, je le déterrai.

— Votre frère, avez-vous dit?

— Oui, mon frère. Lui, mieux qu'un autre, pouvait m'être utile : nous étions jumeaux. Je l'emportai chez moi, sur mon dos, je le mis dans mon lit, je lui déchargeai un pistolet dans la bouche, et je m'esquivai à la hâte.

[1] Gros négociants des principautés.

— Vous n'aviez pas de femme, pas d'enfant?

— De femme, si; d'enfant, non. Ma femme, au bruit de la détonation, accourut : un cadavre s'offrit à ses yeux !

— Vous ne l'aviez prévenue de rien ?

— De rien. A quoi bon? Les femmes sont indiscrètes. Et pourtant... Mais, poursuivons. Le lendemain, mon frère retournait en terre, et moi je gagnais les montagnes, les *Buccci*.

— Vous renonciez dès lors à rentrer jamais dans votre patrie ?

— Point du tout. Et j'eus tort. J'eus tort de ne pas franchir les Krappacks, j'eus tort de n'avoir point mis Safta, ma femme, dans le secret. Je subis aujourd'hui la peine de cette double imprudence.

— On vous arrêta ?

— Pas tout de suite. Je voulais vivre, je tenais à la vie. Celui qui se noie y tient bien! Or, pour vivre, il faut manger, et pour manger, il faut avoir du pain dans sa poche.

— Vous n'aviez rien emporté avec vous?

— Si fait : des balles, de la poudre et deux pistolets. Je m'en servis.

— Contre les bêtes fauves ?

— Contre les hommes. N'est-ce pas à peu près la même chose ? »

Interdit devant le cynisme avec lequel ce malheureux vieillard s'exprimait, je m'étais arrêté, ne sachant plus si je devais continuer à l'interroger, ou le quitter. Il reprit de lui-même :

« Je me fis bandit. Oh ! Gospod, ne soyez pas effrayé. J'exerçai mon nouveau métier avec autant de délicatesse que possible. Je ne tuai jamais.... jamais, du moins, qu'à mon corps défendant. Dix ans s'écoulèrent. Au bout de ce temps, le desir de revoir ma ville natale s'empara de moi tout à coup. J'avais amassé quelque argent, j'étais en mesure de satisfaire mes créanciers les plus exigeants ; je liquidai mes affaires et revins au logis. Il y a des gens, Gospod, qui sont marqués au coin du malheur. J'en porte au front la rude et pénible empreinte. Savez-vous ce qui s'était passé, pendant mon absence ?

— Votre femme avait pris un nouvel époux, peut-être ?

— Comme vous le dites. Je l'avais laissée veuve et sans enfants, je la retrouvai mariée et mère

de famille. Six *coconasi* [1] dansaient autour d'elle.

— C'était votre faute, vous en conviendrez?

— Aussi, ne me plaignis-je point. Safta ne voulait pas me reconnaître, je lui tournai le dos. Mes créanciers, moins difficiles et moins ingrats qu'elle, m'accueillirent, je leur donnai un verre d'eau à boire.

— Et la police vous laissa tranquille?

— Pendant trois mois, oui : honnête homme, avec mes poches pleines, je ne faisais de mal à personne; je vivais tranquille, fumant ma chibouque, me promenant du matin au soir, saluant ma femme, quand je la rencontrais, mon successeur auprès d'elle, quand il se trouvait sur mon chemin, ses coconasi, quand ils passaient devant ma porte. Mais ce genre de vie déplut à Safta. Les femmes sont si capricieuses! Le hasard lui ayant appris par quel procédé j'avais acquis le droit d'être si poli envers elle et les siens, et de vivre en boyard, elle alla, l'excellente créature, me dénoncer à l'Aga.

— Qui vous fit aussitôt arrêter?

— Arrêter, juger, condamner, conduire aux salines.

[1] Petits messieurs.

— Et depuis combien de temps y êtes-vous?

— Il y aura, dans six jours, soixante-trois ans. »

L'aplomb, le sang-froid, l'insouciance, le cynisme, je le répéterai encore, avec lesquels cet homme, ce centenaire, m'avait toujours répondu, me frappaient d'étonnement et de douleur. Il s'en aperçut.

« Vous êtes surpris et affligé, Gospod, me dit-il, je le vois. Peut-être vous apitoyez-vous sur mon sort? Bah!... gardez cela pour un autre qui le méritera mieux que moi. D'ailleurs, suis-je à plaindre?

— Vous ne souffrez pas? lui demandai-je.

— J'ai souffert pendant près de vingt ans. Je me suis ensuite consolé. Aujourd'hui je n'éprouve absolument rien.

— Rien?

— Rien. Je ne sais même plus si j'existe. La mort paraît m'oublier, et les souffrances glissent sur moi sans m'atteindre.

— Ne le croyez pas, Domnoulé, me dit le surveillant au moment où j'allais sortir de la mine. Il ment.

— Dans quel but?

— L'orgueil. J'étais là, c'en a été assez pour que

lénesko vous ait parlé comme il vient de le faire.

— Vous croyez ?

— Tenez, Domnoulé, regardez-le, maintenant. »

Je me retournai.

Accroupi, dans un coin, sa tête blanche sur ses genoux, le centenaire sanglotait. Je ne pouvais malheureusement lui être utile : je m'éloignai le cœur navré [1].

L'hospodar a le droit, comme un roi constitutionnel, de commuer la peine ou d'absoudre. Il se rend au Divan, chaque fois qu'une affaire criminelle s'y débat, prend place sur son trône, et se fait lire l'acte d'accusation. La lecture achevée, chaque membre du tribunal émet son opinion pour ou contre et se rassied. Le prince se lève alors, regarde un instant le cimeterre suspendu sur sa tête comme une épée de Damoclès, frappe sur le bras droit de son siége trois coup de *topouze* [2], et rend un arrêt que l'on écoute au milieu d'un profond silence. Cet arrêt, transcrit en langue vernaculaire, est remis à l'ar-

[1] Un allemand de mes amis, M. Snell, vit ce malheureux trois ans après l'époque dont je parle : il respirait encore, mais ne travaillait plus. Je n'en ai pas eu depuis d'autres nouvelles.

[2] Masse d'armes.

mache, lequel a pour attribution de veiller fidèlement à son exécution immédiate.

Outre la justice régulière, qui ne peut et ne doit émaner que des tribunaux compétents, de première instance, d'appel, de cassation et de commerce, il en est une autre dont la forme étrange m'a fait mettre en doute la légalité.

Je raconte, et rien de plus.

A deux milles environ de Bucharest, il y avait alors, et il y a probablement encore un lieu délicieux, enchanteur, *Baniassa*. Baniassa était pour les Valaques ce que sont pour les Parisiens Saint-Cloud, Montmorency, Enghien ou Saint-Maur. On s'y rendait en voiture ou à cheval, et les promeneurs, sans y être, les jours de travail surtout, bien nombreux, ne laissaient pas, par leurs groupes d'élite, d'animer cet *Eldorado*. Un petit bois, percé d'allées tantôt droites, tantôt courbes, en augmentait encore les charmes naturels. On y trouvait à chaque pas d'énormes touffes d'églantiers, de myrtes de Sicile, de chèvrefeuilles, de jasmins, de rosiers sauvages; partout de ravissants petits berceaux, d'où s'échappaient à la fois les parfums les plus suaves, les jeunes femmes les plus à la mode, les oiseaux les plus babillards. De petits filets d'eau lim-

pide, s'éparpillant de tous côtés sous l'herbe, comme des racines de cristal, allaient, en murmurant, faire leur jonction dans une sorte de presqu'île entourée de bruyères et de saules odorants.

Je voulus voir Baniassa, et deux *Mosnéni* [1], de mes amis, se chargèrent de m'y conduire. Au moment où nous y arrivions, douze villageoises, douze fauvettes, pour la gentillesse, pour la grâce, la tournure, le visage, toutes accourues là dans le but de s'y livrer à la danse, chantaient, en attendant, ce lai d'amour de l'Olto, dont j'ai déjà cité une strophe :

Viens, Nice [2], gentil garçon,
Pourquoi faire attendre ta sœur ?
Ventelet, va lui dire
Que son retard m'afflige,
Que Florica s'ennuie
Et que son champ reste en jachère.
Le basilic a noirci,
Le romarin a jauni,
Ta douce mie pleure et gémit.
Viens, Nice, gentil garçon,
Pourquoi faire attendre ta sœur [3] ?

[1] Privilégiés, anciens nobles.
[2] Abréviation de Nicolas.
[3] *Vino, Niçule, baiété*, etc.

A notre vue, effarouchées comme un essaim d'abeilles, elles prennent simultanément leur volée, et se sauvent en bondissant dans le bois.

« Parbleu, Messieurs, m'écriai-je, vous ne m'aviez point exagéré les délices de Baniassa. Mais j'étais loin de m'attendre, je l'avoue, à y trouver un si joli gibier. »

C'est qu'en effet les jeunes filles, en Moldo-Valachie, avec leur légère *scourteïka* [1], leurs longues tresses de cheveux noirs, leurs colliers de paras ou de roubiés, leur jupe courte, leurs jambes nues, sont bien les plus ravissantes créatures que l'on puisse voir.

« Puisqu'il en est ainsi, répliqua l'un des mosnéni avec flegme, nous allons leur donner la chasse.

— Sans permis, sans port d'armes? dis-je en riant. Et pourquoi faire?

— Pour les forcer à venir danser devant vous. Vous serez mieux à même d'apprécier leurs qualités personnelles. »

Et sans attendre que j'eusse approuvé ou re-

[1] Petit spencer bordé de fourrure.

poussé la proposition, mes deux amis, me tournant le dos, disparurent chacun de leur côté, me laissant livré à moi-même.

Je ne sus jamais si le desir seul de m'être agréable les avait poussés à courir après les jeunes filles, ou bien s'ils n'avaient point cédé — ce qui, sans médisance, me semblerait plus probable — à leur convoitise personnelle : une scène d'un autre genre me fit bientôt oublier notre première rencontre.

Trois *aletsi* [1], entourés d'hommes et de femmes, jugeaient un ivrogne. Les trois juges, le *tchoutchelé* [2] à la bouche, trônaient fièrement sur un tertre de gazon, et l'accusé, ivre-mort, gisait à leurs pieds. On allait procéder à son interrogatoire. Je me glissai parmi les curieux.

« Comment te nommes-tu? lui demanda le *ciocoï* [3] le plus apparent, d'un ton rogue et en se servant de l'invariable formule de tous les tribunaux du monde, de toutes les justices de paix, de tous les commissariats, de toutes les gendarmeries plus ou moins royales.

[1] Élus. C'est ainsi qu'on appelle les jurés d'un village.

[2] Petite chibouque.

[3] Hobereau des plaines.

— Stéphanesko, grommela lentement l'inculpé.

— Ton âge? Ton pays? Ta famille? Ton état? »

Pas de réponse.

« Je te demande, *lesch* [1], quel est ton âge? ne m'as-tu pas entendu? »

Roulé, comme un cloporte, sur lui-même, Stéphanesko ne bougeait pas. Il dormait. Un *harandasch* [2], faisant office de greffier, lui flanque un grand coup de pied dans les côtes pour l'avertir qu'il manque de respect à ses juges. Mais le *buzéo* [3] avait plus d'influence encore sur le naturel de l'ivrogne que la grosse botte du greffier : Stéphanesko ne parut pas seulement s'être aperçu que c'était à lui que s'adressait cet avertissement amical. Un second coup de botte ne le trouva pas plus sensible, il grogna, mais ne répondit pas. Une femme, alors, s'écria du milieu de la foule :

« Il est né le jour où l'on a planté les châtaigniers de Kolentina [4].

[1] Charogne.

[2] Garçon de ferme.

[3] Vin blanc capiteux.

[4] C'est ainsi, à défaut d'autres preuves, que les Moldo-Valaques, il y a peu d'années encore, constataient leur âge : un évé-

— D'où sais-tu cela, toi? demanda durement le ciocoï, en cherchant du regard l'interlocutrice parmi les spectateurs.

— Je suis la mère de Stéphanesko, j'ai...

— C'est bien. Je ne t'interroge pas. »

Et, s'adressant de nouveau à l'inculpé :

« On t'accuse, lui dit-il, d'avoir bu six *ploscas*[1] de bière de millet, deux *goulettes*[2] de *rakiou*[3], et un galon de vin soufré... Qu'as-tu à répondre?

Stéphanesko, jeune garçon de vingt-trois ans, aux formes d'Hercule, aux cheveux roux, aux poings de fer, Stéphanesko, pour le moment, cuvait le produit d'un engagement contracté la veille; il allait entrer dans une compagnie de *slousitori*[4], et s'inquiétait fort peu du lendemain.

nement quelconque, un tremblement de terre, une inondation, un cas de peste, la construction d'un grand bâtiment, l'assassinat d'un boyard, la mort violente d'un prince, etc., leur servaient pour cela de point de départ. Cette irrégularité n'existe plus aujourd'hui. Les naissances, les mariages, les décès, sont soigneusement enregistrés.

[1] Gourdes.

[2] Petites fioles de verre blanc.

[3] Rack.

[4] Gendarmes.

Sa réponse devait donc être bien simple; on la devine : ce fut un formidable ronflement.

Un des aletsi lui lance sa babouche au visage, et cette fois l'ivrogne se décide à ouvrir les yeux, mais comme un dormeur qu'une mouche a piqué.

« On t'accuse, reprend l'interrogateur, voulant profiter de cet éclair, on t'accuse, *en outre*, de n'avoir pas payé ta dépense, qui s'élève à 90 paras. Est-ce vrai? »

Stéphanesko n'avait pas plus entendu la première que la seconde partie de l'accusation portée contre lui. Il promena un regard hébété sur les assistants, et, fidèle imitateur d'un manœuvre allemand, le lundi soir, murmura :

« J'ai soif... à boire?

— On t'accuse enfin, ajouta imperturbablement le ciocoï, d'avoir injurié et battu la *joupouignasse*[1], et d'avoir menacé le kasar de l'Aga? Voyons, *roumouigné*[2], parle. Peux-tu prouver le contraire?»

Stéphanesko se leva, se détendit, bâilla de façon

[1] Maîtresse de la taverne.

[2] Terme injurieux, — manant, malotru.

à se démonter la mâchoire, mais ce fut à cela que se borna sa défense. Certain d'avoir payé ce qu'il devait, contrairement à l'acte d'accusation, et dédaignant sans doute de faire des frais d'éloquence pour repousser d'injustes attaques, il perdit soudain l'équilibre, céda doucement à l'aimant qui l'attirait vers la terre, et roula de nouveau aux pieds des trois juges.

Sa mère, la vieille Pita — c'est ainsi que je l'entendis nommer — offrit de payer sa dépense, qu'il l'eût ou non déjà acquittée; elle implora, les mains jointes, la mansuétude des juges; elle se traîna, toute faible, tout âgée et tout infirme qu'elle fût, à leurs genoux...

Vaines prières! Au bout d'un quart d'heure, durant lequel le singulier tribunal, qui siégeait de la sorte dans les bois, fuma, en se regardant, sans mot dire, et se consulta, j'imagine, de la main et des yeux, le ciocoï rendit son verdict.

Ce verdict serait une pièce curieuse; je m'abstiendrai cependant de m'en faire ici le rapporteur; je dirai seulement ce qu'il contenait en substance. Coupable sur tous les chefs, Stéphanesko y était condamné, savoir : au nom de saint Dimitri, patron

du pays, à payer, sur le champ, à la joupouiguasse Ojinka, la somme par elle réclamée; au nom de l'hospodar Aléko Ghika, à compter au camarache-trésorier vingt paras d'amende; au nom de la Justice, enfin, et des lois, à recevoir vingt coups de falangue sur le dos.

De quelle justice? de quelles lois? Je suis encore à l'apprendre. Toujours est-il que la scène, burlesque jusque là, devint tout à coup dramatique et eut un tragique dénouement.

La sentence prononcée, le ciocoï avait rallumé son tchoutchelé avec autant de calme que s'il se fût trouvé au Divan. Deux vigoureux villageois, aidés de l'harandasch, retroussent aussitôt leurs manches de peaux de bouc, jettent à terre leurs bonnets fourrés, ôtent au condamné son gaban de futaine, le saisissent lui-même par les épaules et les bras, et lui appliquent les vingt coups de falangue. Stéphanesko, le regard stupide, s'était d'abord laissé faire, sans proférer un murmure. Mais, vers la fin, la douleur l'emportant sur la résignation, il poussa un cri plaintif et vibrant.

«Cinq coups de plus! dit aussitôt l'un des juges.»

Et les cinq coups tombèrent sur le dos zébré,

meurtri du patient, et sa chemise vola en lambeaux, et de ses plaies jaillit une pluie de sang! Et ce ne fut pas tout. Plus impitoyables que le tribunal même, les bourreaux, parents tous les trois de la partie plaignante foulèrent Stéphanesko sous leurs pieds!... C'était un surcroît de châtiment qu'ils lui infligeaient, les braves gens, de leur autorité privée. Exténué, quant à lui, le malheureux, il ne pouvait, il n'osait plus dire un mot. Sa vieille mère s'était trouvée mal. Les spectateurs, satisfaits d'abord du jugement, y avaient vivement applaudi; ils en improuvaient maintenant la rigueur; ils en réclamaient la fin à haute voix; ils manifestaient leur impatience par des trépignements.

On ne s'expose pas impunément à l'orage. Ses conséquences peuvent être terribles. Le président des Trois les comprit.

*Rouméani*[1] ! cria-t-il en levant la main droite.

Et aussitôt, devinant de sa part ce geste de miséricorde, les trois exécuteurs de ses hautes-œuvres s'arrêtèrent.

Il était temps! Stéphanesko, les reins dépouillés,

[1] Romans!

et à vif, les bras brisés et sans force, la tête inclinée et sanglante, Stéphanesko, malgré sa robuste constitution, rendait l'âme! Il se leva péniblement et retomba, incapable de se tenir d'aplomb sur ses jambes. Il voulut se traîner, il ne le put; ouvrir la bouche et parler,... les paroles arrivèrent mourantes sur ses lèvres. J'allai à lui, affligé de ce dont le hasard m'avait fait le témoin, je l'aidai à s'asseoir, je l'appuyai, sur l'herbe, contre un arbre. Deux tchârans, de leur côté, disposaient un brancard. Une jeune fille, également, avait été chercher de l'eau. Chacun l'entourait, lui prodiguait des soins empressés.

« Allons! qu'on l'emporte! reprit brutalement le ciocoï. »

L'imprudent! C'en fut assez pour raviver les murmures. Or, des murmures aux voies de fait, la distance est courte. Fort heureusement pour lui, son *djubé*[1] contenait de quoi braver la colère des tchârans. Au moment où le plus irrité d'entre eux s'approchait pour le saisir par la barbe, il tira sans s'émouvoir un pistolet de sa ceinture, et traversa la

[1] Espèce de toge.

foule à pas lents. Ses deux assesseurs avaient depuis quelques instants déjà levé le siége.

« Ne pleure pas, va, disait Stéphanesko à sa mère, quand on vint le coucher sur le brancard pour l'enlever : ne pleure pas...., je me vengerai ! »

Il tint parole. Moins d'un mois après ce jugement, on trouva le cadavre de l'un des alètsi, — celui du ciocoï — dans un puits. Des soupçons planèrent sur la vieille Pita et son fils ; mais les preuves manquaient, ils ne furent même pas inquiétés. L'opinion publique seule ne s'y trompa pas.

La police des villes se fait, je ne dirai pas avec insouciance, mais d'une façon des plus paternelles. Un Aga, un *Wornick de politié*, ou commandant de place, des miliciens et des commissaires dont le nombre, assez restreint toujours, est proportionné à l'importance de la localité : tel est à peu près le relevé de la phalange chargée de veiller à la sécurité des citoyens. Avec cela, chez nous, on tiendrait une rue en respect, pourvu toutefois qu'elle ne fût trop longue ni trop large.

La police dont les fonctions réclament une surveillance de tous les instants, est celle que la ville a chargée de traquer les chiens, de les détruire. Ces

voleurs, qui en veulent moins à votre bourse qu'à vos mollets, donnent plus de mal à leurs sergents de ville spéciaux que de véritables tire-laine.

Le soir même du jour où avait eu lieu la condamnation de Stéphanesko, je rentrais à mon logis habituel, réfléchissant aux étranges événements qui se déroulaient chaque jour devant moi. Il pouvait être dix heures. De tous côtés hurlaient des bandes de chiens affamés, seuls êtres doués de vie qui troublassent le calme de la ville. La nuit était des plus noires, la rue sans réverbère, et j'avais oublié de prendre un bâton, cette arme offensive et défensive sans laquelle il est si dangereux de s'aventurer seul. Tout à coup, et comme j'arrivais en face du Divan, dont la façade jouissait d'une toute petite lanterne destinée à éclairer des décombres, deux hommes surgissent inopinément devant moi. D'où sortaient-ils? Je ne songeai pas à m'en informer. Il me sembla voir deux de ces monstres en étoffe et en caoutchouc qui s'élancent comme l'éclair du fond d'une boite, quand on en ôte le couvercle, à la plus grande jubilation des enfants. Je continuai mon chemin...

« *Tchiné acolo?* me crient-ils simultanément. »

Et, pour mieux me prouver sans doute que je n'avais point affaire à deux magots élastiques, ils me croisèrent sous le menton une arme dont je vis clairement scintiller l'acier aux pâles rayons de la lanterne.

Plus contrarié d'être troublé dans mes réflexions, et mes rêveries, ce qui n'est jamais agréable, chacun le sait, quelle que soit l'heure et le lieu où cela vous arrive, qu'effrayé de la subite interpellation de ces gens, dont j'ignorais cependant les intentions bien réelles, je répondis... ma mémoire est assez confuse à cet égard. Ce dont je me souviens parfaitement, c'est que, bravant l'obstacle, ou plutôt, cherchant à l'écarter prudemment de la main, je prétendis passer outre. Mais les deux hommes demeurèrent obstinément fixés devant moi comme deux bornes, leur acier tendu à la hauteur du visage, comme deux bras de fer solidement scellés dans un mur, et ils répétèrent en même temps :

« *Tchiné acolo?* »

Leur voix, cette fois, était par trop impérieuse pour que je pusse encore m'y tromper ; je me crus tombé dans les rets, non pas de deux honnêtes desservants de la plosca, mais, ce qui me souriait

beaucoup moins, de deux Cartouches en védette.

Réfléchir, en pareil cas, c'est aggraver le péril. Mon parti fut pris sur le champ. Je boutonnai mon habit, j'assurai vivement mon chapeau gris sur son chef, après quoi, faisant demi-tour sur moi-même, avec une précision digne d'être vue, j'allais gagner le large d'un autre côté... Le pas de deux personnes s'avançant dans ma direction me retint. J'appelai à mon aide. Occupés à se disputer à haute voix, les arrivants,—un homme et une femme,—ne m'entendirent point. Je fis quelques pas au devant d'eux, espérant qu'à la vue de ce renfort mes aggresseurs lèveraient le pied. Loin de là !

« *Tchiné acolo?* crièrent-ils, sans attendre, au deux nouveaux venus.

— *Ouna boucateresse, oun' sakadjiou*, répondirent ceux-ci coup sur coup. »

Et ils passèrent aussitôt.

« Holà ! criai-je, à mon tour, en reconnaissant la cuisinière et le porteur d'eau de la maison que j'habitais : ne vous en allez pas sans moi ? »

Le premier réclamait à l'autre le prix d'une barrique que la cuisinière prétendait lui avoir payée, ce qui faisait le sujet de leur dispute. Je tran

chai sans épée cette grave et difficile question, et demandai au sakadjiou, satisfait de mes largesses, par quel privilége ils étaient parvenus, lui et sa compagne, à forcer ainsi le défilé.

« *Ahï! Domnoulé,* me répondit-il en riant, *sent oaméni de atjié*[1]. »

Alors tout s'expliqua. Je m'avançai vers les deux surveillants de nuit en disant avec un dédain superbe :

« *Bojar a casa*[2] ! »

Déclaration qu'ils acceptèrent à la lettre, et devant laquelle ils s'inclinèrent respectueusement jusqu'à terre, en me livrant l'un et l'autre le passage. Le *tchinè acolo* des Moldo-Valaques correspond à notre *qui vive !*

« Grand Dieu ! me dis-je en arrivant à ma porte, si nos chevaliers de la Cité pouvaient s'en tirer à si bon compte, que deviendraient les citadins de l'ancienne et vénérable Lutèce ? »

J'ai parlé plus haut des tribunaux : je ne passerai pas outre sans citer un rapide exemple de la façon régulière, expéditive, consciencieuse, avec laquelle

[1] Hé ! Seigneur, ce sont des hommes de la police.

[2] Boyard rentrant chez lui.

y sont traités les Georges Dandins du pays. C'est notre histoire à nous-mêmes. Seulement, en Moldo-Valachie, on y met encore plus de recherche ; on y coupe l'habit en plein drap, et les plaideurs savent tous *de visu* ce qu'en vaut le mètre ou la *pique*, pour parler la mesure de nos jours.

Un ancien *obac* [1] ayant à se plaindre d'un *mazil* [2] se rend auprès du *zapciu* [3] de son district, et lui dit :

« Seigneur, j'avais acquis par mon travail l'un des plus beaux troupeaux de moutons de la petite Valachie, vrais métis, première laine du canton. Le mazil, mon voisin, jaloux de mon bonheur, résolut de me chercher chicane. Un jour, il vint me voir, et, sous un air de bonhomie auquel je me laissai prendre, s'attaquant à mon amour-propre, il me laissa entrevoir que, si je le voulais, il pouvait me faire obtenir la place de *clascas*, de jardinier en chef, d'un couvent. C'était, disait-il, un poste de confiance, et j'étais parfaitement en état de le remplir.

[1] Serf.

[2] Descendant d'un boyard qui n'est plus en place.

[3] Bailli.

Seigneur, la place était belle, l'offre séduisante, je me laissai prendre à la glu:

— A quel prix, demandai-je au mazil, évaluez-vous votre protection?

— Tu savais donc, objecta sentencieusement le zapciu, qu'il te la voulait vendre?

— Oh! seigneur, je le connais. Il a plus d'amour-propre en poche que de paras. Il me répondit d'un ton suffisant qu'il ne me demandait pas un *roubié;* il en avait plus qu'il ne lui en fallait; il ne desirait qu'une seule chose, objet qu'on ne pouvait, même avec de l'argent, lui donner : c'était de prendre quatre têtes, à son choix, dans ma bergerie. Il voulait croiser la sienne et peupler. Or, il est bon que vous le sachiez, sa bergerie, à lui, ne valait pas, en masse, vingt bons *mahmoudiès!*

» Seigneur, je tenais bien à mes bêtes, mais la place de clascas me tentait beaucoup!... Après un moment de réflexion, je répondis : « C'est convenu. J'ai soixante-quatorze têtes au bercail, prenez en quatre, il m'en restera soixante-dix; cela me fera un compte rond. » Ce qui fut fait aussitôt. Le mazil me délivra un papier avec lequel, m'assura-t-il, le R. P. Ignace de Saint-Joannis m'installerait

dans ma charge; il choisit ensuite ses moutons, eut bien le soin d'enlever les meilleurs, le traître, et nous quitta en souriant. De mon côté, je fis mes adieux à tout le monde, et je partis sans perdre de temps, en promettant à ma femme et à mes enfants de leur donner souvent de mes nouvelles.

— Tu abandonnais donc ta bergerie pour toujours? demanda l'attentif zapciu.

— Je m'en serais donné de garde. Je savais que mes enfants la soigneraient aussi bien que moi pendant mon absence, et je la considérais comme une réserve en cas de mauvais jours.

— C'est à dire que tu voulais cumuler; gagner à la ferme, gagner au couvent?

— Ce n'est pas défendu. Vous-même, Seigneur, n'êtes-vous pas à la fois, *vistiar*[1] et zapciu?

— Qui te demande cela?... Continue, répartit aigrement le bailli.

— Seigneur...

— Continue, te dis-je.

— Mais, Seigneur, c'est précisément... Le père Ignace me reçut à merveille; toutefois il m'apprit

[1] Officier.

que la place pour laquelle je venais était donnée depuis trois jours. Je vous laisse à penser ma déception, mon chagrin. Sans m'arrêter, je revins sur mes pas, j'allai conter ma mésaventure au mazil. Je terminai en le priant de me rendre mes moutons. Savez-vous ce qu'il me répondit? « Tes moutons?... Ah! je ne les ai plus; je les ai renvoyés chez toi : ils avaient le charbon [1] ! »

» Comme je savais bien le contraire, je jurai, je pestai, je m'emportai, et je fis mal, j'en conviens. Le mazil s'en vengea; il me jeta durement à la porte. Je courus chez l'isprawnick, et lui exposai mes griefs, en le suppliant d'ordonner la restitution à laquelle j'avais si légitimement droit. L'isprawnick m'accompagna chez le mazil et l'interrogea. Le mazil, Seigneur, me traita nettement d'imbécile, et soutint qu'il avait renvoyé mes moutons chez moi. Je prétendais toujours le contraire; ma femme ne m'en avait rien dit : or, si cela eût été, Monika ne me l'eût pas laissé ignorer.

[1] Ce n'était pas positivement cette maladie; mais ne sachant comment s'appelle en français celle dont voulait parler le plaignant, j'ai cru devoir indiquer celle-ci, ce qui est du reste de peu d'importance quant au fond du sujet en lui-même.



— Michalaki, me dit l'isprawnick, tu sais de combien de têtes se composait ton troupeau?

— Oui, Seigneur.

— Eh! bien, rendons-nous à ta ferme, comptons de nouveau tes bêtes, nous déciderons ensuite. Si ta bergerie est au complet, tu payeras cinquante piastres au camarache-trésorier, comme amende, et cinquante autres piastres au mazil, pour l'avoir faussement accusé. Dans le cas contraire, ton voisin subira le même jugement.

— C'est entendu, répliquai-je avec joie.

» Là dessus, nous voilà partis, nous arrivons à la bergerie, nous comptons... il s'y trouvait bien soixante-quatorze têtes!... Le diable s'en était donc mêlé? Le mazil souriait, moi j'étais anéanti, confondu.

— Est-ce ton compte? me demanda l'isprawnick.

— Oui, Seigneur, répondis-je, pleurant de rage.

— Alors, de quoi viens-tu te plaindre? Tu vas vite compter les cent piastres, ou sinon, gare à la plante de tes pieds.

» Il fallut bien se résigner. Seigneur, toutes mes économies y passèrent, toutes! Que d'années de

travail, de privations, de misère, on m'enlevait d'un seul coup !

— Mais s'écria le zapciu, impatienté de la longueur d'une déposition que l'ancien obac fit sans doute d'une façon plus prolixe que moi, je ne vois pas de quoi tu puisses te plaindre. Est-ce là seulement ce que tu avais à me dire?

— Saint Dimitri l'eût voulu! balbutia le plaignant d'une voix mouillée de larmes. L'isprawnick et le mazil ne s'étaient pas éloignés, qu'examinant mes moutons les uns après les autres, j'en reconnus quatre attaqués effectivement du charbon...

— Tu vois bien...

— Oui, si ces moutons eussent été les miens.

— Comment?

— On me les avait changés; le mazil m'avait renvoyé à leur place quatre brebis galeuses, incurables et d'autant plus dangereuses, qu'elles portaient la mort avec elles.

» Indigné d'une pareille conduite, je courus après lui : il me fit donner du bâton; je m'élançai après l'isprawnick : je reçus la même correction. Alors, je résolus de venir auprès de vous, Seigneur, plein de confiance en votre jus-

tice. Les quatre moutons malades ont perdu ma bergerie tout entière. J'ai vendu, par suite de ce malheur, ma petite ferme, et il ne me reste plus rien.... rien! Rendez-moi donc justice, Seigneur, je me mets à vos genoux ; rendez justice à un malheureux père indignement trompé, indignement réduit au besoin! »

Le zapcïu fuma et réfléchit dix minutes; puis, s'adressant au solliciteur, d'un air digne :

« Es-tu bien sûr, pour cette fois, de ce dont tu viens te plaindre?

— Bien sûr et bien certain, Seigneur.

— Tu ne te fais pas illusion?

— Malheureusement non.

— Alors, reviens dans quinze jours.

— Mais, Seigneur....

— Reviens dans trois mois.

— Seigneur, je vous en prie, je ne puis attendre si longtemps...

— Crois-tu donc que la justice soit toute à tes ordres?

— Ma femme, mes enfants meurent de faim... »

L'affaire traîna DIX-HUIT MOIS! Ce temps écoulé, ruiné par les dépenses, les voyages, les cadeaux qu'il

lui avait fallu faire, le pauvre paysan, dégoûté, abandonna son procès.

Comme il sortait de chez le zapciu, le cœur plein d'amertume, et disposé à ne plus jamais y remettre les pieds, un *grammaticos*[1], lui frappant sur l'épaule, l'engage à le suivre. Ils entrent dans un bureau où l'écrivain prend un siége, invite l'ancien obac à se tenir debout, la tête découverte, et lui dit :

« Michalaki, je m'intéresse à toi. As-tu de l'argent?

— Pas un para, répond piteusement le pauvre homme.

— Mais, ne pourrais-tu t'en procurer quelque part?

— Où cela? Chez le prêteur public? Quelle garantie lui donnerais-je?

— Tu lui offriras... tu lui offriras ta femme et tes enfants.

— En servage?... Saint Dimitri, ayez pitié de moi! Libre aujourd'hui, demain je redeviendrais esclave!... Oh! je ne le pourrais; cela coûte trop cher, mon Dieu!

[1] Écrivain public.

— Veux-tu faire juger ton procès et le gagner?

— Si je le veux !...

— Eh ! bien, ne sois pas aussi scrupuleux. D'ailleurs, ton procès gagné, qui t'empêchera de rembourser le prêteur, de te racheter?

— Combien faut-il que je demande?

— Cinquante ducats. Ta cause est bonne. Le mazil ne peut être condamné à te restituer moins, sans compter les indemnités. »

Une heure après, l'ancien obac reparut l'argent à la main. Le grammaticos prit la bourse, en compta lui-même le contenu, donna dix ducats à Michalaki, en disant : « Ceci, c'est pour faire ta route; ces dix autres pièces, je me les attribue, pour mes honoraires; ces dix autres encore, pour les frais forcés de mon bureau; quant aux vingt derniers, crois-moi, retourne auprès du zapciu, et fais en sorte de les laisser tomber comme par mégarde à ses pieds. Il les ramassera, je l'espère, et, je te le répète, ton affaire est bonne. »

Michalaki exécuta la prescription de point en point. Le procès s'entama moins de huit jours après. Michalaki vint retrouver son excellent protecteur.

« Obac, lui cria ce dernier dès qu'il l'aperçut, ton compte est réglé.

— Serait-il possible... j'ai gagné?

— Tu as perdu, répartit effrontément l'écrivain. »

Michalaki demeura altéré.

« Tu n'avais pas assez d'argent, poursuivit sèchement le bureaucrate. Le mazil a mieux payé que toi. »

Le pauvre homme sortit sans mot dire. A la porte l'attendait un autre malheur : l'esclavage !

Convenons-en, le tour de passe-passe est fort. Qui se serait jamais attendu à trouver les Moldo-Valaques si habiles à faire sauter la muscade?

Au surplus, l'abus s'améliore, je veux dire diminue, quant à la quantité, du moins, de procès pendants au Divan. La Moldavie, sous ce rapport, va plus vite, que la Valachie. En Valachie les procès s'élevaient encore, en 1838, à 21,807, modeste chiffre qui n'a diminué que d'un cinquième. De 29,000, en Moldavie, suivant les contrôles de 1834, ils sont tombés, en 1840, à 1,591. Ce chiffre-ci parle haut. N'est-il pas à craindre que le Divan,

passant d'un excès à un autre, à force de vouloir juger promptement ne juge rien? M. Moroï[1], répondez. On ne mesure pas une cause à la toise, comme un mur. Les jugements de Salomon ne sont pas sans défaut.

[1] Le plus habile légiste du temps.

# CHAPITRE VIII.

Religion des Moldo-Valaques. — *Gospodi pomilui.* — Le brigand Basile. — Le *potcap* et la *camilovca.* — Le trésor et le traversin. — Le *popa.* — *Je suis Hérode le grand roi.* — La *toka.* Czerna, Roxane et Timusch. — Étienne Burduze. — Les *talpoches.* — Les *staffirs* et les *strigoï.* — Le préservatif. — Trois bougies et un chien qui hurle. — De l'efficacité du sel dans certains cas. — La climatérique. — *Elle est folle!* — Les savants. — Leurs jugements. — Les noueurs d'aiguillettes et les possédés. — De l'influence des cheveux rouges. — Jeanne la Blonde.

—

Catholiques au rit grec, et, en général, fort pieux, les Moldo-Valaques se conforment aux dogmes du concile de Nicée, communient sous les deux espèces, selon les préceptes de saint Chrysostôme, observent quatre grands carêmes, de *Noël*, de *Pâques*, des *Apôtres* et de *l'Assomption*, font abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine,

rejettent de leurs églises les statues, de la vie future le Purgatoire, du *Credo* la formule *et du fils;* et cependant, pleins de respect pour le culte extérieur, ils déploient dans leurs cérémonies religieuses une pompe qui n'a d'égale qu'en Espagne : mais, surchargées d'ornements en relief, leurs saintes images ont le visage toujours peint.

La confession, chez eux, a lieu comme chez nous, à cette différence qu'en Moldo-Valachie elle ne peut être reçue que par des prêtres assermentés, choisis d'ordinaire dans l'ordre de Saint-Basile, et mariés. Le signe de la croix, emblème de la Trinité, se fait avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis. Enfin les fêtes, plus nombreuses peut-être qu'à Rome même, sont partout suivies avec tant de ferveur, que l'on ne compte pas régulièrement, par année, plus de 180 jours de travail.

Le jour férié, à l'exemple du protestant, un Moldo-Valaque ferme sa porte et se livre aux pratiques d'une piété souvent très austère. Passe-t-il hors delà, devant une église, à pied, ou à cheval, seul ou suivi de personnes étrangères, qui improuveront peut-être sa manière de voir, il se

signe trois fois, en disant : « *Gospodi pomilui* [1] : » c'est sa prière la plus habituelle. Et à cet égard, comme dans tout ce qui concerne les choses saintes, aucun respect humain ne l'arrêtera, ne le fera renoncer à ses devoirs. Son exaltation même — dans certains cas, et dans certains rangs — n'a pas de bornes. Il tient du Calabrois, sous ce rapport. Lancé sur la pente, il volera son voisin, à genoux, sans scrupule, et tuera volontiers un homme en implorant la la miséricorde divine. Un brigand fameux, Basile, voyant son lieutenant lécher un pot de beurre un jour maigre, dans une maison dont ils venaient l'un et l'autre d'assassiner les propriétaires, lui brisa la mâchoire d'un coup de poing, et lui dit, pour justifier cette violence :

« Chien, ne sais-tu pas que c'est vendredi, et n'as-tu plus de crainte de Dieu ? ».

Ce qui n'empêche pas toutes les religions, l'islamisme excepté, d'être tolérées dans l'étendue des principautés Danubiennes ; d'y avoir leurs temples, leurs prêtres, et leur culte, et de n'y être en rien entravées. La mosquée seule n'a pu jusqu'ici y trou-

[1] Seigneur, ayez pitié de moi!

ver accès; les traités d'Andrinople et d'Ackermann s'y sont toujours opposés.

Le clergé porte la grande barbe et les moustaches, comme nos anciens patriarches, et a depuis longtemps adopté un costume qui se compose : hors de l'église, d'un *potcap*[1] et d'une toque, et dans l'église, d'une *camilovca*[2], blanche autrefois, et aujourd'hui rouge. Divisé en deux corps, les *kalugéri*, moines ou caloyers, les prêtres séculiers, ou prêtres mariés, et subdivisé en quatre classes, l'archevêque, les évêques titulaires et les évêques *in partibus*, les archimandrites, les moines et les frères, il reconnaît pour chef spirituel le patriarche de Constantinople, autorité nonobstant laquelle il obéit au saint synode de la Valachie composé d'un métropolitain ou archevêque, qui réside à Bucharest, et des trois évêques de Rimniek, d'Argis et de Buzéo.

Privilégiés entre tous, les prêtres forment la plus riche classe de la population. Non seulement ils siégent au Divan et sont revêtus d'insignes honneurs, mais encore ils ne payent aucun impôt onéreux, ou

[1] Espèce de toge, semblable à peu près à celle de nos juges.

[2] Mitre en forme de couronne pleine, enrichie de pierres précieuses, et surmontée d'une croix.

du moins leur taxe est si minime, qu'on peut à peine en parler. Aussi, leurs propriétés et leurs revenus sont-ils des plus importants. Les revenus de la Métropole se sont élevés jusqu'à 380,000 piastres[1] !

Un ancien métropolitain, vieillard d'un grand âge, dormait d'habitude sur un misérable grabat, la tête appuyée à une bûche. Quelques jours avant sa mort, il prêta à l'hospodar 20,000 ducats d'or, et lorsqu'il eut rendu l'âme, on trouva dans la bûche le double de cette somme !

Superstitieux et fanatiques, quels que soient leur qualité, leur position et leur âge, les Moldo-Valaques, hommes et femmes, croient encore aux apparitions, aux bons et aux mauvais génies, aux révélations mystérieuses, aux visions, au charlatanisme en un mot. Dès que leur imagination est frappée, rien ne saurait en rectifier les erreurs. Ils croient, ils craignent, et restent dans leurs croyances et leurs craintes, sans vouloir en rechercher le principe et le combattre. L'obscurité, on le dirait du moins, leur convient mieux que le grand

[1] Environ 170,000 francs de notre monnaie.

jour. Cette incertitude de l'esprit, cette frayeur de tous les instants auraient-elles donc pour eux quelque charme? Ou bien ne seraient-elles que le déplorable résultat d'une éducation à peine ébauchée, jusqu'à ce jour, d'une dévotion que n'a jamais altérée la licence des mœurs, d'un retard de civilisation beaucoup moins sensible actuellement?

Le vice existe, s'épanouit et se maintient dans toute sa vigueur, voilà ce que l'on ne saurait en aucun cas contester. Chez les boyards, les bourgeois, les paysans, les esclaves, la superstition et le fanatisme sont traditionnels. Fidèles imitateurs des Romains, pendant si longtemps leurs maîtres, pendant si longtemps aussi dévoués aux sorcières de la Thessalie, et surtout de la Dacie, ils immolent encore aux idoles de leur cervelle en délire. Une multitude de vieilles femmes, de Ziganes surtout, se font avec succès leurs sybilles, exploitent adroitement leur crédulité, et tirent parti de leur effroi.

Un Moldo-Valaque, alité, est-il obligé de garder le lit, vite on envoie chercher le *popa* du quartier. Ce prêtre, marié toujours, et connu pour ses

bons offices, entreprend une guérison, quelle qu'elle soit, en débitant des *oremus* de sa façon à tant de paras le verset. Sa panacée est universelle, et les plus riches reçoivent le meilleur traitement; on leur fait toujours la mesure bonne. Le malade vient-il à guérir, ce ne sont pas les secours qu'on lui a donnés qui l'ont sauvé, mais le popa; la mort, au contraire, ose-t-elle impérieusement réclamer sa proie, le médecin seul en porte la peine. C'est, vous le voyez, l'infaillibité, acquise à la ruse et proclamée dans toute son essence.

Son ministère accompli, le popa se retire comblé de bénédictions et d'espèces, et peut-être croyez-vous que, père de famille, il va rentrer au logis et faire profiter les siens de son aubaine? Fausse idée! Les casuels ne sauraient point s'acclimater dans le ménage; l'humanité bien portante consomme ce que l'humanité malade a produit.

Je sortais à pied, lorsque au détour de la *ulitza de Oboruwecki*[1], je me trouvai nez à nez avec un homme à grande barbe. C'était un popa. Vêtu misérablement, ou plutôt entortillé dans un morceau de

[1] La rue d'Oboruwecki.

serge noire qui, trouée, tachetée, graisseuse, et tellement sordide qu'un Zigan eût à peine voulu l'endosser, lui dessinait étroitement l'omoplate, il allait entrer dans une maison sur le seuil de laquelle, je le vis, on l'attendait avec impatience. Un enfant de sept à huit ans le précédait, une lanterne de papier huilé à la main, quoiqu'il fît grand jour. La lanterne est au popa ce qu'elle est en France au commissaire de police. Néanmoins, ignorant alors cette particularité :

« Gospod, demandai-je au premier passant qui survint, pourriez-vous me dire quel est cet homme?

— Comment, me fut-il répondu, vous ne voyez pas que c'est un prêtre?

— A son vêtement, répliquai-je, à sa marche, à son regard, à son air, je ne m'en serais jamais douté.

— Mais, s'il est pauvrement vêtu, c'est par humilité, par convenance.

— L'humilité défend-elle donc la propreté, la décence?

— Les popes gagnent si peu!

— Je croyais le contraire. Me serai-je trompé? »

L'inconnu ne partageait probablement pas mon

avis ; il me tourna les talons, sans ajouter un mot de plus, et je continuai de mon côté ma route.

Deux heures après, attablé devant un oka [1] de rak et de vin blanc, dans un mauvais cabaret, le popa chantait à pleine gorge :

> Je suis Hérode, le grand roi,
> Qui fait fuir le tonnerre
> Et tressaillir la terre,
> Quand il monte son palefroi. etc. [2].

Le pauvre homme ! Il consommait, avec son jeune aide-de-camp, le produit de la guérison qu'il venait d'opérer.

Un Moldo-Valaque, tant est grande sa pieuse naïveté, croirait fermement commettre un péché mortel, et je n'exagère point, si, la *toka* [3] venant à tinter, il négligeait de se signer précipitamment à plusieurs reprises.

[1] Le vin, en Moldo-Valachie, se vend au poids.

[2] *Jeu sunt Irod.*

[3] On appelle ainsi deux planchettes suspendues dans chaque clocher des églises. Un gardien, qui n'en sort jamais, carillonne dessus toutes les heures avec un marteau, pour inviter les fidèles à prier. La *toka* est le *muezzim* des Moldo-Valaques.

N'a-t-on pas vu de jeunes et jolies femmes, dans tout l'emportement du plaisir, s'arrêter subitement au premier coup de l'appel religieux, et, oubliant le sacrifice qu'elles faisaient au dieu des amours, exhaler, en se signant avec componction, un pieux et fervent soupir [1]?

En 1653, Czerna, ou Théodicée, veuve de Basile, woïvode de la Moldavie, eut à soutenir une lutte acharnée contre le chancelier de son défunt époux, Étienne Burduze, lequel, encouragé secrètement par les Polonais, s'était audacieusement révolté. Suivie de son gendre, elle se retira à Soczan, ou Sontchava, et s'y défendit avec énergie. Timusch, lui-même, fils de l'hetman des cosaques, Kiémielnisky, la seconda de tout son pouvoir. Fier de justifier le choix que Basile avait fait de sa personne en lui donnant comme épouse sa fille aînée, sa fille bien aimée, Roxane, il prodigua son sang et sa vie... Un boulet l'étendit grièvement blessé au bas des remparts, et les assiégeants, au milieu desquels il tomba, le mutilèrent.

[1] « Adoratrices de la Vierge, dit M. Vaillant, soumises à leurs époux, esclaves de leurs amants, elles font le signe de la croix avant de se jeter dans leurs bras, et voilent les saintes images avant de former le nœud d'amour. »

— Ah! s'écria Roxane, en apprenant qu'on pouvait encore le sauver, quoiqu'il eût été défiguré par le sabre, laissez-le mourir et que Dieu ait pitié de son âme! »

Cette perte atteignit cruellement Czerna, mais ne lui fit pas renoncer à soutenir ses droits par les armes. Courageuse, elle prend elle-même le commandement de la place et des troupes, tient tête plusieurs jours encore à un ennemi de beaucoup supérieur en forces, et ne cède enfin qu'en voyant ses ressources épuisées. Son fils avait alors onze ans.

« Étienne, dit-elle à l'ex-chancelier en le lui montrant, je te confie cet enfant; tu te souviendras des bontés que son père eut pour toi, et tu ne le rendras pas indigne de lui. »

Étienne envoya le jeune prince et sa mère à Jassy, où il les retint prisonniers. Puis, le calme rétabli, et le pouvoir bien assuré dans ses mains, songeant à ceux qu'il venait de renverser :

« Qu'ils vivent, s'écria-t-il, mais que je règne en repos ! »

Deux *talpoches* [1] se rendirent par ses ordres auprès de la veuve de Basile.

[1] Soldats ordinaires.

« Je sais dans quel but vous venez ici, dit-elle en leur voyant une arme nue et tranchante à la main, et suis prête à subir le supplice. Mais, du moins, n'épargnerez-vous pas mon fils? »

L'un des envoyés, les yeux humides, comprimait avec peine sa douleur; ancien serviteur du woïvode, il lui répugnait d'accomplir la mission dont il avait été chargé.

« Je vous comprends, poursuivit Czerna en se levant, le prince et moi nous devons subir le même sort? C'est en vain que je l'aurai placé sous la sauvegarde d'Étienne; ses ordres, n'est-ce pas, sont précis, inexorables, sans merci?... Eh bien, ajouta-t-elle avec la dignité de Clotilde repoussant les fatals ciseaux destinés à tonsurer ses enfants, que Dieu, qui me juge, me pardonne! »

Et soudain, s'élançant vers une pièce contiguë à celle où elle avait reçu les talpoches, et fermant la porte aux verroux, elle prit son fils dans ses bras, le couvrit de baisers frénétiques, et l'étrangla elle-même sur son sein. Effrayés, pendant ce temps, des cris étouffés de la victime, les soldats s'étaient sauvés à la hâte. Czerna, les cheveux en désordre, le regard exalté, les lèvres pâles, s'élance sur leurs

traces, les rejoint au palais, se fait jour à travers les gardes, et paraissant devant l'usurpateur :

« Fais-moi mourir, lui dit-elle, je n'ai plus rien à craindre, rien à desirer, rien à perdre ! »

Muet d'étonnement à la vue de cette femme héroïque, Étienne lui témoigna les plus grands égards, prit à cœur de lui faire oublier ses torts, et voulut même l'épouser. Mais Czerna repoussa la proposition avec horreur et dégoût. Un couvent s'ouvrit pour elle et fut bientôt son tombeau.

Or, ce que Roxane et Czerna avaient si vivement redouté, l'une pour son époux, l'autre pour son fils, c'était que le premier de ces deux princes eût eu le nez tranché, et que le second fût condamné à subir la même peine. On était alors convaincu — ce qu'on est encore de nos jours — qu'un homme qui perdait son nez perdait en même temps ses droits d'aînesse, devenait inapte à monter jamais sur le trône, et devait mourir dans l'année.

Les Moldo-Valaques ont leurs *staffirs* et leurs *strigoï*, comme nous avons nous-mêmes nos âmes en peine, nos revenants. Les esprits ne varient que dans la forme. Le *staffir*, dame blanche qui se tient dans les lieux isolés, dans les ruines, ne

fait de quartier à personne. Malheur aux habitants qu'il vient visiter! Ils sont tenus de lui porter chaque jour à manger et à boire, et le samedi, pour surcroît, un bassin d'eau pure, exigences d'autant plus indiscrètes que le *staffir* a un appétit pantagruélique, une soif de soudard, et qu'il pourrait fort bien, s'il voulait s'en donner la peine, trouver une fontaine pour se laver les mains et les pieds, puisque le bassin qu'il demande n'a pas d'autre objet. Refuser de se conformer à ses desirs, c'est s'exposer aux peines les plus graves.

Le *strigoï* est un mort fraîchement enterré sur la tombe duquel on a marché sans respect. Irrité de ce manque d'égards, il sort, la nuit, fait sa ronde sur toutes les tombes qui l'entourent, évoque les ombres des trépassés, ses confrères, les appelle à son aide, comme Robert, et va gratter avec elles la plante des pieds du profanateur jusqu'à ce que celui-ci ait lui-même payé son tribut à la nature, ce qui ne manque jamais d'avoir lieu tôt ou tard.

Veut-on se délivrer de ces hôtes, d'autant plus incommodes pour beaucoup de gens, la nuit surtout, qu'on aime assez à dormir sans être troublé? Le popa se charge encore de ce soin.

Il consacre devant vous une fiole d'huile — la qualité n'y fait rien — dans laquelle il met mariner un papier plié d'une façon mystérieuse, et vous attache ce papier sur le crâne avec sept cheveux pris à la lisière du front. En moins de trois semaines, le spécifique agissant, le cauchemar nocturne, même le plus rétif, a totalement cessé ses poursuites. L'huile et le papier du popa lui causent l'effet de l'arsenic.

Un médecin eut longtemps le plus grand succès auprès de ses malades, par suite de ses merveilleuses recettes. Comme Samonicus, il leur conseillait, pour la fièvre hémitritée, d'écrire sur du papier le mot *abracadabra*, de le répéter en diminuant à chaque ligne la dernière lettre, jusqu'à ce que le premier A, restant seul au bas de l'écriture, formât la pointe d'un triangle. Il recommandait de porter ce papier suspendu au cou avec un fil de lin.

Cet habile praticien tua dix malades sur douze, mais il sut promptement amasser une fortune colossale, et son crédit s'en accrut encore.

Chaque pays, chaque mode. Treize à table, en France, font dresser les cheveux aux bonnes femmes; trois lumières, chez le Moldo-Valaque, le font tom-

ber en syncope. Il ne les a plus tôt aperçues, qu'il se hâte d'en éteindre une, ou d'en rallumer une autre. Pour lui le chiffre trois est funeste, le nombre treize ne l'est pas.

Un chien hurle-t-il, le soir, d'une façon traînante et plaintive, aussitôt les dames de se déchausser et de retourner leur babouche, ou, à défaut de babouche, leur pantoufle, ou, à défaut de pantoufle, leur brodequin, peu importe. La chaussure renversée, l'animal se tait subitement. Je me rappelle en avoir fait l'épreuve, à mon tour, et n'avoir jamais réussi. Le roquet même, je crois m'en être aperçu, hurla plus longtemps et plus fort. Peut-être cela tint-il à ce que je ne suis ni Valaque, ni catholique au rit grec. Le hurlement plaintif d'un basset, dans les principautés, a la pernicieuse vertu du cri d'un hibou sur nos toits.

« Savez-vous, me disait sérieusement un boyard avec lequel j'avais entrepris une assez longue dissertation sur les superstitions comparées ; savez-vous le moyen auquel nous avons recours pour nous débarrasser d'une personne qui nous importune, qui prolonge trop sa visite ? Nous prenons une pincée de sel et la lui posons doucement sur le

pied, sans qu'elle s'en aperçoive. Aussitôt elle se lève et sort.

— Dans nos campagnes, lui répliquai-je non moins sérieusement, nous usons du sel d'une autre façon : c'est pour fixer les moineaux, pour les prendre.

— Ah ! vraiment?

— Oui, Monsieur. Seulement, au lieu de le leur placer sur la patte, nous le leur glissons délicatement sur la queue.

— Et le moyen ne manque jamais son effet?

— Jamais. »

Je ne sais si le boyard songea à tirer parti de ma recette : quant à moi, curieux, par instinct, et cherchant toujours à m'instruire, je voulus, je l'avoue, faire l'épreuve du sel sur un homme, comme j'avais fait l'épreuve de la babouche sur un chien. Il y a trois semaines, un visiteur m'ennuyant, je m'esquivai, revins avec la pincée de sel ordonnée, et la lui posai vivement sur l'orteil... Il resta trois heures de plus avec moi!

Serait-ce que le sel français n'aurait pas la même efficacité que le sel valaque, et qu'il agirait sur l'homme comme sur l'oiseau? Ceci mérite d'être étudié de près.

Un jeune sous-lieutenant, G...O..., avec qui j'étais intimement lié, dépassait, en crédulité, le commun des martyrs. Superstitieux et fataliste, il sacrifiait à tous les fétiches de l'erreur. Il croyait fermement, surtout, à la prédestination. J'essayai souvent de détruire en lui ces idées : j'échouai constamment. G...O... avait reçu une éducation parfaite, en France, où il était resté près de dix ans ; il possédait même des connaissances aussi solides que variées : d'où pouvait provenir, de sa part, une aussi robuste opiniâtreté, je me le demande encore.

Un soir, au théâtre, le voyant taciturne et triste, lui d'ordinaire si enjoué, si spirituel, si caustique, cela m'étonna. Je voulus en savoir la cause.

« Mon cher touriste, me dit-il en souriant imperceptiblement, ne m'interrogez pas; je suis aujourd'hui d'une humeur de boule-dogue.

— Raison de plus. J'insisterai. Vous ne m'avalerez pas, j'espère?

— Je broie du noir.

—Et pourquoi? La belle *cocona* C... vous auraitelle joué quelque tour?

— Il s'agit bien de cela!

— Vous m'effrayez. Souffrez que je vous tâte un peu le pouls?

— Eh! je n'ai pas la fièvre. Je suis...

— Vous êtes? Achevez, de grâce?

— Je suis dans ma climatérique!

— Pas possible!

— Riez, moquez-vous de moi, vous ne faites que cela du matin au soir. Voltaire admettait bien l'influence des années climatériques : suis-je donc plus ridicule que lui?

— Tous les grands hommes, je le sais, ont eu leurs faiblesses.

— Encore une méchanceté. Chez vous, je le vois, c'est dans le sang. Je n'établis pas de comparaison entre votre sceptique écrivain et moi. J'essaie seulement de justifier mes croyances. Consultez Varron, à cet égard, vous verrez... vous verrez! Tenez, ce mois-ci, par exemple, j'avais tout lieu de croire que je passerais lieutenant... Je comptais, comme vous dites, vous autres, sans mon hôte.

— C'est à dire sans votre climatérique. Or ça, puisque aussi bien nous en sommes sur ce chapitre, ignorez-vous, si mes souvenirs ne me trompent pas,

que Varron a été victorieusement réfuté par le R. P. Dom Benoît Jérôme Feïjoo ?

—Je l'admets; mais répliqua vivement G... O..., heureux de faire preuve d'une érudition dont il se servait au reste à merveille ; mais, que direz-vous du savant Baptiste Condronchus, du subtil Ranzovius, du profond Levius Lemnius, qui ont écrit de si belles pages et soutenu de si éloquentes thèses à propos des années septennaires et de la dangereuse époque des transitions? L'empereur Auguste écrivait à son neveu, Caïus, pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance; il avait, disait-il passé la soixante-troisième année de son âge, cette grande climatérique si redoutable aux humains. L'accuserez-vous de folie?

— Cher ami, répondis-je en riant, *errare humanum est.*

— Incorrigible. Consultez les médecins?

— Hippocrate dit oui, Gallien, non. Quel sera l'Alexandre de la question? »

G...O... allait me répondre : la toile, qui se levait, ne le lui permit pas. On jouait, je me le rappelle, un charmant vaudeville : ***Elle est folle!*** et dès lors toute notre attention se porta vers la scène.

Le spectacle fini, mon jeune sous-lieutenant rentra intrépidement dans l'arène, prit du champ, et voulut entamer une nouvelle discussion à propos des noueurs d'aiguillettes et des possédés. Je l'interrompis au premier élan.

« Cher Seigneur, lui dis-je, mêlez une once de racine de Barath, avec une once de graine de nénuphar, et, lorsqu'elles auront bouilli à petit feu, faites-les avaler aux noueurs et aux noués, aux possédés et à ceux qui lancent ce que nous appelons *des sorts*, vous les guérirez infailliblement, et jusqu'au dernier. Mais, en attendant, allons fumer une chibouque, et déguster une doultchaz. »

G... O... comprit la plaisanterie et eut le bon esprit de ne pas m'en garder rancune.

L'an dernier, appelé par son plaisir à Paris, il vint me voir. Il portait les galons d'or d'un major.

« Il paraît, lui dis-je, que votre climatérique ne s'est pas toujours montrée hostile à vos desirs? »

Un jeune homme d'une vingtaine d'années l'accompagnait. Il me le présenta pour l'un de ses parents, fils du waguemestre général des troupes.

Le lendemain, nous dînions ensemble, en tête à tête, G... O... et moi.

« Votre cousin a l'air bien timide, lui dis-je, doit-il rester quelque temps ici ?

— Toute sa vie, s'il le peut.

— Aurait-il en horreur son pays?

— Non, pas son pays, mais sa tête.

— Vous dites?

— Je dis sa tête. N'avez-vous pas remarqué la couleur de ses cheveux?

— Rouges ardents, belle couleur, couleur chaude, couleur des artistes, des vrais connaisseurs du vrai beau.

— Mon cher ami, cette chevelure maudite, quoi que vous en disiez, sera cause de sa mort. Avant un an, peut-être, il n'existera plus. C'est pour échapper à cette horrible idée qu'il a quitté Bucharest.

— Que me contez-vous là?

— Les cheveux rouges ne pardonnent jamais. Ils poussent au suicide.

— Toujours le même, mon bon major. Vous ne varierez pas. Vous mourrez dans l'impénitence finale.

— Nous avons trop peu de temps à passer ensemble, me répliqua-t-il après un instant de silence, je ne me fâcherai pas, surtout le verre à la main,

ce serait d'un trop mauvais goût. Mais, convenez-en : jamais un rouge n'a atteint ses quatre-vingts ans?

— Peste ! quelle marge vous lui faites ! Croyez-vous donc, s'il allait jusqu'au soixante-dix-neuvième, que ce ne serait pas déjà fort joli?

— Soit encore. Mais, voyez-vous jamais des rouges bien âgés?

— Vous voulez dire des âgés bien rouges? Non, j'en conviens : cela tient à ce que le temps, qui ne respecte rien, pas même les chefs dorés à grand feu, dépouille les rouges comme les noirs, comme les châtains, comme les blonds, de leur chevelure, si luxuriante qu'elle soit, ou, la soixantaine arrivée, les leur passe au blanc, en les dérobant de la sorte à nos regards.

— Voilà bien le Français : pour lui, rien de sérieux; il plaisante avec la mort même; il rirait, je crois, sur sa fosse... Eh bien ! je veux vous convaincre, s'écria tout à coup le major en vidant son verre; je tiens à vous battre avec vos propres armes et sur votre propre terrain. Êtes-vous disposé à me prêter l'oreille?

— Je le crois bien ! »

Nous avions dîné, nous sortîmes, et, tout en

fumant notre cigarre, sur le boulevard, G...O... me raconta textuellement ce qui suit :

« Par l'une des plus belles soirées du mois de juin 1726, deux hommes se promenaient ensemble sur les bords de la Seine, en s'entretenant d'une voix animée. L'un pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans; l'autre, de cinquante à soixante. Celui-ci, à en juger par son habit poudreux, sa culotte de satin, ses souliers à grandes boucles, sa grande canne à pomme d'or, et surtout sa perruque à marteaux, devait évidemment être un notaire au Châtelet. Celui-là, dans sa simplicité, révélait un manœuvre. Autant le plus jeune était grand, beau, bien fait de sa personne; autant le digne notaire était petit, grêle et mal tourné. Chez le premier respiraient la franchise et l'énergie; chez le second, la finesse et la tenacité. Maître Taburot, le plus adroit compère de Paris, en était également, il faut le dire, le plus obligeant. Tant qu'il ne s'agissait que de pas et de démarches, rien ne lui coûtait. Lui parliez-vous d'argent, par exemple, c'était autre chose. Représentant de la confrérie des scribes du XVIIIe siècle, qui s'était stéréotypée en lui, il encensait dévotement le veau d'or.

Ce brave homme avait des manies, celle, notamment, de blâmer le mariage. Il l'exécrait, ou plutôt, dirai-je mieux, il le craignait, il le fuyait comme la peste. Il eût voulu, tant était grande son aversion pour le *matrimonium*, que ses amis fissent comme lui, qu'ils partageassent ses principes. Peut-être, quant à ces derniers, était-ce par excès de dévouement? Quoi qu'il en soit, il combattait leur manière de voir à cet égard, et repoussait énergiquement toutes leurs objections. Ajouterai-je qu'il était demeuré garçon? Le célibat a tant de charmes, surtout lorsqu'on est aussi injurieusement déshérité de la nature que l'était maître Taburot!

Cette antipathie surprenait d'autant plus ses clients, qu'elle froissait les us et coutumes du notaire et du notariat. En effet, point de mariage, point de contrats, partant aussi point de revenus à l'étude. Et cependant, je vous le répète, maître Taburot ne professait aucun mépris — pardonnez-moi ce vieux style — pour Plutus.

— Mon Dieu, Monsieur, j'en conviens, vous avez raison, s'écrie tout à coup son jeune compagnon, en faisant de la main un geste expressif; mais, j'y suis résolu, et cela se fera.

— Tu l'aimes donc bien?

— Elle est si jolie!

— Hum!... il y en a bien d'autres, dans Paris. Que diable! Elle n'est pas la seule.

— Elle est au moins la seule que j'aie distinguée, et cela me suffit.

— Cela te suffit! c'est bien gentil à dire quand on est jeune comme toi; mais, laisse pousser ta barbe, grisonner tes cheveux, et trembler ta tête: alors nous verrons. A vingt-cinq ans, vois-tu, mon garçon, on aime; à cinquante, on mange; et souvent l'envie vous en prend plus tôt. Pour le moment, tu vis d'amour; plus tard, il te faudra vivre de pain. Auras-tu de quoi t'en procurer?

— N'ai-je pas des bras?

— Et elle?

— Elle?... elle a du cœur.

— Des bras et du cœur, c'est déjà bien quelque chose; malheureusement, ce n'est pas assez. L'amour soutient les uns et raffermit l'autre; mais, lorsque les années l'ont chassé, ce capricieux amour, et qu'à sa place sont venus des enfants et des fièvres, un rude hiver, le chômage, et, que sais-je? les milles petites misères de notre pauvre vie... Eh bien!

— Eh bien ! on se console.

— Avec quoi ?

— Avec l'espoir.

— Non, tu te trompes, c'est avec autre chose. Veux-tu que je te le dise, moi ? Dans la classe élevée, c'est avec une balle ; dans la classe moyenne, c'est avec du vin.

— Monsieur !...

— Je ne dis pas cela pour toi, Jérôme ; tu as trop de cœur pour corriger ainsi les travers de la fortune.

— A qui donc alors donnez-vous cette leçon?

— Aux étourdis ; évite d'être du nombre, tu le peux, tu as reçu une éducation qui te met au dessus de ton état, bien au dessus ..

— Mais, elle aussi a reçu une belle éducation.

— Raison de plus pour que vous évitiez de vous rencontrer ; vous n'êtes pas en mesure de gravir ensemble les sentiers escarpés de la route que vous avez à franchir. Séparément, vous vous en tirerez mieux.

— Mais c'est pour elle que je me suis instruit. Quand j'arrivai de mon village à Paris, j'étais, comme avait été mon père, et, avant lui, mon aïeul,

un simple ouvrier. Je ne savais ni lire, ni écrire, ni compter, ni rien, en un mot, de ce que je sais aujourd'hui. Je la vis, et tout aussitôt s'opéra en moi un changement radical. C'est qu'elle n'était pas seulement belle, sage, rangée, elle était instruite!..

— Je l'avais oublié, l'amour élève les sentiments.

— Au point, poursuivit Jérôme continuant sa phrase, que j'en devins fou de bonheur. N'osant lui adresser mes hommages (mon humble position semblait me l'interdire à jamais), je m'attachai, la nuit, à mes études, le jour, à mes travaux habituels... Ceux-ci me nourrissaient le corps, celles-là le cœur. En moins d'un an, je fus en état de me présenter à elle. Je le fis...

— Et tu fus agréé?

— Après deux mois seulement de démarches infructueuses.

— C'est édifiant, murmura le vieux notaire, en aspirant bruyamment une prise, et en secouant son jabot de dentelle. »

Il y eut un moment de silence.

Nos deux personnages, marchant toujours, venaient de quitter les rives de la Seine et de rentrer

dans l'intérieur de Paris. Maître Taburot reprit le premier la parole :

« Une idée : ta jeune maîtresse, dis-tu, aurait reçu une certaine éducation ; elle appartient donc à une bonne famille ?

— Elle est orpheline.

— Ah ! fit le notaire du ton d'un homme qui doute.

— Tout ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce que chacun lui doit, semble se résumer dans le surnom que lui donna, d'une voix unanime, son quartier.

— On l'a nommée ?

— Jeanne la Blonde.

— Jeanne la Blonde ! répéta maître Taburot en faisant trois pas en arrière : tu as dit Jeanne la Blonde ?

— Qu'y a-t-il là de si étonnant ? demanda Jérôme, inquiet malgré lui.

— Tiens, mon garçon, répondit le vieux scribe, voici le café Procope, entrons un instant, je vais te dire cela. »

Ils entrèrent, prirent place à une table, se firent apporter la gazette, comme s'ils eussent eu l'inten-

tion de la lire ; puis, maître Taburot posant lentement son menton sur sa canne :

« Dieu m'est témoin, dit-il, que depuis le jour où tu m'arrivas de Loches avec une lettre de mon confrère, je t'accueillis comme mon fils, et te portai un vif intérêt : mais aujourd'hui, Jérôme, mais à présent, mon bon ami, c'est bien, ma foi, une autre affaire. Cet intérêt a doublé, triplé, que dis-je? il a centuplé !

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, balbutia le jeune homme en contraignant son effroi.

— Que les décrets de Dieu sont impénétrables ! poursuivit doctoralement le vieux notaire. Qui s'y serait attendu !... Tu en es bien sûr, au moins, tu l'aimes ?

— De toutes les forces de mon âme.

— Pauvre Jérôme ! Et elle.... elle t'aime également?

— J'en suis certain.

— Miséricorde !... Et moi, mon garçon, moi, Jehan Taburot, m'aimes-tu un peu aussi ?

— Ah ça ! Monsieur, franchement, vous en conviendrez, c'est me traîner un peu en longueur. Je vous aime, je l'aime, elle m'aime, nous nous

aimons réciproquement, l'affaire est entendue ; mais, par Dieu, finissons-en, vous me torturez.

— Tu le veux, Jérôme, dit enfin le tabellion avec un accent si solennel qu'il fit pâlir son jeune compagnon, tu le veux?... Eh bien! écoute-moi donc... »

Il fut interrompu par deux cris partis d'une table voisine:

« Parôli!... du Chypre! »

De fringants seigneurs, les roués du régent, jouaient une partie de pharaon. L'un deux improvisa une sottise qui excita tellement leur hilarité, que tous, au nombre de six, ils partirent simultanément d'un éclat de rire bruyant et prolongé. Ce premier moment de joyeuse fougue passé, ils se cambrèrent sur leurs siéges, et le voisin de l'improvisateur s'écria, son verre à ses lèvres:

« Je vote pour la proposition, elle est acceptable.

— Moi, je tiens le pari du baron.

— Et moi, reprit un autre, je double, s'il le veut.

— Soit, repartit le baron, cent louis à consommer chez la Fillon. Je me fais fort du marquis de Sorigny. J'ai vu... de mes yeux vu...

— Tu as la vue basse, mon pauvre d'Hautefort.

— Et le flair énervé, n'est-il pas vrai? dit Sorigny ricanant.

— Autant que la main malheureuse, riposta le premier interlocuteur. Ça, marquis, fais-nous donc part de tes bourdes, elles doivent être fort plaisantes?

— Incrédules! murmura celui-ci d'un air sardonique et blessé.

— Tu conviendras, mon cher, que si nous le sommes, ce n'est pas sans raison. Il y a tantôt trois mois que tu nous parles de ta conquête, et nous ne l'avons pas encore vue.

— C'est un mythe! s'écria le bel esprit de la bande.

— Ou une perle, ajouta le chevalier de Moncontour, une perle qui chatoie dans l'ombre, et redoute le grand jour.

— Riez, riez, Messieurs, reprit le marquis en se dandinant sur son siége, et en coupant l'air du fouet de sa cravache. En attendant, j'ai fait mes preuves.

— Ses preuves! veut-il parler de cette pauvre Simplette?

— Eh! palsembleu, un beau brin de fille!

— Oui, mais dont il a fait quoi? le savez-vous?

— Non.

— Une béguine!

— Comment! Simplette se serait résolument cloîtrée?

— A tout jamais! *De profundis*.

— Si jeune, dit à son tour le chevalier, si jeune renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Quel courage!...

— C'est Sorigny qui le lui a donné. Il n'en fait jamais d'autres, il convertit plus qu'il ne damne.

— Alors, s'écria le comte de Tersan, muet jusque là, cette fois il échouera doublement, il a un rival.

— Un rival! répétèrent les jeunes seigneurs en même temps.

— Voilà au moins, dit le marquis, qui constate un point : à savoir que j'ai une maîtresse. Eh bien! oui, très chers, Tersan a raison, j'ai un rival; mais, rassurez-vous, fit-il en se dodelinant d'un air de dédain, ce rival n'est qu'un courtaud de magasin... peu de chose.

— Eh! reprit le chevalier, je ne suis pas de cet avis; ce peu de chose là, suivant moi, est beaucoup.

La grisette, fine mouche, ne se laisse pas facilement pincer. Elle sait fort bien que le courtaud la mènera droit à l'église, tandis que le gentilhomme la conduira...

— A sa petite maison, ajouta le marquis; ceci n'est pas nouveau. Je n'en suis point inquiet. Pariez, Messieurs, pariez, je tiens. J'ai sa parole, et jamais Jeanne la Blonde n'y a manqué. »

Aux premiers mots qui avaient frappé son oreille, maître Taburot s'était arrêté, et Jérôme, dominé lui-même par un secret pressentiment, n'osait plus ouvrir la bouche pour l'interroger. Tout à coup, au nom de Jeanne, il se lève : le vieux notaire baissait la tête et mordillait la pomme de sa canne. Embarrassé de sa contenance, il craignait sans doute de laisser trop deviner le fond de sa pensée. C'en fut assez pour le pauvre Jérôme. Croyant, dans ce morne silence, découvrir la confirmation d'un malheur que lui avaient fait soupçonner les premières paroles de son protecteur il fut atterré. Toutefois, ne pouvant laisser croire qu'il acceptait bénévolement le rôle ridicule qu'on lui faisait jouer, et puisant d'ailleurs au fond de sa propre conscience cette conviction que Jeanne était calomniée, il

prit sur le champ son parti. Jérôme était d'un caractère irascible. Sa colère excitée, il ne se possédait plus.

« Monsieur le marquis, dit-il en posant familièrement sa large main sur l'épaule enrubanée du gentilhomme, vous êtes un imposteur ! »

Sorigny se retourna, et voyant à quelle sorte de personnage il avait affaire.

« Arrière, manant! répliqua-t-il, avec non moins d'insolence, arrière! ta main va faner mes dentelles, et souiller mes broderies.

— Que dit ce drôle ? demanda le baron en désignant Jérôme de son pied.

— Ce drôle dit, répartit aussitôt Jérôme, que monsieur le marquis, ici présent, est un imposteur et que vous, vous êtes.....

— Pas un mot de plus, maraud, fit Sorigny en se levant.

— Parbleu, Messieurs, dit à son tour le chevalier, que ne laissez-vous gazouiller ce garçon ? C'est se compromettre que de lutter de la langue avec lui. »

Puis, se tournant vers Jérôme :

« Parle, toi ; voyons, que veux-tu ?

— Je veux, répondit le jeune homme, que ce débat avait encore irrité davantage, je veux que votre marquis rétracte à l'instant même ce qu'il a dit de Jeanne la Blonde.

— Et de quel droit, faquin, prétends-tu nous dicter des ordres ?

— Du droit de l'outragé, fit Jérôme en fermant les poings.

— Sur l'âme de mon père ! voilà du nouveau, dit le baron d'Hautefort, et... qui es-tu, maroufle, pour avoir de telles prétentions ?

— Je suis cette espèce de courtaud dont l'un de vous vient de parler.

— Le rival du marquis ?

— Lui-même, Messeigneurs.

— Un moment, alors, je retire mon pari, s'écrie aussitôt le chevalier ; Sorigny a trop beau jeu. Tarare ! la petite est à lui : avec un coquardeau de l'encolure de ce garçon, la conquête n'est point assez difficile.

— Une dernière fois, voulez-vous vous rétracter ? reprend Jérôme en posant de nouveau sa main sur l'épaule du marquis.

— Mort-Dieu! mon drôle, grommela celui-ci, c'est pousser trop loin les choses. »

Et en parlant de la sorte, il se leva et lui cingla sa cravache au travers du visage.

Un pareil outrage était brutal et sanglant : le protégé du vieux notaire ne répondit que par le plus effrayant sang-froid. Comptant qu'il allait se jeter sur leur imprudent ami, les cinq gentilshommes avaient aussitôt dégaîné leurs épées. Ils n'eurent pas besoin de s'en servir. Le coup de cravache opéra sur Jérôme l'effet d'un seau d'eau jeté sur le front d'un homme ivre : il calma tout d'un coup l'excès de sa colère, ou plutôt il en concentra la violence au fond de son cœur ulcéré. Son premier mouvement avait été de saisir un siége et d'en assommer l'agresseur : la réflexion le retint. Peut-être eût-il mieux valu pour le marquis qu'il lui eût brisé sur le champ un membre.

« Oh ! ne craignez rien, Messieurs, dit-il en souriant d'un sourire amer et contraint, ne craignez rien ; rengaînez vos brettes. Voilà, continua-t-il en montrant sa joue sur laquelle courait un cercle cramoisi, voilà qui me donne le temps

d'aviser. J'aviserai, Monsieur le marquis, et, soyez-en bien certain, vous n'aurez rien perdu pour attendre.

— J'y saurai mettre ordre, murmura celui-ci.

— Oui-da, répéta Jérôme, vous saurez y mettre ordre. C'est à dire qu'à l'aide d'une lettre de cachet, n'est-ce pas, vous comptez m'envoyer coucher à la Bastille ?... Je ne puis, en vérité, vous laisser cette satisfaction. Vous venez, Monsieur, de régler ma conduite. Je vous en remercie sincèrement. Allons!

— Ça, se prit à dire le baron, que veut donc définitivement ce manant?

— Ce manant veut, répliqua sèchement le jeune ouvrier, que monsieur le marquis de... je ne sais quoi, lui fasse réparation immédiate, ou sinon....

— Ah! la bonne prétention! s'écrient trois des roués. Ah! ah! ah! marquis, mon cher, tu ne comptais pas sur celle-là?

— Au contraire, balbutie Sorigny, bien aise au fond d'en finir... Sortons!

— Nenni pas, Monseigneur, dit Jérôme en lui posant pour la troisième fois la main sur l'épaule, et en le forçant à se rasseoir; il se pourrait que vous

eussiez quelque blanc-seing dans vos poches, et... par ma foi, les soldats du guet sont à deux pas. Nous pouvons nous entendre ici.

— Se battre au café Procope?

— Pourquoi pas?

— Mais qui vous prêtera des armes? Aucun de ces messieurs...

— Qu'à cela ne tienne, fit le jeune ami du notaire en aveignant une gaîne de cuir et en la posant sur la table; je ne suis qu'un pauvre ouvrier, par conséquent peu familiarisé avec la rapière. Voici qui nous donnera chance égale.

— Quelle est cette arme de nouvelle espèce? demanda le baron en voyant sortir de la gaîne deux pointes de fer aiguës.

— Ce sont deux aiguilles de cardeur, Monseigneur. Je suis cardeur de mon état. Cette table, poursuivit le jeune homme, en mesurant celle près de laquelle il se trouvait, cette table peut avoir environ dix-huit pouces de large, c'est ce qu'il nous faut. Monsieur le marquis veut-il bien passer de l'autre côté, et se placer en face de moi?

— Je ne sais vraiment, dit en tressaillant ce-

lui-ci, si je puis... si je dois... me compromettre...

— Qui pourrait vous en empêcher? Votre noble brette n'en sera pas souillée. La question résolue, vous lavez vos belles mains, et le contact de mes aiguilles disparaît.

— Au fait, marquis, ce faquin a raison, dit le baron, châtie son audace, tu passeras ensuite au bain. Nous te promettons le silence le plus absolu; madame de Coulanges n'en saura rien. »

Le marquis, terrifié, eût bien voulu encore résister, trouver un prétexte, mais il avait provoqué lui-même le combat, il fallait qu'il en subit maintenant les conséquences. Il prit le plus bravement possible son parti. Une pensée le consola : par un hasard unique, le café, pour le moment, était désert, à peu près : il n'aurait donc pour témoins que ses amis. Il alla se placer à l'endroit indiqué par son singulier adversaire.

« Monsieur le marquis, lui dit Jérôme, posons ensemble l'un de nos coudes sur la table... bien; prenons chacun l'une de ces deux aiguilles... très bien; maintenant, sans reculer et sans avancer, rien qu'en balançant le bras, nous allons voir, s'il vous plaît, lequel de nous deux crèvera le pre-

mier les yeux de l'autre... Eh mais ! vous frissonnez, je crois, vous pâlissez? Ma proposition ne vous agréerait-elle pas? La partie est cependant plus belle pour vous que pour moi, car si vous me privez de la vue, vous m'ôtez du même coup mon pain ; tandis que vous, vous êtes riche ! Allons, Monseigneur, soyez donc un peu brave, si vous voulez être insolent, c'est bien le moins. »

Il n'y avait plus à tergiverser ; il fallait accepter ou rompre, ou s'exposer au mépris d'un homme du peuple.

L'amour-propre l'emporta. Le marquis jeta un coup d'œil rapide sur le bras nerveux de Jérôme, sur cette menaçante aiguille tendue au niveau de son visage ; ensuite il prit la sienne et se posa.

Au même instant, maître Taburot, jusque là tranquille spectateur de la querelle, comme s'il eût été sûr de la manière dont s'en tirerait son jeune compagnon, maître Taburot s'approcha. Aucun des roués ne s'était aperçu qu'il fût là.

« Messieurs, dit-il en glissant sa canne au milieu des combattants, je m'oppose à ce que vous alliez plus loin.

— La raison? demanda fièrement le marquis,

chez qui revint subitement la vie, et, avec elle, l'arrogance.

— La raison? répéta le vieux notaire en guignant le gentilhomme. Monseigneur, vous l'alléguiez vous-même tout à l'heure. Vous ne saviez pas si vous pouviez vous commettre avec un homme de l'espèce de Jérôme, n'est-il pas vrai? Eh bien! je ne sais de par Dieu pas, moi, jusqu'à quel point non plus Jérôme peut se commettre avec vous. Cela vous étonne?

— Au point, vraiment, que je me demande si je rêve ou si je veille.

— Hélas! Monsieur le marquis, vous veillez!

— Que dit le tabellion? fit d'Hautefort.

— Il dit, répliqua maître Taburot, que les vicissitudes du sort sont parfois bizarres, et que si les jours se suivent ils ne se ressemblent pas. En voulez-vous la preuve, Monseigneur?

— J'en serais fort curieux...

— Et toi, Jérôme?

— Je l'avoue, je ne le serais pas moins...

— Venez donc alors me voir, vous, Monsieur le marquis, à l'instant même; et toi, mon garçon, demain matin.

L'aversion de maître Taburot pour le mariage allait si loin, qu'on en lisait l'expression jusque dans son intérieur. C'était un désordre, pour être honnête sur le mot, une négligence, un abandon qui révélaient partout le vieux garçon. Certes, s'il se fût trouvé dans des conditions semblables à celles de notre époque, obligé de prendre une femme pour payer son étude, et une étude pour avoir une femme, interjecta G... O... — car c'est ainsi que cela se pratique d'ordinaire chez vous ; — la maison se fût ressentie d'un soin qui lui faisait grandement faute. Mais, en 1726, les charges de notaire étaient loin de valoir ce qu'elles valent aujourd'hui, je me le suis du moins laissé dire, et il n'était si petit enfant de la basoche qui ne pût, avec son patrimoine, acquérir une étude dont la valeur variait de mille écus à trente mille francs.

Celle de maître Taburot ressemblait identiquement à un capharnaüm. On y trouvait pêle-mêle une foule de choses hétérogènes et curieuses, plongées dans une poussière traditionnelle, ce que les experts de notre époque appellent le classique du notariat.

« Eh bien ! mon garçon, dit le vieux scribe en

voyant arriver Jérôme le lendemain, et en lui faisant signe de s'asseoir sur un siége de chêne poli, nous avons du nouveau. Qu'as-tu rêvé cette nuit? Au moyen de te venger du marquis?

— Oh! je le retrouverai!

— Tu leur en veux donc bien à ces pauvres gentilshommes?

— C'est assez juste, je crois.

— Peut-être!

— Comment! peut-être?

— Sans doute. J'ai vu le marquis.

— Eh bien? fit Jérôme avec impatience.

— Eh bien! autant il était hier arrogant, autant aujourd'hui il est souple et disposé à te faire des excuses.

— A quelle cause attribuer ce miracle?

— A la même qui m'a fait changer d'idée relativement au mariage que tu as projeté avec Jeanne la Blonde.

— Je ne vous comprends plus, Monsieur.

— Cela ne m'étonne pas.

— Comment expliquer vos exclamations, vos témoignages d'intérêt, cette espèce de frayeur empreinte sur votre visage au moment où je vous révélai le nom de celle que j'aimais?

— Par un fait bien simple... l'ébahissement : c'est ainsi qu'il agit sur moi. Écoute, car il ne faut pas que je te fasse trop languir ; tu vas juger des singulières vicissitudes du sort. Il y a vingt ans, à peu près, un grand personnage fit déposer dans mon étude deux contrats : par l'un de ces contrats, il reconnaissait à une jeune fille la somme de vingt mille livres payables à sa majorité.

— Quelle était cette jeune fille ?

— Attends donc ! tu vas le savoir. Par l'autre contrat, il voulait qu'en cas de mort de son fils (le grand personnage avait un fils), la susdite jeune fille héritât de tous ses biens dont la valeur pouvait être de trois millions. Or, ces héritiers, n'as-tu pas deviné leurs noms ? L'un se nomme Jeanne la Blonde.

— Jeanne la Blonde ?.. Et l'autre ?

— L'autre, Roger, marquis de Sorigny.

— Quoi ! le muguet qui m'a si bien labouré la joue de sa cravache ?

— Lui-même.

— Je m'explique tout : Jeanne vient d'atteindre sa majorité, vous allez lui compter les vingt mille livres en question, je l'épouse, et vous n'avez pas

voulu que j'éborgnasse hier son frère. C'est très bien à vous, Monsieur.

— Rien de tout cela. Jeanne n'est point la sœur du marquis.

— J'entends sa sœur naturelle.

— Ni légitime, ni naturelle ; elle ne lui touche en rien.

— D'où vient alors cet intérêt que semble lui avoir porté le père du marquis?

— Je te le donne en mille! Et encore... non! tu ne l'imaginerais jamais. Sache donc que Jeanne hérite non pas des vingt mille livres, mais des trois millions!

— Vous plaisantez, Monsieur, répliqua tranquillement Jérôme : et la clause du contrat?... Le marquis n'est pas mort.

— Il est agonisant; c'est tout comme. Il y a vingt ans, le père de Roger de Sorigny n'était pas riche, au contraire. Le décès d'une vieille tante étant venu changer cette précaire position, il fit un vœu : la duchesse, sa femme, était sur le point d'accoucher; il jura, s'il lui naissait une fille, de la répudier sans pitié; un fils, de ne rien négliger pour en faire le digne héritier d'un grand nom. Ce

vœu n'était pas très catholique, mais il s'agissait de l'amour-propre d'un grand seigneur....

La duchesse mit au monde une fille, et mourut. Désespéré, le duc avisa au moyen de réparer ce malheur; la femme de son concierge venait, dans le même temps, d'accoucher d'un fils; ce fils, il l'acheta. C'est ainsi que Roger fut admis au château de son noble acquéreur, et que la pauvre Jeanne en fut expulsée.

— Quelle étrange nouvelle vous m'apprenez! dit Jérôme. Et puis-je savoir, Monsieur, qui dénoua le nœud de cette odieuse intrigue?

— Un remords de conscience.

— D'où il suit que Jeanne a réclamé tous ses droits?...

— Et qu'elle a obtenu justice. Oui, mon garçon, c'est ce que j'ai annoncé hier soir même à notre marquis, et ce qui l'a rendu si souple à ton égard. Eh quoi! cela ne semble rien te dire? Tu ne sautes pas comme une chèvre d'un pied sur l'autre? Tu n'es pas ému, content, joyeux, mille et cent mille fois joyeux? Tu es bien difficile!

— Vous vous trompez, balbutia Jérôme, j'en suis ravi... Mademoiselle Jeanne..., mademoi... selle Jeanne..., elle est bien..., elle le mérite!

— Quel air pénaud tu as !

— Croyez-vous donc, Monsieur, dit enfin le pauvre jeune homme en passant lentement sa main sur ses yeux et en étouffant un sanglot, croyez-vous donc, vous... dam ! qu'il n'y a pas de quoi ?... Pouvait-il m'arriver de plus grand malheur ?

— Ah ! ça, voyons, reprit le vieux notaire en lui relevant le menton, ne vas-tu pas te plaindre de ce que la mariée est trop belle, à présent ?

— Je vous en supplie, Monsieur, répliqua tristement Jérôme, épargnez-moi.

— Nigaud, va ! Il te sied bien de gémir au moment le plus heureux de ta vie.

— Oh ! je sais bien qu'avec vos idées anti-matrimoniales....

— Qui est-ce qui te parle de cela, je te le demande un peu, qui est-ce qui t'en parle ?

— Que signifient donc vos paroles ?

— Elles signifient que dans un instant tu seras l'époux d'une marquise, et le maître de trois bons millions, plus, vingt mille livres.

— Serait-ce possible !

— Ne bâille donc pas comme cela, tu te briserais la mâchoire. Prends cette plume, allons, voyons,

signe, signe sans lire. Maintenant, Monsieur, vous voilà marquis à moitié ; demain Son Excellence le cardinal Dubois fera le reste. Embrassez-moi, et ne restez pas ainsi planté comme une perche.

— Mais, balbutiait Jérôme, ce n'est pas possible, encore une fois, ce n'est pas possible.... c'est un rêve !

— A la réalité duquel vous croirez peut-être, quand je vous l'aurai affirmé, murmura la douce voix d'une femme.

— Jeanne la Blonde ! s'écria le jeune homme en tremblant ; je ne dors donc pas ?

— Eh ! répondit maître Taburot, je te répondrai comme hier à l'ex-marquis : monseigneur, vous veillez ! »

Six mois s'écoulèrent. Jérôme, à qui le cardinal avait conféré les titres de Roger, habitait avec Jeanne une terre magnifique qu'ils possédaient sur les bords de la Loire. Ils avaient exigé que leur vieil ami, le notaire, les y accompagnât quelque temps, ce à quoi celui-ci avait consenti. Un jour, comme ils étaient sortis tous les trois pour faire une promenade, la conversation tomba sur les singuliers événements dont l'issue leur avait été si miraculeusement favorable.

« Que d'obligations nous vous avons, mon cher monsieur Taburot, dit tout à coup la jeune femme. Sans vous, que serais-je! Une pauvre fille inconnue, sans fortune et sans nom....

— Ne parlons pas de cela, répondit le vieux notaire; songeons, par de meilleurs jours, à réparer le temps passé.

— Je ne puis, reprit Jeanne, penser à ce pauvre Roger, sans éprouver un malaise. J'ai le cœur tout serré.

— La belle pitié que vous avez là! murmura Jérôme. Un insolent!

— Grâce pour lui : il est malheureux!

— Vous oubliez donc, Jeanne, le coup de cravache qu'il me donna au visage?

— N'en a-t-il pas été cruellement puni?

— Soit, quant à moi : mais, ce qu'il a dit de vous, Jeanne?

— Mon Dieu! répliqua la jeune femme avec douceur, attacheriez-vous de l'importance aux forfanteries de quelques étourdis? Et puis, enfin, vous me permettrez bien de prendre un peu son parti. Il n'était pas si coupable que les circonstances semblaient le faire. Il vint chez moi, me fit la cour, et je le repous-

sai, je l'avoue; mais peut-être ne fût-ce pas avec toute la sévérité que j'aurais pu y mettre. D'ailleurs, comment traiter avec dureté un homme que l'on va bientôt deshériter ? Oh ! je savais déjà ce qui devait avoir lieu. Encouragé sans doute par ma patience, Roger se sera cru permis d'espérer..... et l'espoir, pour un grand seigneur, touche de près à la certitude. Vous le savez, les roués du régent ne doutent pas; ils se croient toujours assurés du succès.

— Qu'avez-vous à répondre à ce plaidoyer, Monseigneur? dit en riant maître Taburot.

— Rien.

— Alors, reprit la jeune femme, je profiterai de vos bonnes dispositions pour intercéder en sa faveur.

— Je n'ai pas dit que je fusse bien disposé. Cet homme a grossièrement manqué à ses devoirs : l'oublier, j'y consens; mais l'en récompenser, jamais!

— Mon ami, soyez indulgent.

— J'ai fait assez pour lui... qu'il aille au diable! ajouta plus bas Jérôme qui n'avait pas encore tout à fait perdu les triviales locutions de son premier état. »

Il y eut un silence.

Le temps, superbe toute la journée, tournait, maintenant à l'orage; le ciel se couvrit, le vent de l'ouest s'éleva, et la pluie vint obliger les promeneurs à rentrer. Une heure après, installés auprès d'un bon feu, de ces feux comme on en sait faire seulement à la campagne, ils causaient.

« Que je plains ceux qui sont dehors par un temps pareil! dit en frissonnant Jeanne.

— Le fait est qu'avec une nuit sombre comme celle qu'il fait maintenant, il n'est pas agréable de piétiner par les chemins, dit également le vieux notaire.

— Aussi n'y a-t-il que des voleurs ou des loups qui puissent vaguer à cette heure, ajouta Jérôme. »

Au même instant, une cloche vivement agitée tinta. Un des laquais courut ouvrir une porte latérale, et éclaira de sa lanterne le visage d'un homme dont le costume était en désordre.

« Ah! dit maître Taburot, en s'avançant vers la fenêtre, un hôte nous arrive.

— Quelque vagabond, grommela Jérôme. Pascal? »

Un jeune gars parut.

« Va t'informer de ce que veut cet étranger? »

Pascal s'éloigna et revint deux minutes après.

« Monsieur le marquis, c'est un ouvrier qui demande à passer la nuit dans le fenil. Il s'est égaré, et il paiera son gîte, a-t-il dit, en travaillant pour le château.

— Et que pourra-t-il faire ?

— Monsieur le marquis, il est cardeur.

— Cardeur !... t'a-t-il dit son nom?

— Monsieur le marquis, il se nomme Roger.

— Roger ! répéta Jeanne en tressaillant.

— Fais-le entrer, dit Jérôme. — Puis, voyant que le jeune gars n'allait pas. — Eh bien! qu'attends-tu là ?

— Monsieur le marquis... cet homme vient du village, il m'a paru ivre....

— Ivre !...

— La misère, murmura le vieux notaire.

— On se trompe peut-être, dit Jérôme. Il faut convenir, ajouta-t-il ensuite, en se tournant vers sa femme, que le hasard est un singulier dispensateur ! Voilà un homme qui vient demander l'hospitalité à celui de tous qu'il fuirait avec le plus d'empressement, s'il savait son nom.

— Au moins, mon ami, qu'on ne le lui apprenne

pas. Mais, j'y songe, cet état.... le sien... cardeur?...

— Vous disiez, marquise, que je n'avais rien fait pour lui : cependant, cet état, c'est à moi qu'il le doit. Roger, comme tous les roués de son époque, n'avait pas assez profité de l'éducation qu'on lui avait donnée, pour pouvoir en tirer parti. Je lui ai envoyé mes aiguilles, et, vous le voyez, il a su les utiliser.

— Pauvre Roger!

— Eh! palsembleu, — comme il jurait cet homme, — il ne fait maintenant que ce que j'ai fait avant lui. Chacun son tour, ce n'est pas trop. N'êtes-vous pas de cet avis, cher maître?

— Ah! murmura le vieux notaire, je reconnais bien là le doigt de la Providence!

— Jérôme, reprit Jeanne d'une voix émue, soyez bon... il est si malheureux!

— Pour vous, j'y consens, mais... »

Une détonation vibra dans les cours; un valet parut, le visage bouleversé.

« Qu'est-il arrivé, Massot, et que signifie ce bruit, ce tumulte?

— Monsieur le marquis... cet homme....

— Eh bien?

— En entendant prononcer votre nom, il a tiré un pistolet de dessous ses haillons, et s'est brûlé la cervelle. »

Jeanne poussa un cri défaillant. Jérôme lui-même ne put se défendre d'un frisson. Le vieux notaire seul conserva son calme.

« Mon ami, dit-il lentement en prenant de sa main ridée le bras du marquis, voilà qui vous prouve que sur un point j'avais naguère raison : la misère!... hideuse lèpre !... on la combat de deux façons : dans la classe moyenne, c'est avec du vin ; dans la classe élevée, c'est avec une balle !... Roger était encore trop près de l'une et de l'autre classe pour éviter de passer par les doubles étamines de sa terrible destinée. Après l'abrutissement, la mort [1] ! »

Pendant ce récit du major, qui dura trois cigarres, nous avions fait également trois fois le trajet de la rue du Mont-Blanc à la Madeleine. G... O... contait avec charme ; il ne parlait plus que j'écoutais encore, que, de temps à autre,

[1] Voir, au sujet de cette anecdote, l'ouvrage intitulé : *Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de la littérature.* — Paris et Bruxelles. — 5 vol. 1679.

je le regardais, je l'interrogeais des yeux, comme s'il n'avait pas achevé. Il s'aperçut de ma préoccupation.

« Eh ! bien ? me dit-il. »

Ces deux mots me rappelèrent à moi-même.

« Eh ! bien répondis-je, ce que je viens d'entendre me laisse un regret, c'est qu'au lieu de prendre l'épée vous n'ayez pas pris la plume, et qu'au lieu d'encenser Pallas, vous n'ayez pas prodigué votre myrrhe aux Neuf Sœurs. A la verve, à l'entrain, au pittoresque de votre expression, on vous prendrait pour un romancier moderne. Vous détachez le mot avec une aisance qui ferait croire que vous êtes du cru, et non des bords de la Dimbowitza. Dans le feuilleton vous feriez *flores*.

— Ce que vous me dites là me flatte énormément, c'est une ressource pour l'avenir. Mais, pour le moment, nous laissons de côté la question. Je voulais savoir ce que vous pensiez de la mort violente de Roger ?

— Je pense, comme maître Taburot, que la misère a chargé son arme.

— C'est là, précisément, où je vous attendais. Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas la misère, ce sont ses cheveux rouges.

— Il avait les cheveux rouges?... Vous ne m'en aviez pas parlé... Diable! Et votre histoire est... de l'histoire?

— Authentique. Plusieurs écrivains de mérite l'ont même enregistrée. Mais je tiens le fait, personnellement, de meilleure source. Le baron d'Hautefort, que vous avez vu figurer dans ce drame, épousa une demoiselle de Courtevannes qui laissa une fille, laquelle se maria à son tour à un boyard de mon nom, et me donna une grand'tante. Voilà comment vous me voyez si bien instruit de l'événement. Dans la famille on se le raconte de proche en proche.

— C'est prodigieux. Savez-vous que voilà de quoi bouleverser bien des générations? A votre place, moi, je mettrais dessus l'éteignoir, dans l'intérêt de mes petits neveux.

— Mauvais plaisant. Si je vous disais que de trois frères qu'ils étaient, affligés tous trois de cheveux rouges, mon cousin seul, jusqu'ici, a échappé à son sort? L'un s'est tué à la chasse, l'autre chez lui : il s'est ouvert les quatre veines [1].

[1] Le fait est exact. Ce qui me le paraît moins, c'est que cette double catastrophe ait eu lieu parce que ceux qui en furent les victimes avaient des cheveux rouges.

— Alors, mon ami, faites en sorte que votre jeune parent ne reste pas ici : envoyez-le vite à Londres ; on y cultive la garance avec un succès toujours croissant ; il y sera reçu à merveille et subira, j'aime à le croire, la bienfaisante influence du ciel ardoisé de cette ville. »

G... O... ne suivit pas mon conseil, ou, s'il le suivit, son cousin n'en tint aucun compte. Peu de temps après, ce malheureux jeune homme tomba du haut de l'arc de triomphe de l'Étoile et se brisa, vous devez le penser, comme un verre. Les gardiens attribuèrent l'événement à son imprudence ; suivant eux, il s'était trop penché en dehors et avait éprouvé le vertige. Le major, fataliste comme un Osmanlis, y aura vu le doigt du sort.

Le hasard, vous le voyez, se charge quelquefois de donner gain de cause à l'erreur.

# CHAPITRE IX.

La Sibérie romaine. — Alexandre le Bon. —Jacques le Despote. — Basile le Loup. — Constantin Ducas. — Les grands hommes. — Les *plaisirs de la villégiature*. — Les *deux épis*.— Les *nations*. — L'affranchissement des Zigans. — La *chemise de l'homme fortuné*. — Le ménechme. — Le métropolitain Ignace. — Les *Éphores*. — Saint-Sava. — Les écoles. — Le popa polyglotte. — Pierre Bales. — Le forgeron Elihu Burrit. — Le pape Pie IX. —Le baron de Coubert. — La *razzia*. — *Maxima minimis*. — L'épigraphe de Juvénal. — Un aïeul en hors-d'œuvre. — Marly. — Louis XIV et le financier. — *Le Muzeu national* et le *Curier rumanesk*.

—

Suivant Strabon, la Moldo-Valachie, ou plutôt la Géto-Dacie fut considérée d'abord comme une Sibérie, un Sinnamary. On y exilait les grands de Rome. Mais cet état de choses dura peu. L'occupation successive de ce pays, non seulement par les Gètes, les Daces, les Romains, mais encore par les Gépides, les Jazyges, les Sarmates, les Kszars, les

Moangs, les Oazes, les Goths, les Huns, les Saxons, les Avares, les Slaves, les Patzinaeites, les Lombards et les Turcomans le fit bientôt disparaître. L'empereur Gallien, instruit des dévastations de ces barbares, rappela les gouverneurs qu'il avait envoyés dans ce pays perdu. Aurélien, après lui, fit émigrer les populations romaines qui pouvaient encore s'y trouver, et les transporta sur la rive droite de l'Ister.

Néanmoins, l'influence des Romains ne s'y éteignit point. Ils y étaient demeurés trop longtemps en maîtres pour n'y pas conserver toujours une sorte de prééminence. Le latin y domina pendant plusieurs siècles. L'envahissement des hordes barbares seul amena la corruption de cette langue-mère. Quant aux caractères [1], ils continuèrent à être employés jusqu'à la fin du quatorzième siècle.

A cette époque, plus nombreux, plus forts, surtout plus instruits, les Slaves relevèrent le vieil héritage des Goths, introduisirent le christianisme en Moldo-Valachie, et intercalèrent dans l'idiome national un grand nombre de mots relatifs au dogme

[1] Les caractères *cyrilicks*.

et aux principes religieux. L'importante question de l'union ou de la désunion des deux églises grecque et romaine, alors en instance, fit le reste. Les Slaves surent si bien en tirer parti, qu'ils parvinrent au but de leurs desirs, « l'asservissement intellectuel du pays, » et que leurs caractères furent à tout jamais substitués aux caractères latins.

En 1857, un Moldave aussi érudit que courageux [1], prononça un discours dont j'extrais ce court fragment :

« Que le lecteur impartial interroge nos antécé-
» dents, et il trouvera que si nous n'avons pu attein-
» dre à cette puissance politique qui distingue les na-
» tions européennes, ce n'est pas à raison de notre
» faiblesse intérieure, mais à raison de circonstances
» tout à fait étrangères. L'histoire prouve que,
» dans notre zèle pour l'instruction, nous n'avons
» jamais été les derniers, même dans les temps de
» troubles plus malheureux... »

Et en effet, en consultant les annales de l'hospodariat, voici ce qu'on y trouve :

[1] M. Alexandre Higedéo, éphore de l'école de Hottin. (Bessarabie.)

Le prince *Alexandre le Bon* institua à Soutchava, en 1401, une école de droit et une école pour l'enseignement du grec, du latin et du slavon, dans laquelle le métropolitain Thévetiste professait lui-même les doctrines de l'Église grecque....

Le prince *Jacques le Despote* institua ensuite à Cottnar une Université avec une bibliothèque publique sous la direction du vice-chancelier Jomer et de deux illustres savants, Gasper Peucer, gendre de Mélanchton, et Joachim Rétice, professeur de mathématiques à Cracovie.....

Le prince *Basile le Loup*, au témoignage de Malosius, patriarche d'Antioche, était le plus érudit de tous les princes et de tous les personnages de distinction que le patriarche avait connus pendant un long voyage dans les contrées européennes de la communion grecque. Il transféra l'école de droit de Soutchava à Jassy, et lui donna le nom de *Basilienne*. Il fonda deux écoles de théologie près les siéges épiscopaux, et deux écoles pour les langues romaine et slavonne, près l'archevêché de Jassy.....

Le prince *Constantin Ducas*, le plus grand helléniste de son temps, est le premier à qui l'on doive l'établissement des écoles primaires pour le peuple.

Celle de Hottin brillait entre toutes les autres. Son dernier éphore, Antiphilothius, a publié en roman une géographie universelle et un tableau chronologique des princes de Moldavie. Les cahiers des professeurs, véritables modèles de l'enseignement des quinzième et seizième siècles, sont parvenus jusqu'à nous, et portent l'empreinte d'une science profonde...

« Nos ancêtres, s'écrie M. Higedéo sont entrés des premiers dans les voies de la civilisation ; ils y ont même devancé les nations voisines. Ils ne durent pas leurs premiers succès à l'étranger, encore moins à la protection de quelque souverain ; c'est une propension naturelle aux Moldaves qui les a guidés tout d'abord vers la lumière.

» Le témoignage des contemporains nous apprend que l'imprimerie était regardée comme un sacrilége à une époque où, en Moldavie, on imprimait déjà pour le peuple l'Écriture-Sainte et des livres de prières. L'édition slavonne la plus rare et la plus ancienne de l'Évangile, est celle qu'à donnée en 1512 le religieux Malasius, vingt-deux ans après l'établissement de la première imprimerie à Cracovie. Le plus ancien monument de l'imprimerie, en Russie, est à peine de l'an 1564. Nous avons des sermons

imprimés en 1580 et en 1641; le Nouveau Testament, en 1641; le livre des Cantiques, en 1649; la règle des Conciles, en 1652; etc., etc.

» Vous remarquerez aussi, messieurs, qu'en 1636, dès le règne de Basile l'Albanais, en Moldavie, on officiait en langue nationale.

» La Moldavie avait depuis longtemps, dans la ville de Hottin, pour les langues arabe et turque, une bonne école où fut élevé Sobieski, frère du conquérant Jean III, roi de Pologne.

» La Russie a souvent demandé le concours d'hommes éclairés de notre nation. Lorsque le père de Pierre le Grand voulut donner des lois à son pays, il demanda communication de nos codes et de nos coutumes, et les réglements qu'il en a extraits furent appelés sages et chrétiens.

» *Pierre Moliva,* fils du prince de Moldavie, Siméon Moliva, fonda la première académie russe à Kieff. Le savant religieux *Paul Bérindo*, petit-fils d'un prétendant au trône de Moldavie connu sous le nom de Koulensky, a écrit le premier dictionnaire slavon-russe, et a posé les bases de la lexicographie slavonne. *Nicolas Kermel Miléxem*, polyglotte et historien qu'Alexandre Michaëlowitsch envoya comme

ambassadeur en Chine, fut le précepteur de Pierre le Grand, et sut inspirer à ce prince les sentiments élevés qui le portèrent à essayer l'œuvre de la civilisation russe. Le prince *Démétrius Cantimir* fut le premier président de l'académie des sciences qu'il avait fondée en Russie, d'après le plan de Leibnitz, et a laissé des ouvrages dont la réputation est devenue européenne. Son fils, *Antiochus Cantimir*, poète très remarquable, fut le créateur de la poésie russe.

» Tous ces hommes illustres ont honoré l'humanité par leurs travaux. Tous, jusqu'à *Herasthoff*, qui a organisé l'université de Moscou, méritent du pays et de leurs frères. La Moldavie se fait gloire de les compter parmi ses enfants. »

Voilà, je le dis encore de quelle façon s'exprimait, en 1857, M. Higedéo, et je suis loin, assurément, de l'en blâmer. Mais peut-être a-t-il un peu dépassé les rigoureuses limites de l'exactitude; peut-être, entraîné par son patriotisme, a-t-il trop facilement cédé aux élans de son cœur?

Quoi qu'il en soit, le Moldo-Valaque, aujourd'hui, est un composé de slave, de latin et d'italien. Quelques mots barbares s'y rencontrent encore,

mais l'usage tend chaque jour à les repousser. Cette langue ne manque ni d'expression ni de richesse. Elle flatte agréablement l'oreille et se prête facilement à la traduction des chefs-d'œuvre étrangers. Aussi la Moldo-Valachie a-t-elle produit, nous venons de le voir, de grands hommes, et compte-t-elle encore dans son sein des illustrations auxquelles il ne manque peut-être qu'une seule chose : la publicité. *Giorgovici*, *Chichendella*, *Pierre Maïor*, ***Samuel Clein***, ***Basile Colossi***, ***Corneli*** et ***Théodorici***, épurèrent la langue de leurs ancêtres; ***Sincaï***, ***Cantimir***, ont, d'une main ferme, tracé son histoire; ***Beldiman***, ***Balatchéno***, ***Carlova***, ***Donici***, ***Alexandresco***, ***Négreschi***, ***Boliaco***, les deux ***Miron***, ***Pogor***, *Urache*, *Alexandri*, *Mumuléno*, ***Aristias***, ***Kogalnitchan***, et tant d'autres, ont chanté et chantent encore ses hauts faits; ***Assaki*** prêcha l'union, la concorde, et traduisit avec un rare bonheur Lamartine; ***Eliade***, dont la grâce et la délicatesse ont tant de charme, s'est fait le peintre de la nature, et sait donner aux moindres objets les plus séduisantes couleurs; ***Vacaresco....***

Mais, je m'arrête pour citer ici des fragments; ce sera tout à la fois donner une idée du talent des poètes et de l'originalité de la langue d'Or.

*Vacaresco* dépeint les plaisirs de la villégiature, et voici de quelle ravissante façon ; quant à lui, il mène l'existence dans son *Tusculum* du pied des Krappacks :

Quànd la vie, la gràdinà
Quànd la câmp de multe ori
Cu o muncà prë put' inà
Pilda dans la muncitori.

Quànd cu mreji amàgitöre
Vii prindeam pàsèri din sbor,
Quánd prin t'evi fulgerètöre
Cu plum le asvèrbam omor.

Quànd cu càini prin pàdure
Vulpe, le pure fricos,
Lupul nàràvit se fure
Il râneam mal cuprisos.

Trageam mult 'i din lòcuinça
Qu'au adunc al apei fund,
Quôt'si din la încelàri credinça
Undit'i lesne îi pètrund.

Muncà, luptà, calarie,
Jocuri, âmblete pe jos,
Mè'ntàrea cu veselie
S'i 'mi da un vederat folos.

Curàt'ia s'i mèsura
Masa mea ìmpodobia
Mult'umea stomah, ochi, gura
Darmè sàtura d'abia.

Voici la traduction :

Tantôt à la vigne, au jardin,
Tantôt au champ, suivant l'usage,
Le laboureur prenait courage,
Au léger travail de ma main.

Tantôt, dans mon filet perfide,
Vingt oiseaux tombaient prisonniers;
Ou tantôt, mon plomb trop rapide,
Les abattait morts à mes pieds.

Tantôt mes chiens suivaient la trace
D'un renard, d'un cerf ou d'un loup;
Mais, c'était pour le loup rapace,
Que je gardais mon meilleur coup.

Du fond de son séjour liquide,
J'attirais gros, petit poisson;
Et quelquefois le moins avide
Venait se prendre à l'hameçon.

Ainsi variait chaque jour;
Du travail à la promenade,
De la pêche à la cavalcade,
Ainsi je passais tour à tour.

Ma table était simple et frugale,
Mon verre, ni grand, ni petit;
La propreté, que rien n'égale,
Mettait mon cœur en appétit.

*Assaki*, aussi gracieux fabuliste que sa fille, Mme Mourez, est élégante interprète de nos chefs-d'œuvre, Assaki, l'Ésope de la Valachie, fait ainsi parler le fruit doré de Cérès [1] :

LES DEUX ÉPIS.

Cu inalt'ata, mandra frunte
Un des'ert spie de fàima
Pe-un spie plin de gràunte
Que in jos se atèrna.
« Dice des la alui vecin :
» De ris lucru 'i curios
» Que t'ii capul as'a jos? »
Aud'indatunci spicul plin
Au respuns, la aquëstà cërta :
« Nu dorese a mè scàmba,
» A mea frunte a 'mi rèdica,
» Quànd de tot arfi des'ërta. »

[1] M. J. A. Vaillant a traduit en français ces divers morceaux et leur a conservé leur forme naïve, originale, ce qui me semble d'autant plus heureux, que, rendu dans un autre idiome, le roman, ainsi que toutes les laugues d'Orient, perd beaucoup de son coloris, de sa richesse et de son expression.

TRADUCTION.

Qui dit hautain, dit bête.
Un épi sec et vide et vain
Blâmait un épi, son voisin,
De trop pencher la tête.
« Ami, lui disait il souvent.
» Aurais-tu peur du vent?
» Que regardes-tu donc à terre ? »
L'ami sent l'ironie amère.
Et sans plus bouger lui répond :
« Quand je n'aurais rien dans la tête,
» Je n'en hausserais pas mon front,
» Front hautain est front d'une bête. »

Pogor, écrivain et penseur, moraliste et philosophe, peintre et historien, Pogor s'écriait naguère, dans sa généreuse indignation contre les vices du jour et contre la défectueuse organisation de nos sociétés modernes :

« Les nations viennent, les nations passent, » mais la terre est toujours debout. — Cette vérité » me réveille de mes songes de vanité. — L'homme » est mortel, tout le monde le sait et je le sens; » — mais il en est peu qui y pensent. —

» L'amour de soi qui meut tout dans le monde,
» fait de l'homme intelligent une bête brute, l'arrache à la vérité dans ses filets perfides, — et
» l'entraîne par les cheveux dans un abîme où il se
» perd.

» J'ambitionne d'être le premier de mon pays.
» Je veux le préparer à ma postérité. — Comment
» faire? Comment y parvenir?

» Par le crime!

» Pour en venir à fouler de tels degrés, il me
» faut être riche; — pour amasser des richesses, il
» me faut être spoliateur, — cruel, impitoyable,
» barbare, perfide, sanguinaire.

» Mais il n'y a que moi de riche, — il me faut
» donc appauvrir encore ceux qui sont pauvres, —
» écraser mes égaux et me ménager des droits à part.
» — Familles et peuples, je dois tout flétrir, — afin
» que ma postérité n'ait à glorifier que mon nom.
» — Je renoncerai à mon âme; je fermerai l'oreille
» aux cris de ma conscience; — plus d'amis, tout
» homme doit m'être étranger, — et je dois contempler avec délices l'écume de sang qui s'é-
» chappe de la bouche du moribond que ma main

» a frappé ; — impassible je verrai la veuve et les » orphelins en habits de deuil se morfondre à ma » porte, — les affamés nus et suppliants réduits à » ramasser les miettes de ma table, sans m'embar- » rasser de savoir s'ils ont ou s'ils ont eu, — et » sans rougir de mes violences qui leur ont arra- » ché leurs biens. »

Alexandri, nouveau Rouget de l'Isle, célébra de la sorte l'affranchissement des Zigans[1] :

Te slăvesc o d'i ferice, spânta d'i de libertate,
Tu a quàrii dulce rad'e sufletul roman strebate;
Te slavesc o d'i de cinste pentru patria iubită
Tu que arat'i ochilor nos'tri omenirea desrobita!

Vĕcuri multe de durere au trecut cu vijelie
Subt asprime plecând capul unui
Dar Românul cu a su mână rumpe lançul de robie
S'i çindromul slobod astă d'i se descĕptă ferecit!

A d'i e Sorele mai falnic, ad'i e lumea mai voiosă;
In pept ad'i inima' mi cresce, ad'i viaça mea frumosă;
Quàci la glasul libertăt'i vĕd Moldava desceptată.
S'i la glasul omenirei o simt'esc induios'ată!

[1] Le 31 janvier 1844.

Cuiste, slavă s'i marire pentra tine în veci ce fie
O Moldovo mult indubită! tu qne dori sfăvita dreptati,
Braçul tieu quare sfĕrĕma astă d'i jugul de robie,
Insùs'i t'ie pregătesci viitor de libertate.

« Je te salue, jour heureux, jour sacré de liberté, » — toi dont les doux rayons ont pénétré l'âme » romane; — je te rends gloire, ô jour d'honneur » pour ma patrie bien aimée, — toi qui montres » à nos yeux l'humanité affranchie!

» De longs siècles de douleurs ont passé avec la » tempête, — faisant plier sous leur rigueur la » tête d'un peuple infortuné; — mais le Roman a » brisé de sa main la chaîne de l'esclavage, — et » le Scindrôme, libre aujourd'hui, se réveille pour » le bonheur!

» Aujourd'hui plus majestueux est le soleil; au- » jourd'hui plus souple est la nature. — Dans ma » poitrine mon cœur se dilate et ma vie me paraît » plus belle; — car, à la voix de la liberté, je vois » la Moldavie se réveiller, — car je la vois com- » patir aux cris de l'humanité!

» Honneur, gloire, grandeur à jamais à toi !
» — O Moldavie chérie ! toi qui rends si bien la jus-
» tice, — que le bras qui brise aujourd'hui le joug
» de l'esclavage — te prépare à toi-même un avenir
» plus libre ! »

Enfin Rosetti, dont la poésie se rapproche tant de celle du chantre immortel des *Méditations*, dont l'amour est si pur, le patriotisme si vrai, la morale si sévère, le caractère si doux, l'esprit si bienveillant et si fin ; Rosetti, de sa plume, laisse tomber des perles. J'en relève une avec empressement :

LA CHEMISE DE L'HOMME FORTUNÉ.

« Écoute, Empereur, avec toute ta patience !
» —J'ai à te rendre compte du lourd fardeau que tu
» m'as imposé. — Tu m'as ordonné, dans le but
» de te guérir, — de t'acheter la chemise — d'un
» heureux de ce monde.

» Desireux de te servir et de trouver un remède
» à ton mal, — j'ai parcouru toute la terre, cher-
» chant avec soin — cette chemise tant desirée.
» Mais ce monde est un char de douleurs, — il

» n'y est personne sans chagrin, — personne » d'heureux. J'avais bien trouvé un jeune homme » beau, riche, — mais il prétendait avoir une » compagne fidèle, et il était malheureux. Ici un » père pleurait le fils qu'il venait de perdre. — Là, » un autre se lamentait de n'en pas avoir : — ni » l'un ni l'autre n'étaient heureux.

» Plus loin, l'un desirait le trône, un autre l'a- » vait obtenu, et celui-ci avait spolié son pays et se » plaignait à ceux — à qui il l'avait vendu, — d'en » avoir été chassé. Qui la beauté, qui la poésie, » qui la richesse, qui la santé, tous avec des desirs, » — et personne n'était satisfait.

» Je voyais que mes compagnons étaient eux- » mêmes pénétrés de douleur, — de voir qu'il n'est » pas un seul homme heureux dans le monde, — » et je désespérais de te guérir ; — quand, du fond » d'une vallée, ayant entendu — le son du buccin, » nous tressaillîmes — à cet air agréable.

» Nous courûmes. O ciel ! que de beauté ! — Un » ruisseau parcourait la vallée — lentement et sans » bruit. Un paisible troupeau paissait au milieu des » prés, et, couché dans les fleurs, le berger chan- » tait : — Quel bonheur !

» Berger, lui dis-je, tu vis dans la misère, » — ton troupeau est peu nombreux, — je veux » te rendre riche ; — viens avec nous trouver l'Em- » pereur, il veut que désormais — le pauvre et » l'orphelin l'aient pour père, — afin qu'ils soient » heureux.

» Vive l'Empereur! mais je n'ai besoin de rien, » je suis riche de mon troupeau, — et suis content » de ma chaumière. J'aime Dieu, mon chien » m'aime, cette eau me désaltère, ce troupeau me » nourrit, — je suis heureux.

» Vite, vite sa chemise, le mal me dévore ; — sa » chemise, vite! que je la passe ; — l'ami, dépê- » che-toi. — Je n'en puis plus. — Hélas! sire, » c'est avec la plus profonde douleur — que je te » le dirai : cet homme si heureux n'avait pas même » une chemise sur le dos ! »

— · ·

D'une intelligence remarquable, d'un esprit fin, séduisant, pittoresque, d'une flexibilité de caractère peu commune, les Moldo-Valaques se livrent au travail avec zèle. Cette aptitude forme même un contraste avec l'indolence des Orien-

taux, leurs voisins. Disposés toujours à céder aux impulsions rénovatrices que l'étranger, quoi qu'on en ait dit, que les peuples Slaves surtout, leurs premiers maîtres en fait de science, leur impriment, ils marchent rapidement dans la grande voie du progrès, et si des mains habiles leur manquent, le temps comblera bientôt chez eux cette lacune. Pourvus des éléments qui leur ont fait défaut, en majeure partie, dans le principe, ils sortiront enfin des ténèbres où l'ignorance, où l'impuissance, aussi, les tenaient garrottés. Aujourd'hui encore beaucoup de boyards — d'un certain âge, il est vrai, —ne savent ni lire, ni même tracer une ligne. Leur insouciance, à cet égard, égale celle de nos habitants d'autrefois; fiers des prérogatives attachées à leurs titres, et s'imaginant que, pour des gens de leur aloi, tenir une plume c'est déroger à sa dignité, ils s'écrieraient volontiers avec le *Ménecheme :*

Pour moi je n'ai jamais mis le nez dans un livre,
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

Cette choquante fanfaronnade passera.

Le temps en fera justice avant peu.

De l'année 1810, seulement, date l'initiation de ces peuples aux premières, aux véritables notions de la science, des belles-lettres et des arts. Le vénérable métropolitain Ignace en fut le premier instigateur. Il fonda à Bucharest un lycée où l'on appela des professeurs de toute sorte, et bientôt la langue nationale, les langues étrangères, les mathématiques, la chimie, la physique, le dessin, en dehors des cours habituels, y obtinrent d'heureux, de rapides résultats.

Abandonné forcément en 1812, cet établissement tomba sous la direction d'administrateurs nommés emphatiquement *Éphores*; chacun brigua l'honneur de la dictature, la désunion se mit dans les rangs; et alors, comme un navire épuisé, le lycée, faisant eau, sombra sur lui-même.

Il ne tarda pas toutefois à se relever sous une autre forme. De ses cendres sortit Saint-Sava, collége qui fut immédiatement organisé sur un pied régulier et sévère. Des professeurs de choix, connus tous par de précédents travaux, y furent seuls admis et n'entrèrent en fonctions qu'après avoir subi les rigoureuses épreuves du scrutin.

Un peu plus tard, l'hospodar exigea qu'un indigène de mérite fût envoyé en Europe pour y étudier l'instruction publique. M. Poyénaz obtint les honneurs de cette mission importante. Homme froid, grave, impassible, de dehors peu brillants, mais d'une capacité solide, il s'acquitta dignement de ses obligations, et revint muni de nombreux documents. Saint-Sava lui doit ses institutions les meilleures.

Enfin, en dehors de Saint-Sava, des établissements destinés à l'instruction de la jeunesse virent le jour. Les écoles lancastriennes, dues au zèle éclairé de M. Démétrius, l'école des humanités et l'école complémentaire s'organisèrent sur des bases solides et durables, et rendront un jour de grands services au pays. De nombreux élèves ne tarderont pas, il faut l'espérer, à récompenser, en y accourant, les efforts de ceux qui les ont instituées.

Je le répéterai donc : une bonne volonté incontestable et incontestée, de l'esprit, du bon sens, de l'aptitude : tels sont les traits caractéristiques qui distinguent les Moldo-Valaques. Je n'en voudrais pour témoignage que l'éclat qu'ont répandu autour d'eux les hommes d'élite dont j'ai cité quelques pro-

ductions, si, en dehors de ces natures toutes exceptionnelles, on ne trouvait de fréquentes attestations des faits que j'ai cru pouvoir avancer à cet égard. Parmi les élèves que leurs familles envoient tous les ans à Paris, pour y recevoir le baptême de la science, il en est peu qui reviennent sans rapporter de nos écoles de droit, de médecine, de peinture, de sculpture, de musique même, d'excellentes notions. Barthole et Cujas, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Horace Vernet, Paul Delaroche, Bosio, Lemaire, Halévy et Aubert élèveront bientôt les principautés Danubiennes au rang des nations.

Ceux que des intérêts de famille par trop graves retiennent au *pridevor* [1], quand ils ne suivent pas les cours de Saint-Sava, ou des écoles particulières que dirigent pour la plupart des hommes de cœur et de talent, ceux-là prennent chez eux un jeune professeur, un français particulièrement, et acquièrent bientôt par ses soins, en dehors de leurs études spéciales, une aisance de langage et de manières pour laquelle ils sont pleins de passion. Russes, sous ce rapport, ils font une métamorphose complète; de la chry–

[1] Péristyle d'une maison.

salide du Daco-gétique s'échappe un Gaulois, mais un Gaulois habillé par Staub.

Ce qui surtout chez eux m'a frappé, c'est l'étonnante facilité avec laquelle ils apprennent non seulement les langues orientales, mais encore celles de l'Occident. Il n'est pas rare de voir un Moldo-Valaque parler à la fois, indépendamment de sa langue maternelle, le *Grec ancien*, le *Grec moderne*, le *Russe*, l'*Allemand*, l'*Italien*, le *Français*, et fort souvent, même, l'*Arménien*, le *Turc* et l'*Arabe* : c'est à dire, pour le moins, de six à huit langues !

Que de recherches on ferait, avant de trouver cela chez nous !

Je n'oublierai jamais le popa[1] du faubourg de *Pô de Tabatsch*. Ce patriarche, aussi vieux qu'Abraham lorsqu'il voulut sacrifier son fils, me montra un *Pater* écrit par lui en VINGT-QUATRE LANGUES !

« Mais, demandai-je à la personne qui m'accompagnait, ce vieillard parlerait-il toutes ses langues ?

— Certainement, Monsieur, me répondit-il aussitôt lui-même en fort bon français. Autrement, où

[1] Arménien naturalisé Valaque.

serait le mérite, si tant est qu'il puisse y en avoir?»

Et en quelles langues le *Pater* était-il écrit?

En *Arménien*, en *Syriaque*, en *Chaldéen*, en *Sanscrit*, en *Arabe*, en *Circassien*, en *Kurde*, en *Persan*, en *Égyptien*, en *Turc*, en *Valaque*, en *Grec ancien*, en *Grec moderne*, en *Russe*, en *Latin*, en *Hongrois*, en *Polonais*, en *Allemand*, en *Français*, en *Italien*, en *Anglais*, en *Espagnol*, en *Portugais*... en *Chinois!*

Cela ne tenait-il pas du prodige? Je n'en revenais pas.

Ce fut bien pis, lorsqu'il me montra sa prière écrite par lui-même, dans ces diverses langues, sur un papier de la grandeur d'un *mahmoudié* d'argent, monnaie un peu plus large que ne l'étaient nos anciennes pièces de six livres. Mon étonnement n'eut plus de bornes.

Le célèbre maître d'écriture, Pierre Bales, présenta, en 1575, à la reine Élisabeth, une bague dont le chaton, de la grandeur d'un demi-sou anglais, contenait, écrits très lisiblement, le *Pater*, le *Credo*, les dix *Commandements de Dieu*, deux prières latines, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de Jésus-Christ et celle du règne d'Elisabeth.

Mais Pierre Bales était né à Londres.

Le laborieux forgeron Elihu Burrit est parvenu, tout en forgeant, à apprendre et à parler aisément cinquante langues, parmi lesquelles le *gaélique*, le *celtique*, le *saxon*, le *gothique*, l'*islandais*, l'*esclavon*, le *chaldaique*, l'*éthiopien*, le *sanscrit*, le *talmoud*, c'est à dire les moins connus, les moins usités, les plus difficiles idiomes.

Mais Elihu Burrit est Américain.

Enfin le pape actuel, Pie IX, après avoir porté la cape et l'épée, se livra à l'étude avec tant d'ardeur et de succès, qu'il n'y a pas de science dont il n'ait en quelque sorte obtenu le dernier mot comme Cuvier. Sa Sainteté parle également quarante langues, les écrit, les traduit, s'en sert même pour composer comme de sa langue maternelle, et en possède suffisamment les ressources pour qu'on se méprenne, en le lisant, sur son origine.

Mais Pie IX a vu le jour à Sinigaglia, dans les États de l'Église même.

A mon retour de Constantinople, j'avais de nombreux devoirs à remplir, des visites à faire, mille commissions dont je m'étais chargé avant mon départ, et qu'il me fallait exécuter jusqu'au bout, en

en rendant compte à mes mandataires. J'endossai le costume de rigueur, et, montant dans un équipage qui ne m'a jamais privé d'un zwantzig, je partis. A tout seigneur, tout honneur. Je commençai par l'hospodar, qui voulut bien me recevoir avec sa bienveillance habituelle. Je me rendis ensuite chez ses frères, le grand wornick Michel, le spathar. Je touchai de là chez la princesse Ghika, chez le grand polstelnick Balsch Philippesco, chez l'aga Démétraki Philippesco, chez le prince Soutzo, chez les boyards Koriesko, Aleko Bellio, etc., toutes personnes dans le souvenir desquelles je n'occupe sans doute aucune place actuellement, ce qui serait la chose du monde la moins extraordinaire, mais dont je n'oublierai jamais les bontés.

A cinq heures, je fis une nouvelle toilette et me rendis au consulat de France, où je dînai. J'y trouvai M. Mimaut, vice-consul à Jassy. M. Mimaut, fils du digne représentant de notre pays en Égypte, était venu rendre visite à M. A. Cochelet, consul-général, l'un des dignitaires les plus estimables, sous tous les rapports, et sans contredit les plus estimés que nous ayons eus à l'étranger.

A sept heures, nous montâmes en voiture, nous

nous rendîmes à Kérestréo, et, le soir, ce fut à mon tour de recevoir. Flor... Kost... Pred... Philipp... quelques officiers Valaques, le bézadey Ghi... Man... Kretzu... Bal... arrivèrent successivement à ma porte. Ils étaient suivis de plusieurs Français fixés dans le pays, ou, comme moi, hirondelles de passage. Parmi eux se trouvaient le baron de Coubert, cadet au service de l'Autriche, le chevalier Adolphe de Simond, ancien officier de la garde royale, M. Polk, attaché au consulat-général, M. Willacrose, enfin, qui me donnait alors cordialement l'hospitalité.

Je laisse à penser ce que peuvent faire, quand ils sont ensemble, une vingtaine de vieillards dont le plus âgé ne comptait pas trente ans! Je m'étais approvisionné de tabac, de rhum, de champagne et de gâteaux : gâteaux, champagne, rhum et tabac disparurent comme par enchantement. Le jour nous retrouva causant et chantant, et le soleil, plus matinal que de coutume, éclaira gaiement les tables vides; une *razzia* complète avait eu lieu dans la nuit.

Mais, dit la vieille sagesse des nations, *maxima minimis*. Qui eût jamais pensé que de notre médianoche dût dater une vie nouvelle, une hégire, pour

la Valachie? Il en fut pourtant ainsi. Que de cerveaux brûlés ont enfanté de grandes choses! Que de petites causes ont produit de grands effets! Que d'inventions, que de poésie, que de merveilles sont sorties des flammes créatrices du punch! La raison n'a fait que perfectioner ce que la fièvre avait mis au monde. Le sang-froid polit ce que le délire a imaginé.

« Messieurs, s'écrie tout à coup l'un de nous, jeune boyard dans l'esprit duquel ces aphorismes avaient germé avce fruit, je fais une proposition : c'est de créer de nos deniers un journal. Êtes-vous de mon avis? »

Il n'y eut qu'un seul cri. Chacun acquiesçait.

« Nous serons politique, littéraire, économique, commercial, artistique. Nous traiterons simultanément tous les sujets, toutes les questions, tous les intérêts à l'ordre du jour. Y consentez-vous? »

Il n'y eut encore qu'un seul cri. Chacun adhérait du geste et de la voix.

«Nous prendrons pour épigraphe ces mots de Juvénal : *hoc agimus circumspicit gloria et stimulat nos ;* et lorsqu'il s'agira de censure, nous donnerons la vérité pour base à tous nos écrits. *Cum tabulis animum cen-*

*soris sumet honesti*, dit Horace. Nous suivrons le précepte. Pensez-vous comme moi ?

— Certainement !

— A l'œuvre donc, et ne perdons pas de temps.»

Et une adresse au prince, à l'hospodar, fut aussitôt rédigée.

« Maintenant, il s'agit de savoir quand nous paraîtrons ?

— A la saint Michel, dans quinze jours, répondit l'un des plus ardents.

— Messieurs, m'écriai-je à mon tour, j'applaudis à votre pensée, elle est belle, noble, généreuse et patriotique. Il est temps que l'Europe apprenne par vous-mêmes ce que vous valez, ce que vous êtes appelés à devenir. Mais, *cave ne cadas!* n'allons pas trop vite. Nous venons de voter un habit, sachons un peu ce que nous mettrons dedans.

— Moi, dit l'un, je me charge de la partie politique.

— Moi, dit l'autre, de la partie commerciale.

— Moi, de la partie économique.

— Moi, de la partie artistique. »

Vingt génies étaient éclos d'un seul coup !

« Pardieu, Messieurs, dit le baron de Coubert, le fait est piquant. Je ferai, si vous le permettez, partie de votre phalange, dans la mesure, bien entendu, de mes faibles capacités. Un de mes aïeux a joué un rôle assez important à la cour du roi Louis XIV, je vous le servirai en hors-d'œuvre. »

Un formidable bravo accueillit cette ouverture du jeune cadet Autrichien.

« *Pinta trahit pintam*, reprit joyeusement le premier interlocuteur, en *buvant*[1] pour la dixième fois sa chibouque: une idée en amène une autre. Aucun de nous ne songe à se coucher, la nuit est trop avancée pour cela. Nous avons encore deux heures de ténèbres : prions notre *spirituel collaborateur* de nous livrer son aïeul en pâture. Nous le dévorerons avant nos abonnés, comme le concierge, à Paris, dévore son journal avant le locataire. »

M. de Coubert avait trop de bon sens pour se faire prier plus longtemps.

Voici ce qu'il conta :

« Fatigué des grandeurs de la royauté et des

[1] En Moldo-Valachie, on ne fume pas, on boit une pipe; on en aspire la fumée et on ne la rend pas.

pénibles obligations attachées à son sceptre, Louis XIV demandait un peu de solitude et de repos. Il promena un regard de convoitise autour de sa ville capitale, et ses yeux se fixèrent d'abord sur les riants coteaux de Luciennes; puis, des coteaux de Luciennes, plongeant dans l'un des plis de la vallée qui en occupe la base, ils s'arrêtèrent sur un obscur petit village, sur Marly.

Enchanté de sa découverte, Louis fit aussitôt appeler l'architecte Mansard, et lui dit :

— Que pensez-vous de cet endroit?

— Sire, c'est le seul lieu de votre royaume où je voudrais terminer mes jours.

— Puisqu'il en est ainsi, vous allez nous y construire un ermitage.... peu de chose.... quelque bagatelle. Nous y viendrons souvent *en retraite.* »

Cette bagatelle, cet ermitage, que Saint-Simon appelle un *repaire de serpents,* absorba une somme fabuleuse, des millions!

Mansard avait la main libre, tout s'y fit comme par enchantement. Corps de logis principal, belvédère, terrasses, pavillons, salle des cent-Suisses, offices, cuisines, communs, s'élevèrent à vue d'œil. De vastes réservoirs alimentèrent un ruisseau qui

prit dès lors les allures d'une rivière ; de larges allées d'ifs et de bouleaux furent ménagées avec art ; des jets d'eau jaillirent en tous sens, l'un d'eux portant jusqu'à cent seize pieds de hauteur. De tous côtés des parterres, des portiques, des berceaux, des quinconces, ouvrage de Leverdet, élève de Lenôtre ; des statues et des groupes dus à l'habile ciseau de Coysevox ; des bassins, d'énormes vases et des grottes, qu'avaient creusés ou construits les premiers artistes du temps, vinrent contribuer aux charmes de ce séjour enchanteur.

Mais de toutes ces merveilles, la plus étonnante fut celle que le futur créateur de Versailles alla chercher, au poids de l'or, à Compiègne. Je veux parler, Messieurs, de la forêt. La forêt de Marly vint de Compiègne comme vinrent, de Pétersbourg en Crimée, les villes de carton que Potemkin semait sur la route de Catherine II. Les villes du ministre russe étaient habitées par des indigènes dont l'aspect annonçait l'aisance et le bonheur : la forêt de l'architecte français se trouva peuplée de chevreuils et de lièvres, qui, pour avoir changé de localité, n'avaient rien perdu de leur mine engageante. Louis XIV fut enthousiasmé.

Le château royal de Marly devint sur le champ à la mode. La Cour s'y rendait souvent. Mais ne put y être admis qui voulut. Ce fut une faveur que d'y avoir ses entrées : il fallait, pour l'obtenir, être bien avant dans les bonnes grâces du monarque. Le prince avait ses *Marlys* comme il avait ses grands et petits levers. Que de seigneurs, illustres par leur nom, leurs services, ont vainement sollicité cette haute preuve d'attention !

« C'est fort difficile, j'en conviens, mais si je le voulais, moi, je n'aurais pour cela qu'un seul mot à dire.

— Vous n'êtes pas gentilhomme, mon cher.

— Il est vrai, je ne suis pas sorti de la côte de saint Louis, je n'ai pas comme vous, Messieurs, mes trente-six quartiers. Mais, qu'importe?

— Comment, qu'importe? Vous ne pouvez obtenir un *Marly*, sans, au préalable, avoir fait vos preuves. L'ignorez-vous donc?

— Qu'à cela ne tienne, je les ferai. ».

Cet entretien avait lieu entre plusieurs jeunes seigneurs de la Cour et un personnage dont la tournure et les manières n'étaient rien moins qu'aristocratiques. Un cercle se fit autour d'eux, la curiosité

publique était éveillée. Vêtu simplement, comme un bon bourgeois de l'époque, sa canne à pomme d'ivoire sous le bras, l'inconnu, qui pouvait avoir cinquante ans, aspirait lentement une prise de tabac d'Espagne qu'il venait de puiser dans une riche tabatière en or.

— Quel est ce croquant? dit un des jeunes talons rouges.

— Regarde-le bien en face, répondit celui à qui s'adressait cette question : tu ne l'as pas reconnu?

— C'est un usurier.

— Silence ! imprudent ! s'il t'entendait, il ne consentirait jamais à nous avancer une pistole. Et Dieu sait si nous en avons besoin!... En ce moment surtout, à la veille d'aller rejoindre M. le maréchal de Villars, ne nous faut-il pas de quoi remonter nos équipages?... Mon ami, découvre-toi, tu as devant les yeux... Samuel Bernard !!! »

Messieurs, interjecta M. de Coubert, Samuel Bernard était le plus célèbre financier du royaume. Il sut amasser une fortune immense, sous le ministère de M. de Chamillard. On évaluait ses capitaux à 33,000,000. Sa probité égalait son adresse; elle était devenue proverbiale. Personne ne se compor-

tait plus noblement ni plus délicatement que lui. A sa mort, on trouva pour plus de dix millions de livres de créances, sommes avancées à l'un et à l'autre, dont on ne put faire rentrer un rouge-liard. Un jour, au dessert, il demande du vin de Malaga : son maître-d'hôtel répond qu'il n'en reste pas une bouteille. Sur le champ Samuel fait monter en poste l'un de ses commis et lui indique la route de Hollande. Arrivé à Amsterdam, l'envoyé acheta tout le malaga qui se trouvait dans le port. Un homme ordinaire s'y fût ruiné, sa fortune eût-elle égalé celle du roi Crésus : Samuel Bernard réalisa un bénéfice colossal.

« Ma foi, mon cher, reprit le premier de ses interlocuteurs, en se tournant vers lui, je suis curieux de vous mettre à l'épreuve. Voici l'un de nos féaux que je vous présente, — neveu de M. le marquis de Chauvelin, garde des sceaux, votre ami même, si je ne me trompe.—Il arrive du camp ; il a gagné bravement ses éperons ; il est noble comme Charlemagne; eh bien ! morbleu, cela n'empêche pas qu'il n'a obtenu le voyage de Marly qu'après maintes sollicitations. Sans son oncle, qui en a fait une question d'État, il serait encore en instances.

— Bah !... vraiment? Et depuis combien de temps monsieur le noble neveu de mon nobilissime ami Chauvelin sollicitait-il son Marly ?

— Depuis tantôt trois semaines.

— Et pour quel jour a-t-il obtenu son tour?

— Pour demain.

— C'est faire lentement son chemin, dit en souriant le financier. Moi j'irais certainement plus vite. »

Un éclat de rire accueillit ces mots.

« Monsieur le duc, reprit ironiquement Samuel, vous êtes, m'a-t-on dit, aussi beau parieur que bon joueur. Cent mille livres, contre vous et votre ami, que je serai demain des vôtres? »

Les jeunes seigneurs se regardèrent; c'était justement la somme qu'il fallait pour leur équipement.

« Accepté! répondirent-ils en même temps.

— Mon cher, ajoutèrent-ils, d'un ton de persiflage, si vous le souhaitiez, ces cent mille livres, nous vous les escompterions. Nous sommes gens de bonne composition. Songez-y !

— A demain ! » repartit froidement le financier.

Le lendemain était un des grands Marlys de la saison. Beaucoup de courtisans avaient accompagné

le roi dans sa résidence favorite. On y jouait gros jeu. Louis XIV ne tolérait pas qu'il en fût autrement. Comme son prédécesseur, il aimait à voir l'or rouler sur les tables; il aimait surtout à le gagner. Gare aux victimes! C'est le cas de dire que contre mauvaise fortune il fallait toujours faire bon cœur : un seul pli remarqué sur le visage d'un perdant était pour lui une cause d'ostracisme. Aussi, se ruinait-on le sourire sur les lèvres, trop heureux de plaire au maître et de conserver ainsi ses faveurs.

A huit heures, on partait pour la chasse; à dix heures on se rendait au mail; à midi, avaient lieu les présentations.

« Vivat! s'écria l'un de nos jeunes parieurs en entendant sonner une heure du soir, Samuel n'a pu réussir, nous avons gagné!

— Pas encore, » murmura une voix derrière eux.

Au même instant, les portes s'ouvrirent, et l'huissier de service annonça :

« M. le marquis d'Alonne. »

Vous vous ferez une idée, Messieurs, dit M. de Coubert, de la stupéfaction de nos deux courtisans,

lorsqu'ils reconnurent, dans le nouvel arrivant, Samuel Bernard! Vêtu cette fois comme les plus riches seigneurs de la cour, le financier, l'air radieux, conquérant, jeta en passant un regard protecteur sur la foule, et traversa majestueusement les salons. A ce moment, le roi faisait une partie de lansquenet avec le maréchal de Noailles.

« Enfin, s'écria-t-il en voyant le millionnaire, on a bien de la peine à vous décider.

— Sire, il suffisait d'un mot de Votre Majesté…

— Nous le savons pardieu bien. Bontemps, de nouvelles cartes. »

Cet appel à son premier valet de chambre était assez significatif pour que personne ne pût s'y tromper. Le maréchal se leva et céda sa place au financier qui vint, sur un signe du roi, l'occuper. Ce jour là, Louis XIV était d'une humeur charmante. La partie entamée, il reprit :

« On voit bien, marquis, que vous êtes habitué à traiter de puissance à puissance.

— Et vous, sire, habitué à vaincre.

— Pour cette fois, c'est possible, car vous avez, je crois, perdu.

— Que disais-je à Votre Majesté? Sire, je dois 20,000 livres, je fais *paroli*.

— C'est tenu, répartit aussitôt le monarque, enchanté de ce laisser-aller. »

Le financier ne fut pas heureux. Au bout d'une heure, il avait perdu 110,000 livres.

« Marquis, décidément, vous n'avez pas de veine.

— Votre Majesté se trompe : n'ai-je pas l'honneur de faire sa partie ?

— Allons, allons, fit en se levant Louis XIV, qui craignait au fond que la chance ne lui devînt contraire, nous ne voulons pas abuser de votre mauvaise fortune. Réglons nos comptes, et allons donner à manger aux carpes du grand bassin.

— Sire, je n'ai pas suffisamment d'or sur moi pour couvrir la perte que je viens de faire : voici 10,000 livres, et, quant au surplus, j'aperçois là-bas M. le duc de Créqui et M. le comte de Chavannes, qui voudront bien, je pense, se porter mes garants.

— Hum ! hum ! fit le roi en regardant les deux seigneurs en dessous. Qu'en dites-vous, Messieurs ?

— Sire... assurément... balbutièrent-ils en s'inclinant jusqu'à terre. »

Et comme il sortait par une porte du fond, tous deux montrant du poing le financier :

« Je ne sais qui me retient d'aller lui passer ma flamberge au travers du corps, murmura Créqui.

— Si je ne me contenais, ajouta Chavannes, comme Néron je l'enverrais aux murènes du vivier. ».

La promenade aux carpes était d'ordinaire réservée aux intimes. Suivi de Liron, leur pourvoyeur habituel, Louis XIV faisait à pas lents le tour des margelles de marbre du bassin, tout en adressant de temps à autre la parole à son favori du moment. De leur côté, habituées à ces nobles visites, les carpes s'élançaient du fond de leur aquatique demeure, et, montrant à fleur d'eau un dos squammeux et noirâtre, attendaient, la bouche béante, leur pâture. Liron portait un sac dans lequel le roi ne dédaignait pas de plonger les deux mains. Il en retirait une poignée de blé rôti, dont il couvrait la surface liquide, s'amusant fort de l'avidité avec laquelle les carpes se disputaient jusqu'au plus petit grain.

« Savez-vous, dit-il tout à coup à Samuel, pourquoi je prends plaisir à cette distribution?

c'est — que personne au moins ne nous entende — c'est parce que je retrouve ici l'image exacte de ma cour. Que de mes mains tombe la moindre faveur, et alors, carpes en leur espèce, c'est à qui de mes courtisans se l'appropriera. »

La promenade terminée, Samuel Bernard se retira emportant cette invitation du monarque :

« Marquis, nous l'espérons, ce ne sera pas la dernière fois que nous vous aurons vu à Marly ? »

On ne pouvait se rendre compte d'un pareil succès. Il en fut parlé pendant tout un mois. Chacun cherchait en vain le mot de cette énigme.

« Eh ! bien, Messieurs, que vous disais-je ? s'écria le financier en allant rejoindre le duc et le comte. Vous le voyez, je n'avais qu'à vouloir. Je suis gentilhomme et j'ai mes *Marlys*. Il est vrai que ma noblesse ne remonte pas à *Noé :* en a-t-elle pour cela moins de valeur ?

— Mais, depuis hier, qu'avez-vous pu faire ?

— Ce que j'ai fait ? J'ai déjeûné chez M. le duc d'Avaugour, j'ai dîné chez madame la princesse de Tallard, j'ai soupé chez M. de Colbert. Adieu, Messieurs... A propos, vous m'avez servi de caution,

ne l'oubliez pas. Si cependant vous le souhaitiez, je pourrais vous en faire l'escompte, ajouta d'un ton malin le caustique vieillard, je suis homme de bonne composition. Songez-y! »

« Ma foi, comme vos deux perdants, objecta, à cet endroit du récit, le bézadey Ghi... je voudrais bien savoir d'où pouvait provenir le crédit si rapide du financier?

— En deux mots, je vais vous le dire, répondit le conteur. Depuis plusieurs années, le trésor était obéré; les ministres manquaient d'argent; les affaires publiques souffraient de cet état de gêne; il fallait à tout prix y remédier. Un emprunt étant devenu nécèssaire, on eut recours à Samuel Bernard. Des propositions lui furent faites au nom du roi : il refusa. On revint à la charge: il persista dans son refus. M. de Chauvelin, avec lequel il était lié, reçut pour mission de savoir la cause de son obstination: Samuel Bernard n'en voulut rien dire.

Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu son pari avec le duc de Créqui et le comte de Chavannes.

Piqué dans son amour-propre, Samuel prit une plume et écrivit au garde des sceaux : « Quand on a » besoin de la bourse des gens, c'est bien le moins

» qu'on en fasse la demande soi-même. » Une heure après, il reçut un billet de M. de Colbert, qui l'invitait à souper. M. de Colbert lui remit une lettre autographe par laquelle le roi l'engageait à se rendre, le lendemain même, à Marly. Pour faciliter son introduction, Sa Majesté lui conférait le titre de marquis, du nom d'une terre que le traitant avait achetée depuis un mois.

— Oui, mais cette faveur insigne dut lui coûter cher?

— En effet, trois jours après sa réception au château, il versait lui-même dans les coffres de l'État 12,000,000 en or!

— Pardieu, baron, reprit le bézadey, puisque vous avez si bien commencé, vous achèverez de même. Que devint Bernard? qu'est devenu Marly? Où est là dedans votre aïeul?

— Samuel Bernard renonça bientôt au titre dont on l'avait si singulièrement affublé; il ne se fit plus appeler que le *chevalier Bernard*. De ses deux fils, l'un prit le nom de baron de *Rusia*, l'autre celui de comte de *Coubert* : c'était mon grand-père. Enfin sa fille épousa le premier président Molé, et donna le jour à la duchesse de Cossé-Brissac.

Quant à Marly, Louis XIV l'habita pendant quinze années, de 1696 à 1712. Le 11 mai 1708, tous les travaux se trouvant achevés, le surintendant devait en remettre les comptes au grand roi. Tout à coup un valet de pied accourt, apportant une triste nouvelle : Jules Mansard vient de mourir inopinément, dans l'un des appartements mêmes qui lui avaient été réservés !

« Voilà son vœu le plus cher exaucé, dit le roi, le premier moment d'émotion passé. »

Et plus tard, apprenant à quel chiffre énorme s'élevait le total des dépenses, il ajouta :

» J'espère qu'il ne pouvait se choisir un plus magnifique tombeau. »

— Mais de Marly, de ce splendide séjour, de ce véritable palais d'Armide, de cet Alhambra français, que reste t-il ? Pouvez-vous nous le dire ?

— Ce qu'il en reste ? répliqua le baron : une machine hydraulique et des ruines !... »

Huit jours après notre médianoche, deux journaux, au lieu d'un, parurent ; mais, aucun de nous, aucun de ceux qui en avaient eu les premiers la pensée, ne prit part à la fondation de ces deux feuilles. Nous venions de semer ; d'autres récoltèrent,

N'est-ce pas toujours ainsi que cela se fait dans le monde?

Le *curier Rumanesk*[1] fut exclusivement consacré aux intérêts politiques du pays. Le *Muzeu national*[2] eut pour but de répandre en Valachie les connaissances d'économie industrielle. Il traita également des arts agricoles et manufacturiers, et de l'histoire naturelle; il donna accès aux recherches archéologiques, si intéressantes le long du Danube; aux observations relatives à la géologie, si importantes dans les Krappacks. Une correspondance active fut organisée à cet effet avec les personnes éclairées des divers districts. Enfin, pour répondre plus complètement encore aux besoins de la curiosité publique, les colonnes de cette feuille, dont le succès me parut assuré par l'empressement avec lequel il fut accueilli à son apparition, furent ouvertes à la littérature valaque et étrangère, romans, nouvelles et poésie.

« Maintenant, écrivait-on dans le premier nu-
» méro lancé le 5 avril 1836, et que j'ai en ce
» moment sous les yeux, maintenant que de nou-

[1] Le Courrier Roman.

[2] Le Musée national.

» velles institutions garantissent le bien-être du » peuple valaque, et qu'un prince du sang de ce » peuple lui sert de sauvegarde pour le conduire » au bonheur, il est temps que l'on tourne l'atten- » tion vers les richesses naturelles que ce pays » renferme, et que l'on entreprenne son explora- » tion. »

Toutefois le petit article que nous destinait le baron de Coubert ne vit jamais le jour. Notre jeune cadet retourna à son poste, et ne pensa sans doute plus à ses projets littéraires. Voilà pourquoi je me suis permis de reproduire ici tant bien que mal ce qu'il appelait modestement son *hors-d'œuvre.*

Depuis lors, la littérature a pris plus d'extension naturellement que par le passé. Les Moldaves firent comme les Valaques et fondèrent la *Harpe Moldave.* Mais cet élan, si louable en lui-même, trouva des obstacles et fut comprimé. M. Balliano, bien postérieurement à l'époque dont il est ici question, ayant demandé l'autorisation de publier une feuille périodique, il lui fut nettement répondu, dit-on :

« Le prince vous autorise à publier votre gazette.

» Vous ne parlerez jamais de politique et ne vous
» livrerez qu'à la littérature. Encore tous vos
» articles devront-ils être soumis d'avance à la cen-
» sure. »

---

# CHAPITRE X.

Cérémonies matrimoniales. — La noblesse, la bourgeoisie, le peuple, les esclaves. — *Auguste*, *Livie* et *Drusus*. — Les flagellants et les flagellés. — La peine afflictive. — Le rachat. — *Antonio Maria del Chiario*. — La polygamie. — Le saint-simonisme et la promiscuité. — Ménandre, Héraclide de Pont et le *mysogyne*. — De la licence des mœurs. — Démétrius Cantimir. — *Castigat ridendo mores*. — Les deux amis. — La proposition. — L'échange. — Le *quantum*. — Du système des compensations. — Le divorce. — Kerbelen-le-breton. — Le quêteur. — Zeïka. — Les 20 *bourses*. — L'imbroglio.

---

Si le mariage est l'un des actes les plus sérieux, les plus graves, de l'existence de l'homme ici-bas, ce n'est pas en Moldo-Valachie ; et cependant il s'y accomplit à peu de chose près comme chez nous.

Le peuple se marie souvent sans contrat ; la bénédiction du prêtre en tient lieu, sanctionne tout, et répond aux moindres exigences.

La bourgeoisie fait dresser le sien par devant quatre témoins, parents ou amis des futurs, et la minute, libellée en double, est signée par tous les assistants, sans autre formalité.

La noblesse, elle, agit autrement. Il est d'usage qu'elle aille solliciter la signature du métropolitain et de l'hospodar. C'est un honneur qu'on ne lui a, du reste, jamais refusé, et une prérogative à laquelle ces deux dignitaires tiennent essentiellement.

Quant au mariage spirituel, il s'exécute avec la pompe lugubre d'un enterrement. La fiancée, jeune ou vieille, belle ou laide, grande ou petite, brune ou blonde, bien faite ou bossue, s'enveloppe hermétiquement la tête d'un voile dont le tissu, d'or et d'argent, pour la classe élevée, d'or et de soie, pour la classe moyenne, de laine et de coton, pour la classe infime, et de toile, simplement, pour les malheureux. Elle se montre ensuite empanachée, comme nos chevaux de corbillard, d'une couronne de plumes noires étagées, et vêtue, comme une vestale antique, d'une sorte de tunique de pourpre, de soie, ou de laine, suivant son nom, sa position, sa fortune; et dès lors, vingt-quatre heures durant,

elle ne peut disposer d'elle-même. Quatre jeunes femmes, ses amies d'enfance, viennent la prendre, les deux premières par la main, les deux autres par la ceinture, et la conduisent silencieusement à l'église, dans la repentante attitude d'un criminel.

Avant de franchir le seuil du saint lieu, la mariée remercie ses compagnes; elle fait ensuite ses largesses aux pauvres, s'agenouille pour baiser la dalle du portail, se relève lentement, les mains jointes, et s'avance plus lentement encore, les yeux à demi-clos, vers le banc de l'autel, où l'attend *paisiblement* son fiancé. J'ai dit paisiblement, et ce n'a pas été sans raison. C'est ainsi, c'est avec ce calme empressement que les futurs s'élancent l'un et l'autre au devant du bonheur, de ce que l'on appelle par métaphore *le plus beau jour de la vie.*

La cérémonie religieuse n'est pas longue : les prières préliminaires dites, le prêtre fait prononcer le serment d'usage, unit, en les leur ployant en forme de crochets, l'index du futur à celui de la future, leur donne le dos de sa main à baiser, au lieu du fond sacré de la patène; on entonne ensuite un cantique, et les époux, mariés pour la forme, ainsi

qu'on va le voir, sont reconduits chez eux.

Ce jour là, le peuple Moldo-Valaque, français par l'esprit, se laisse aller à de joyeux lazzis, puise dans le plaisir des inspirations, et pétille de verve et d'entrain. Le boyard seul conserve sa morgue, et foule dédaigneusement aux pieds la saillie. Marié, il monte en voiture, rentre chez lui, sans mot dire, se met immédiatement à fumer, et songe ensuite à sa femme.

Et du reste, en pourrait-il être autrement, quand on songe sous quels auspices le mariage à lieu le plus souvent? Dans les principautés, il n'est pas seulement commandé par les besoins mêmes de la vie, par la nécessité des relations sociales, par les lois seules de la civilisation; il est encore l'objet d'une avide spéculation, d'un intérêt sordide et honteux. On le traite comme une opération financière, l'argent à la main; on le discute denier à denier, et le moins exigeant a gain de cause. C'est une union au rabais; c'est une affaire d'escompte à petit taux : la femme, les conditions arrêtées, en forme l'appoint. Qu'importe, après cela, le nom, la famille, l'entourage, le vice, la beauté, la vertu, la laideur! Une jeune fille voit souvent pour la pre-

mière fois, — et pour la dernière aussi, — à l'autel, celui au sort duquel ses parents viennent de lier son sort. Aussi, quoique ce mode de transaction ne date pas d'hier, et que nous le mettions chaque jour nous-mêmes en pratique, ne chercherai-je point à le légitimer. Nous sommes d'autant plus blâmables de ne pas en redresser l'abus, de ne pas le flétrir avec énergie, que, plus éclairés peut-être, nous devons mieux comprendre les malheurs auxquels il entraîne. Toutefois, il faut en convenir, les Moldo-Valaques, à cet égard, nous laissent de beaucoup en arrière; ils ont tellement engraissé la lèpre, qu'elle est passée chez eux à l'état chronique, qu'elle est en quelque sorte incurable.

Les jeunes filles, bizarre antithèse, sont attentivement surveillées par leurs mères, qui ont le plus grand soin de leur pudeur. En général, celles-ci se croiraient déshonorées, et peut-être n'auraient-elles pas tort, si, le jour du mariage venu, les maris ne trouvaient pas leurs épouses dans les conditions les plus orthodoxes; si, suspectant leur virginité, et craignant qu'on ne vînt à dire d'eux, comme d'Auguste, lorsque, trois mois après son mariage avec Livie, celle-ci lui donna Drusus :



Τοῖς εὐτυχοῦσι καὶ τρίμηνα παιδία

Il naît aux gens heureux des enfants en trois mois.

ils prenaient la résolution de les renvoyer au giron maternel. Aussi, par une singulière habitude, depuis longtemps en usage, tiennent-elles beaucoup, dans la classe ordinaire surtout, à prouver le contraire à leurs parents et à leurs amis, le lendemain des noces.

Dans l'intervalle, c'est à dire pendant la nuit, pendant que l'époux va réclamer les droits du seigneur, le père et la mère de la mariée s'arment de verges et poursuivent, en les flagellant d'une main ferme, les frères et sœurs des époux, leurs parents, leurs amis, leurs conviés. C'est, disent-ils, pour leur faire expier les souffrances que doit endurer la tendre victime. On peut, toutefois, se racheter de cette peine afflictive; il ne s'agit pour cela que de payer un oka de rak ou de vin blanc: les flagellants et les flagellés le consomment à la plus grande gloire des mariés.

Au surplus, cet usage, immoral, au premier abord, et cependant, au fond, bien inoffensif,

quand on connait surtout les gens qui le mettent en pratique, cet usage, aujourd'hui, n'est considéré que comme un amusement. Quelques jeunes gens en font par galanterie tous les frais. Nos villageois ne dérobent-ils pas à la mariée sa jarretière, pour la distribuer par fragments, à tous les convives?

Dans la noblesse, on ne pouvait se racheter avec du vin soufré et du rak, mais avec de belles chibouques, des babouches brodées avec luxe, des armes rares et précieuses, présents que se partageaient ensuite les alliés.

Si l'on en croit *Antonio Maria del Chiaro*, la polygamie, fêtée naguère par les Moldo-Valaques, aurait disparu depuis peu de leurs us et coutumes. Je n'ai pu m'assurer bien exactement de ce fait; mais, j'ai eu lieu de m'en apercevoir, le saint-simonisme et la promiscuité eussent trouvé de fervents adeptes parmi eux. Peut-être même, à l'heure qu'il est, ne repousseraient-ils point avec trop de rigueur cette double annexe aux franchises de l'espèce humaine. Ce n'est pas en Egypte qu'il eût fallu aller chercher la femme libre, c'est dans l'ancienne Géto-Dacie.

Ménandre prétend que les Gètes et les Daces, les

Gètes surtout, n'étaient pas fort chastes. Ils épousaient, s'il faut l'en croire, de dix à douze femmes. Héraclide de Pont dit même trente. L'un d'eux venait-il à perdre la vie avant d'avoir été jusqu'à cinq, on le plaignait, on disait de lui que c'était un homme malheureux, qu'il n'avait pas goûté les plaisirs de l'hymen.

Ménandre, dans son *Mysogyne* [1], ajoute que ces peuples sacrifiaient à Vénus jusqu'à cinq fois par jour, et qu'à chaque sacrifice sept esclaves, rangées en cercle, jouaient de la cymbale et faisaient retentir l'air de leurs cris d'allégresse.

Les Moldo-Valaques n'ont point perdu ces voluptueuses traditions de leurs pères, ou du moins des premiers possesseurs de leur terre natale. « Il y a autant de légèreté, tranchons le mot, de dévergondage parmi eux, écrivait un voyageur anglais de distinction [2], que de chasteté, que de continence au delà du Danube, au milieu des populations chrétiennes de la Bulgarie, et ce n'est pas peu dire. »

[1] *L'Ennemi des Femmes*, titre de l'une de ses comédies.

[2] M. Urquhart.

Le prince Démétrius Cantimir, qui régna sur eux, a prétendu que le fond de leur caractère était l'orgueil, l'avarice et l'ignorance.

Un consul allemand, M. Wolff, ajouta : « Ce sont des hommes hautains et durs envers leurs subordonnés, fins, rusés, jaloux et vindicatifs. »

Un touriste magyar, le comte de Karackzay, les dépeint robustes, bien faits de leur personne, intelligents, adroits, mais paresseux, ivrognes et adonnés au commerce des femmes.

Enfin un Français, M. Vaillant, qui a longtemps vécu sous leur toit, a résumé ces divers jugements. Suivant lui les Romans, dont il a tracé le portrait le plus exact, tout en les traitant avec sévérité, les Romans [1] sont généralement grands de taille, bien pris et robustes. Ils ont le visage oblong, les cheveux noirs, les sourcils épais et arqués, l'œil vif, les lèvres petites. Leurs dents, blanches naturellement, deviennent bientôt jaunes et se gâtent, surtout dans les villes, par un trop fréquent usage de la pipe et des confitures.

[1] N'oublions pas que sous ce nom générique on désigne toujours les Moldo-Valaques.

Le Roman des villes a quelque chose de la physionomie grecque ; celui des campagnes porte au contraire dans ses traits l'empreinte romaine pure. L'espèce de langueur qui caractérise ces derniers, ne provient pas moins de la fadeur de l'attole et des gaudes dont ils se nourrissent, que de la misère de leurs habitations et du joug sous lequel ils gémissent.

Plus gais, peut-être, plus spirituels, plus hospitaliers que les Moldaves, les Valaques sont autant qu'eux braves, sobres, agiles et adroits.

Francs, naguère, les uns et les autres, dévoués, entreprenants, audacieux, téméraires même, ils ont perdu, en partie, dans la haute classe, ces nobles qualités. L'éducation fanariote les a rendus vaniteux, par mouvements, pusillanimes, quelquefois, soupçonneux, toujours.

Hommes à quinze ans, diplomates à dix-huit, sans volonté à vingt-un, ils sont majeurs à vingt-cinq. Contraste étrange! Avec le desir de s'instruire et de recouvrer leur nationalité, ils manquent de confiance, d'abnégation, de dévouement et d'union.

Les femmes, la taille élégante, l'œil bien fendu,

les cils longs, le sein développé, les mains potelées, la peau blanche, le teint pâle, les cheveux noirs, — les femmes ont plus de langueur que de gaîté, plus de coquetterie que d'amour, et leur amour n'est d'ordinaire qu'un doux laisser-aller qui ne monte jamais jusqu'à la fureur, de même qu'il ne descend jamais jusqu'à l'obscénité, comme on l'a souvent avancé bien à tort, si ce n'est dans les basses classes.

Moins passionnées que l'Espagnole, moins romanesques que l'Allemande, bonnes, douces, spirituelles aussi, pleines d'aménité, de dévouement, de franchise, elles aiment pour le plaisir seul d'aimer, et font les honneurs de chez elles avec un bon goût et un charme auquel on se laisse d'autant plus facilement aller qu'on s'y est moins attendu.

La foi conjugale, pour elles, n'est le plus souvent qu'un vain mot. Il en est de même, du reste, des hommes. En se mariant, on forme une sorte de traité synallagmatique, et chacun en enfreint les clauses sans que personne songe le moins du monde à s'en inquiéter. A quoi bon troubler les douces libertés du *matrimonium?* Pourquoi ne *descendrait-on pas le plus gaiement possible le fleuve de la vie?* Monsieur a ses amies de prédilection, ses Marion

de Lorme, ses Laïs; Madame ses sigisbés, ses cavaliers servants, ses amis.

Et remarquez que, d'un côté comme de l'autre, je parle au pluriel. La fidélité, en matière d'amour, n'a pas plus de force vitale qu'en matière d'union. Le sentiment manque de souffle. Chacun sort avec ses favoris du moment, en plein jour, en voiture; les époux se croisent, se saluent, se sourient, se font de gracieuses mines, et, le soir venu, se retrouvent au logis le visage riant, sans se parler jamais de leurs écarts.

Je ne sache pas de femmes plus habiles que celles des principautés à entamer une intrigue, à la nouer, la conduire, la dénouer, et à ne plus s'en préoccuper. Moins adroits, les hommes vont tout droit au but et se brûlent souvent l'aile au feu de leurs passions.

Le divorce, question immense, que je n'ose point aborder ici, favorise chez eux la licence des mœurs. J'en citerai un ou deux exemples, et si j'en exagère la forme, ce sera seulement, comme il m'est arrivé plusieurs fois déjà de le faire, pour mettre en pratique le *castigat ridendo mores :* je n'altèrerai point l'exactitude du fond.

Un Moldo-Valaque, grec d'origine, — je l'ai connu particulièrement, et j'ai été admis plusieurs fois chez lui, — épousa, il y a quelque quinze ans, une jeune personne de bonne famille. Il eut d'elle trois enfants, deux garçons et une fille. Après cinq ans de la plus heureuse cohabitation, de petites discordes éclatèrent sur l'harmonie du ménage. D'un commun accord les époux résolurent d'avoir recours au divorce. M. Aristaki—c'est le nom que je donnerai au Moldo-Valaque — va trouver sur le champ l'un de ses amis, et lui dit :

« Vous voyez en moi l'homme du monde le plus fortuné.

— Je vous en fais mon compliment, répliqua M. Cœsénis.

— J'ai une femme charmante, adorable.

— Je le sais.

— Aussi belle que bonne.

— Je m'en suis aperçu.

— Pleine d'égards pour moi, d'attentions, de petits soins.

— C'est ce qui m'a toujours étonné... Je veux dire frappé.

— Quand je sors, elle pleure; quand je rentre, elle rit.

— Quel prodige !

— Ah ! oui, mon ami, quel prodige ! Et la nuit, c'est bien autre chose !...

— Bah ! vraiment ? La nuit...

— Elle ne dort pas, elle veille. Je la surprends, les yeux fixés sur moi, épiant mon sommeil, et, comme l'officieux valet de notre grammaire, chassant, de sa main blanche, les cousins et les mouches.

— Trop heureux mortel !... Je m'étais cru le seul.

— Le seul ? répéta M. Aristaki, plein de surprise.

— Oui, sans doute. Ne savez-vous pas que j'ai aussi un ange ?

— Vous avez aussi un ange,... comme moi ?

— Comme vous. Elle me gâte. C'est elle qui allume ma chibouque, elle qui brode de ses doigts charmants mes babouches, elle qui peigne ma barbe et la houppe de soie de mon bonnet, elle qui me taille les ongles et ceux de mon chakal.

— Vous ne flattez point la peinture ?

— Je suis le plus mauvais coloriste que la terre ait porté. Si vous saviez de combien de coudées je reste au dessous de la vérité même !

— Vous m'en feriez venir l'eau à la bouche !

— Quand je prends mon café, elle le goûte ; quand je m'ennuie, elle chante ; quand je suis fatigué, elle me prépare elle-même un bain de pieds ; enfin, quand elle ne fait rien, elle fait encore quelque chose, elle me regarde. La contemplation à laquelle *la vôtre* se livre pendant la nuit, *la mienne* s'y livre pendant le jour.

— Quel trésor !

— Vous l'avez dit, répéta M. Cœsénis quel trésor ! Aussi ai-je résolu de m'en séparer.,

— De vous en séparer, dites-vous ?

— De m'en séparer. Je me sens indigne de le posséder plus longtemps, et ma conscience me fait un devoir...

— Parbleu, voilà qui est on ne peut plus bizarre, interjecta M. Aristaki ; le scrupule qui vous pèse m'étouffe également.

— Quoi ! vous auriez résolu ?...

— De me séparer de ma femme, de mon prodige. Eh ! mon Dieu oui. Que voulez-vous ? Je n'ai pas moins de conscience que vous, et, s'il faut vous le dire, c'est même un peu pour cela que je suis venu vous voir ce matin. Je voulais vous consulter à ce sujet.

— Par saint Christophe, mon patron, il me vient une singulière idée, reprit M. Cœsénis. Vous êtes bien fermement résolu à biffer votre contrat d'un trait de plume, à lever l'écrou de votre victime?

— Je ne serai tranquille que ce jour là.

— Et à demeurer garçon par la suite?

— Dieu m'en garde. A convoler immédiatement en secondes noces. L'isolement me tuerait.

— C'est comme à moi, il me serait funeste. Eh bien! faisons une chose : changeons de femme? Vous connaissez la mienne aussi bien que moi la vôtre...

— Oui, mais ne craignez-vous pas de tomber d'un excès dans l'autre? Si nous rendons nos femmes malheureuses en ne répondant pas à leur amour, peut-être les rendrons-nous plus malheureuses encore en les garrottant de nouveau à un homme pour lequel elles éprouveraient de l'aversion?

— Mon cher Aristaki, vous n'avez pas approfondi la question, je suis fâché de vous le dire. Le dédain fait maigrir, l'amour inassouvi brise. Nous n'avons donc pas à tergiverser. Et puis, d'ailleurs, qui nous empêche de consulter les victimes?

— C'est juste, consultons les victimes. Cependant, puisque aussi bien nous en sommes à ce point, je ne vous le cacherai pas, j'aimerais autant, j'aimerais même mieux couler à fond cette petite affaire sans leur en parler.

— Et si elles refusent d'y souscrire?

— Je voudrais bien voir cela, repartit M. Aristaki, sûr à peu près de ne pas éprouver d'obstacles. Je me charge de les amener à transaction.

— Dès que vous parlez comme cela, c'est, sauf le *quantum*, une chose arrêtée.

— Le *quantum?* Qu'entendez-vous par ce mot barbare?

— C'est comme si je disais la dot que vous a jadis apportée votre prodige?

—Ah! fort bien. Vous desireriez en connaître le total?

— Je vous demande pardon de vous faire cette question : c'est simplement pour la forme.

— Comment donc! rien de plus juste. Elle m'a apporté cinq mille ducats d'or. Et la vôtre?

— Absolument la même somme. Cela, comme vous le voyez, se trouve à merveille. Il ne s'agit que de s'entendre. Nous n'aurons rien à changer à nos dispositions premières. »

Les deux amis, à ces mots, qui mettaient le comble à leurs vœux, se quittèrent enchantés l'un de l'autre. Un instant après, Aristaki revint sur ses pas.

« Je l'avais oublié, dit-il en se frappant le front. Entre nous, n'est-ce pas, point de surprise? Vous ne voudriez pas tirer parti d'une inadvertance? Vous ne seriez pas homme à profiter d'un oubli? Quel âge peut donc avoir votre femme? Vous m'excuserez si je vous fais cette question : c'est simplement, comme vous, pour la forme.

— Vous êtes pleinement dans vos droits, cher ami, et je ne saurais trouver la demande insolite. En affaires, il est bon de marcher avec compas et mesure. On aime à savoir avec quelles gens l'on s'embarque. Or donc, dans le monde, ma femme a trente-deux ans.

— Dans le monde, reprit M. Aristaki, c'est fort bien. Mais, pour ses amis intimes?

— Pour ses amis intimes, elle en a trente-six.

— Et pour son mari?

— Trente-huit.

— Et... pour moi?

— Pour vous, mon cher successeur, mettez deux

ans de plus, et vous serez à peu près dans le vrai.

— C'est à dire qu'elle a toutes ses dents?

— Seriez-vous assez peu galant pour vous en être aperçu, et jugeriez-vous d'elle comme on juge des chevaux, par la ganache, la mâchoire?

— Je ne dis pas cela; mais...

— N'avez-vous pas, vous-même, franchi hardiment la cinquantaine?

— C'est fort possible; mais...

— Et ne serez-vous pas trop heureux de naviguer de conserve avec une femme qui, pourvu que vous ne vous aperceviez jamais de ses rides, ne vous parlera jamais de vos cheveux blancs?

— Vous parlez comme la sagesse même; mais...

— Mais quoi, en définitive?

— Ma femme, à moi, mon prodige, n'a pas vingt-cinq ans, et, en conscience, vous me devez du retour...

— Que ne le disiez vous tout de suite? s'écria M. Cœsénis. Je ne puis vous deviner. Voyons, combien faut-il pour rétablir l'équilibre?

— Hé! hé! deux mille ducats ne seraient pas de trop.

— J'aurais bien envie de marchander, ne fût-ce

que pour relever ma femme à vos yeux. Mais je lui laisse le soin de se faire valoir par elle-même. Voici vos ducats, ajouta le mari de la femme de quarante ans, en prenant dans son *tabulum* vingt petites sacoches d'or. Vérifiez.

— Allons donc ! pour qui me prenez-vous ? répliqua M. Aristaki, en soupesant l'une après l'autre les sacoches, comme un garçon de banque une pile de cent francs. Vous les avez comptées, je m'en rapporte à vous. »

Et les deux amis se quittèrent de nouveau, fort satisfaits de leurs conventions réciproques. Un instant après, M. Cœsénis courait après son ami, et lui disait en le ramenant :

« Je ne me l'étais pas rappelé, étourdi que je suis ! Entre nous, n'est-ce pas, vous l'avez proclamé vous-même, pas de surprise ?

— De quoi s'agit-il ?

— Si ma femme atteint quarente ans, elle n'a jamais doté le monde d'aucun être ; la vôtre, au contraire, vous a déjà orné de trois enfants.

— Oh ! ils sont si jeunes encore ! répliqua M. Aristaki avec une naïveté que lui emprunta un vaudevilliste du Gymnase.

— Hé! cher ami, répartit M. Cœsénis avec une bonhomie non moins grande, nous avons tous débuté comme cela. *Ergo*, vous me devez, à votre tour une compensation. Tenez, je serai bon compère. Votre progéniture, si tendre qu'elle soit, existe; le fait est patent. Or ça, mettons-la en balance avec les quarante printemps du trésor dont je me défais en votre faveur, et qu'il ne soit plus question de rien. Cela vous va-t-il?

— Il le faut bien, répondit l'homme à la cinquantaine, en s'apprêtant à sortir.

— Un moment, reprit M. Cœsénis, en l'arrêtant par un pli de son cafetan. Vous oubliez de me rendre mes deux mille ducats?

— Vous y tenez donc bien?

— J'ai cette faiblesse malheureuse. Que voulez-vous!

— Qu'il soit donc fait suivant vos desirs, murmura le détenteur des vingt petites sacoches en les sortant de sa poche avec un profond soupir.

— Dites-moi, voisin, s'écria comme par inspiration M. Cœsénis, il est bien entendu que nous contractons sans préjudice du courant? Vous ne voudriez pas, un quatrième volume de vos œuvres

étant sur le chantier, m'en infliger la dédicace sans indemnité?

— C'est trop naturel. De votre côté, si...

— Oh! quant à cela, je vous livre mon champ en jachère, et il n'a jamais fructifié. Disons, toutefois, qu'en cas d'événement, le plus richement partagé reportera à l'autre mille ducats par tête. N'est-ce pas votre manière de voir?

— Certainement. »

Le lendemain les deux amis exécutèrent rigoureusement leur échange, et, — trait caractéristique, — continuèrent de se voir comme par le passé [1]. De leur côté les deux femmes devinrent les meilleures amies. Je ne sais, par exemple, si elles eurent lieu réciproquement de se féliciter de leurs nouveaux engagements. A cet égard, la chronique est muette.

En 185... un boyard, dont les qualités physiques répondaient au grand nom, épouse une jeune et jolie héritière, s'éloigne au bout de deux mois de la plus délicieuse lune de miel, appelé à l'étranger par des affaires de famille, revient après un an

[1] Ce fait est de la plus scrupuleuse authenticité.

environ d'absence, et trouve la place prise. Afin d'abréger les années du veuvage, la jeune épouse avait, sans en prévenir l'intéressé principal, fait annuler son mariage et pris un nouvel époux. Désolé, le boyard court demander vengeance au Divan. Le Divan, habitué à de pareilles douleurs, écoute le plaignant, il est vrai, mais seulement pour lui faire plaisir, le déboute de sa demande et le condamne aux frais (*sic*).

Les enfants, filles ou garçons, accompagnent le père ou la mère, suivant leurs mutuelles conventions. La femme reprend sa dot et ses droits à l'héritage de ses pères, si la rupture provient du mari : dans le cas contraire, le mari conserve ses titres, et refuse même de rendre la dot.

Je me rappelle, à propos de mariage, avoir reçu la visite, accompagnée de curieuses circonstances, d'un Français nommé Kerbelen. Ce brave homme, breton d'origine, habitait depuis longtemps la Moldo-Valachie, et s'était même fait naturaliser.

« Monsieur, me dit-il en jaspant son langage de mots valaques, français et latins (il avait oublié sa langue maternelle), je suis pauvre, j'ai six filles, je veux en placer une, et je viens pour cela m'adresser à vous.

— En quoi, lui demandai-je, puis-je vous être utile?

— En me donnant, pour Zeïka, quelque argent. »

Je le répète, Kerbelen avait oublié sa langue maternelle. Or, pour mieux se faire comprendre, il donnait à sa requête un tour de phrase si bizarre, que je me trompai complètement sur ses intentions. Je m'imaginai qu'il voulait livrer sa fille pour une somme, et qu'il venait me sonder dans ce but. J'entrevis une hideuse immoralité, le plus honteux trafic, là où il n'y avait qu'une pieuse affection paternelle, un acte de dévouement et d'abnégation! Que nous étions loin de nous entendre!

Nous avions fini, dans nos demandes et dans nos réponses, par former un imbroglio au fond duquel reparaissait toujours pour moi la turpitude de Kerbelen, pour lui la dureté de mes observations. Le malheureux! Un désappointement cruel perçait dans ses traits, une sueur froide perlait sur ses tempes, et ruisselait sur ses mains crispées. Par pitié, et toujours sous l'influence de mes convictions, je fis apporter des rafraichissements, et l'invitai à en prendre.

« Ce n'est pas cela, » me dit-il avec amertume.

Et il détourna la tête. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

A ce moment, une personne entra. Un éclair de joie brilla dans le regard du quêteur, et il courut au nouvel arrivant en le suppliant de m'expliquer clairement le but de sa visite. Il le priait d'ajouter que s'il ne s'était pas retiré au premier mot de refus prononcé par moi, c'était moins pour m'obliger à capituler que pour détruire mes préventions contre lui.

« Ici, me dit M. Golesko, il est d'usage qu'une fille se marie avec une dot quelconque, ne serait-ce que de **20** *bowises* [1]. Au dessous de cette somme, pas de mariage. Celles des prétendantes qui ne peuvent la réunir, courent grand risque, comme on dit dans vos provinces centrales, de ne jamais décoiffer sainte Catherine. Lorsqu'elles sont en âge d'être mariées, le père, s'il aime son enfant, se dévoue, va de porte en porte quêter en son nom, et ne s'arrête que lorsqu'il a parfait la somme exigée.

[1] Vingt francs à peu près.

» Kerbeleu se trouve dans ce cas là. L'aînée de son bercail, fort piquante brunette de quinze ans, est en ce moment recherchée par un beau jeune homme de vingt ans. Ce jeune homme, désintéressé comme tous les amants du monde, consent à épouser Zeïka pour ses beaux yeux noirs, mais les parents sont plus exigeants. Leur fils est riche par rapport à elle : ils veulent 1,200 piastres[1] ! Or, 1,200 piastres, pour Kerbeleu, c'est une somme énorme, et de beaucoup au dessus de ses moyens. Honnête homme, mais trop chargé de famille pour être à son aise, il ne pourrait même pas donner à ses six filles les 20 bowises de rigueur. Il est donc en train de faire sa tournée de circonstance, et vient frapper à votre bourse. C'est ainsi, comme il l'a dit en son langage hiéroglyphique, qu'il entend placer sa fille auprès de vous. Je lui ai donné quelque argent, faites de même, et vous aurez comblé tous ses vœux. »

Je n'hésitai pas un instant. Confus de n'avoir pu discerner la douleur de ce brave homme des momeries d'un solliciteur ordinaire, je ne négligeai

[1] Trois cent cinquante francs environ.

rien pour lui faire oublier mes hésitations. Je lui montrai ensuite mon flacon, et il en prit cette fois un verre en souriant, en me baisant les mains et en appelant toutes les bénédictions du ciel sur ma tête.

## CHAPITRE XI.

L'hospitalité écossaise. — Le *bavardage*. — Madame N*** C***. — M. Barbéro. — Le prince et le pacha. — La peine du talion. — La serre et les oiseaux. — Le *follet*. — Une féerie. — Les *meilsch-speïsen*. Les *sarmales*. — Apicius et Brillat-Savarin. — Le *caviar*. — Une soirée d'apparat. — Le *pridevor*. — Les esclaves. — Le nouveau Mucius. — Le *fitcher*. — L'aide-de-camp du Spathar. — Le *sacrarium* des fumeurs. — Le grand boyard B*** P***. — *Tchorba iesté gata*.—La *Croix de Berny*. Une satire de Boileau. — La présentation. — M. le consul Parant. — Istvan. — Les plaisirs.

—

Les Moldo-Valaques, en général fort sobres, sont moins recherchés dans leurs mets que dans le service de leur table ; ils vivent de peu. Ce qui n'empêche pas l'abondance et le luxe de régner chez eux, mais, pour leurs convives, toujours fort nombreux, et non pour eux-mêmes. Hospitaliers comme des Écossais, ils montrent une abnégation des plus gé-

néreuses, et ne s'écartent jamais des obligations qu'ils se sont volontairement imposées.

L'étranger, sous leur toit, jouit de prérogatives dont nous ignorons, nous autres, la valeur. Il peut, quand il a été présenté, n'arriver que quelques minutes avant l'heure du repas, entrer, saluer, parler, ou, si cela lui plaît mieux, ne rien dire, personne n'en fera la remarque. La conversation ne s'anime que pendant le dîner; la parole arrive aux convives, comme la valeur aux soldats, les armes à la main.

Le potage servi, l'étranger suit lentement la famille, s'assied, s'attable, et puis mange. C'est un habitué, c'est un ami de la maison. Une invitation équivaut à une carte dont le poinçon ne varie jamais. Qu'il vienne dix fois, cent fois, mille fois, ce sera toujours la même chose. La bienveillance pour lui va si loin, (peut-être est-il dangereux d'en faire l'aveu à l'Europe) qu'il ne paraîtra jamais importun, si répétées que soient ses visites. On évitera même avec soin de lui laisser pressentir l'indiscrétion de sa présence et de son appétit. Un peu de faconde, des manières élégantes, un visage plus ou moins barbu, le feront partout accueillir et choyer.

Mais d'un autre côté, qu'il prenne garde d'en mé-

suser, en s'écartant un instant de ses devoirs, en oubliant ce qu'il doit à ses hôtes, en se laissant aller à trop de familiarité! Qu'il ne s'imagine pas que la maison d'un boyard est une ruche ouverte à tous les frélons! Autant on aurait été bon pour lui, autant on serait dur et inflexible. Et l'adjectif n'est pas hasardé. Pleins de bonhomie dans leur accueil, les Moldo-Valaques sont, dans leur mépris, acerbes et cruels.

Beaucoup de seigneurs opulents admettent des étrangers sans fortune à leur table pour le plaisir seul de leur conversation. Une dame, de mon temps, touchait chez l'un d'eux, indépendamment de la maîtresse attachée spécialement à l'éducation des enfants, un traitement des plus honorables pour donner des leçons de *bavardage*[1].

Au retour d'une excursion que je venais de faire, je trouvai chez moi une invitation conçue en ces termes :

« Madame N*** D*** compte sur M. S*** B*** pour ce soir. »

Or, tout laconique qu'il fût, un pareil billet, de la

[1] *Lakom de vorbé.*

part de madame D***, équivalait, pour ceux qui le recevaient, à un ordre, et cet ordre était une faveur, et cette faveur une rareté. Comme il me restait vingt minutes à peine pour changer de vêtements, j'opérai promptement la métamorphose, je fis atteler et je partis. Un Français, M. M***, arrivait en même temps que moi.

« Connaissez-vous particulièrement la maîtresse de céans? me dit-il en me prenant le bras pour entrer.

— Particulièrement n'est pas le mot, répliquai-je; j'ai eu l'honneur de lui être présenté, il y a un mois, et, depuis lors, je suis un de ses fidèles commensaux.

— Alors vous n'avez pas reçu d'invitation spéciale?

— Je vous demande pardon, j'en ai reçu une, ce matin. J'étais absent, et madame D*** aura craint, avec sa bonté habituelle, que, trop fatigué de mon voyage, je ne vinsse pas ce soir. Elle savait qu'un mot de sa main me ferait sortir sur une jambe plutôt que de manquer à son appel.

— Et que pensez-vous d'elle?

— Parbleu, c'est tout simple. Je pense d'elle ce

que pensait M. Barbero dernièrement. Il disait en la voyant passer sous ses fenêtres, dans un fringant équipage :

*Ingenio, illecebris, ecce Minerva, Vénus.*

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie : « Voici Minerve par l'esprit, et Vénus par les charmes. » Auriez-vous oublié vos classiques?

— Hélas! complètement!

— Vous êtes bien heureux!... Mais, dites-moi, pourquoi ces questions?

— Pourquoi?... Pour rien, pour tuer le temps. C'est un lieu commun. Madame D*** est aussi sage que belle, et aussi belle que spirituelle, qualités rares, à la fois, chez une femme. Savez-vous son âge?

— Vingt-deux ans, peut-être?

— Dix-huit ans... donc! Prenez garde qu'on ne vous entende! Les quatre ans que vous lui donnez de trop vous porteraient malheur. Les femmes ne pardonnent pas ces inconséquences.

— J'en suis désespéré, répliquai-je, pour votre barbe grise, mon cher compatriote, mais je me permettrai de n'être pas de votre avis. De quinze à vingt ans les femmes veulent vieillir; de vingt à

vingt-cinq, elles réclament le *statu quo* à grands cris; de vingt-cinq à trente-cinq, elles dissimulent leur âge avec soin, de trente-cinq à quarante-cinq, elles se rajeunissent; de quarante-cinq à cinquante, elles s'épilent et se passent au benjoin; arrivées là, elles gémissent; la soixantaine seule tarit leurs plaintes et leurs pleurs. Vous le voyez donc, quatre ans de plus flatteraient madame D***, bien loin de la fâcher. Mais, comment se fait-il que, si jeune, elle soit déjà veuve, et que, si bien faite pour aimer et pour être aimée, elle n'ait pas de nouveau, comme eussent dit Dorat ou l'abbé de Chaulieu, brûlé de l'encens sur l'autel de l'hyménée?

— Ah! quant à ceci, c'est toute une histoire. Madame D***, sans fortune, épousa, à quatorze ans, un barbon de mon espèce, qui paya ses charmes 20,000 ducats de rente.

— Quelle profanation!

— Pas tant que vous le dites! Le prince, son époux, mourut au bout de deux ans de mariage: pouvait-il être plus courtois? Il avait pris une toute jeune fille, il laissait une femme, et une femme jolie comme un ange, riche et courtisée comme une reine. N'était-ce pas se comporter avec galanterie?

N'était-ce pas mériter un des prix Monthyon ? Tenez, là bas, au bout de cette galerie, voilà madame D*** qui passe. Ah ! Barbero, décidément, était un fin connaisseur. Quelle taille souple et gracieuse, quelle désinvolture !

— Et ses mains, et ses pieds, et ses yeux...

— Ne me parlez pas de ses yeux, s'écria mon vieil interlocuteur avec un juvénile accent d'effroi et de passion. Je n'en veux pas entendre parler.

— A soixante-quatre ans ! Tudieu, quelle ardeur ! Je ne vous savais pas si jeune.

— Croyez-vous donc que le tison ne se conserve pas brûlant sous la cendre ? Vous m'en direz un jour des nouvelles. Des yeux pareils à ceux de notre ravissante veuve me feraient entreprendre les douze travaux d'Hercule, et, malheureusement, je succomberais à la peine. Vous connaissez la chronique ?

— Quelle chronique ?

— Vous ne la connaissez pas ?

— Je ne connais rien.

M. M*** se pencha, et me dit dans l'oreille :

— Le prince n'est pas mort, *de sa belle mort*, comme on dit, dans son lit.

— Vraiment ? Et comment est-il passé de vie à trépas ?

— D'une façon fort peu commode, à notre âge surtout.

— Mais encore?

— Il a été empalé!

— Pauvre prince! Et à quel propos lui délivra-t-on ce véhicule, comme vous le dites à juste raison, peu commode, pour entreprendre le dernier voyage?

— A propos des yeux de madame D***. Un pacha — la chronique ne dit pas son nom — en était devenu tellement amoureux, qu'il en perdait le boire et la pipe. Je ne dis pas le manger, car vous savez que le Turc ne mange pas. Notre pacha essaya de faire enlever madame D***, et échoua. Il tenta d'empoisonner le prince avec du café, et ne réussit pas mieux. Alors, il attira celui-ci dans son pachalik, le fit saisir par ses kavas, et, sans autre forme de procès, empaler [1].

— C'est mener rondement ses affaires. Et le pacha en fut pour ses frais?

— Le pacha paya de sa vie ses velléités amoureuses.

[1] Je ne garantis pas l'exactitude du fait. Je rapporte ce que j'ai entendu dire, et rien de plus.

Un coup de poignard, suivant les uns, suivant d'autres, un lacet, l'envoyèrent plaider devant Pluton, sans qu'on ait su qui s'était chargé de ce soin officieux. »

Nous entrâmes, M. M*** et moi, au salon, vaste pièce où, comme dans une serre, les fleurs les plus rares, les arbustes les plus exotiques, frémissaient sous le souffle d'un ventilateur invisible. D'enivrants parfums voltigeaient dans l'air. D'épaisses touffes de bignonias, de myosotis, de cactus, de chèvrefeuilles, de myrtes, de grenadiers, de jasmin, formaient tapisserie autour de la chambre, et servaient de perchoir à de nombreux petits oiseaux. Des colibris, des bouvreuils, des sansonnets, des becs-rouges, des kiris, des spipolettes, gazouillaient en voletant de branche en branche sans plus chercher à fuir que s'ils eussent été en plein champ. Deux Albanais, au costume éclatant, placés, debout, près de la porte, l'ouvraient à chaque arrivant, et la refermaient aussitôt. Rien ne peut rendre l'effet de ce décor aussi nouveau qu'imprévu.

Nous nous promenâmes de long en large au milieu d'une foule de boyards, qui, couchés sur des divans, fumaient gravement leurs chibouques. Retirées dans les angles, de jeunes filles jasaient en



français. Ailleurs, des groupes de femmes élégantes s'entretenaient des modes du jour, le *Follet* ouvert sur les genoux. La princesse vint à nous, en souriant, et nous indiqua un divan où nous trouvâmes déjà réunis quelques dignitaires. Ils causaient en silence, et ne parurent point s'apercevoir de notre arrivée : leur conversation continua.

A huit heures, cinq esclaves, des aiguières d'argent massif sur les bras, s'avancent à pas lents. Ces aiguières, pleines d'eau de rose et d'essence d'aloës, sont destinées à l'ablution des mains. Cinq autres esclaves suivent les premiers, à quelque distance, et tendent aux convives des serviettes ouvrées or et soie, du plus beau lin de la Crimée. Un instant après, les portes s'ouvrent, et chacun se lève en même temps.

Chez madame D***, connue pour la simplicité de de sa vie habituelle, tout était d'une magnificence royale, lorsqu'elle recevait. Ce jour là, nous assistions à une féerie. Imaginez une salle à manger éclairée par trois cents bougies roses de Léopolstadt, une table de cinquante-deux couverts, au milieu, et, sur cette table, une masse d'argenterie et des cristaux dont les pyramides chatoient comme autant

de pierres précieuses, de diamants. La France et la Bohème éclataient là dans la splendeur de leurs œuvres.

Le service se fit à la française, à cette différence qu'on débuta par une salade, et qu'on termina par un consommé. Le *Vatel* de la princesse avait voulu se surpasser. Sans doute la marée lui était arrivée à point. Les *meilsch-speïsen*, pâtisserie légère qui a beaucoup de rapport avec nos beignets; les *sarmales*, boulettes de viandes rôties et enveloppées de feuilles de jeunes vignes; les prunes cuites roulées dans de la graisse; les œufs frais apprêtés au vin; le mouton couvert de *doultchaz*; enfin la salade au poisson — tout était vraiment succulent. Apicius et Brillat-Savarin s'en fussent délectés.

Le Chypre et le Mételin, le Naxos et le Tokaï, le Champagne et le Bordeaux coulèrent à flots de tous côtés. Vers le milieu du dîner, on servit le Malaga. Vinrent ensuite le *caviar* noir et le *caviar* blanc, excellent fromage fait avec des œufs d'esturgeon. Je ne dirai rien du dessert; on doit penser ce qu'il pouvait être; les quatre parties du monde avaient aidé à le fournir. L'Océanie même y dut contribuer. Je ne me serais pas attendu à ce que notre globe pût pro-

duire tant de fruits, de tant d'espèces, ni tant de fleurs.

Pendant toute la durée du dîner, un valet, espèce de *puer abige muscas*, se tint derrière les convives. Un éventail de plumes dans les doigts, il chassait les mouches, les cousins, les moucherons, et il avait fort à faire.

Les Moldo-Valaques de haute condition sont très formalistes, même dans leurs actions les plus simples. La première réception qu'ils font à un étranger est assez caractéristique pour être rapportée. On a prétendu que je prenais, en ceci, la partie pour le tout, et que je faisais de l'exception une règle générale [1]. En l'admettant, le fait suivant n'en

[1] Un pareil reproche me serait adressé à tort, surtout par les Moldo-Valaques. Il n'est pas de peuples qui, plus qu'eux, procèdent à la mode anglaise, par exception. Une femme leur paraît-elle avoir des bas mouchetés de boue, ils disent : « Toutes les femmes à Paris ont des bas sales. » Un restaurateur leur sert-il un plat équivoque, tous les Véfours sont des empoisonneurs. Qu'un ami leur emprunte cent sous, puis, le lendemain dix francs pour rendre les premiers cent sous, ils n'auront pas assez de voix pour proclamer la probité de leurs amis. Tel banquier leur ouvre-t-il un crédit, tous les banquiers, en France, n'ont pas leurs pareils. Tel ministre les accueille-t-il par hasard, avec distinction, les Metternich, les Nesselrode et les Palmers-

serait pas moins original et piquant, et quoiqu'il me faille parler d'une aventure personnelle, je n'hésite pas à sacrifier mes scrupules pour la rapporter ici de point en point.

Il y avait deux mois que j'habitais les principautés, où me retenait le bienveillant accueil que j'avais reçu dans plusieurs familles distinguées, lorsqu'un aide-de-camp du Spathar vint me prendre avec son dorozska, un samedi, à deux heures. Nous allions dîner chez madame B***, l'une des plus nobles maisons de Bucharest. Madame B*** recevait avec une grâce parfaite. Son affabilité, son enjouement, son esprit, la mettaient de beaucoup au dessus desfemmes ordinaires [1].

« Ouvrez les yeux, me dit en plaisantant Istvan, vous allez voir aujourd'hui l'aristocratie Moldo-Valaque dans toute sa fine fleur.

— Avons-nous donc un dîner d'apparat? demandai-je.

ton ne sont que des mirmidons à côté des ministres français. Et ainsi de suite. (*Les Etrangers à Paris*, p. 63.)

[1] La mort est venue l'enlever inopinément, il y a quelques années, au vif attachement de ceux qui la connaissaient.

— Un dîner; non; mais une soirée. Et le salon de madame B*** est le rendez-vous habituel des familles patriciennes, et des étrangers de distinction.

— Voilà qui me promet, quant à moi, un naufrage complet.

— Erreur! On vous accueillera, vous le verrez, beaucoup mieux que beaucoup d'autres.

— Un pauvre prolétaire!

— Vous avez des titres.

— Moi?

— Vous.

— Pourriez-vous me dire les quels? Cela m'obligerait.

— Un peu de patience : bientôt vous le saurez. »

Je fermai la bouche avec une docilité exemplaire, mais je n'en pensai pas moins. Je pensai que M. l'aide-de-camp, mon ami, me flattait. Si j'avais un titre, c'était littéralement, et sans intention de faire une pointe, de n'en point avoir. Peut-être, me dis-je, est-ce à cause de cela que je serai remarqué dans la foule.

Le traîneau venait d'entrer dans une cour spa-

cieuse, et de se ranger sous le *pridevor* [1]. J'accompagnai mon introducteur, en franchissant avec lui un escalier de bois. Ces escaliers sont communs, dans les villes; les frotteurs ne le sont pas autant. Le temps seul se charge de remplir l'office des chevaliers de la cire et de la brosse, ce qui fait que le bois se ride, se gerce, se fendille, et revêt une couleur grise aussi rude à l'œil qu'au toucher. A quoi bon frotter un escalier extérieur? Et puis, enfin, ce n'était pas l'usage.

La vingtième marche nous donne accès dans une pièce qui sert d'antichambre, pièce immense, éclairée par un jour douteux, tapissée en planches et en blanc-en-bourre. Luxe oriental, vous le voyez, pour lequel les Charres de la ville n'ont pas beaucoup bouleversé leurs réserves. Là, dix esclaves, accroupis, comme des dogues de bronze ou de faïence, attendaient. Au bruit que nous fîmes en entrant, ils se levèrent, sans dire un seul mot, et s'emparèrent de nous avec un empressement qui prouva leur utilité. L'un prend nos pelisses, l'autre notre chapeau; celui-ci cultive nos habits, celui-là nos

[1] Péristyle.

pantalons et nos bottes. Les moins occupés s'occupent à servir, à ramasser la brosse des autres. Ceux qui ne font rien regardent faire; c'est encore une occupation. Il y a tant des gens qui ne savent même pas regarder, qui ne savent que dormir.

En Moldo-Valachie l'esclave, comme l'herbe, abonde et croît à vue d'œil. On en fait une si énorme consommation ! Un esclave pour charger la chibouque, un esclave pour l'allumer, un esclave pour l'apporter, un esclave pour regarder son maître fumer, debout, devant lui, les deux mains croisées sur le ventre ; un esclave pour lui aller chercher une doultchaz, un esclave le verre d'eau, un esclave la serviette ; un esclave pour ramasser son mouchoir ; cinq autres esclaves pour l'habiller, le raser, lui peigner la barbe, lui laver les mains, lui faire les cheveux ; cinquante autres esclaves pour les besoins de la maison, pour les appartements, les habits, les cuisines, les voitures, les chevaux, les harnais, les esclaves, car il faut bien servir ceux qui servent, ils n'ont pas le temps de se servir eux-mêmes : sans compter les cochers, les valets de pied, les valets de course, les Albanais enfin, qui se tiennent derrière les calèches, et remplissent (di-

sent les méchantes langues) le secret et souvent courageux office attribué généralement en France aux pimpants chasseurs de nos grandes maisons.

Et n'allez pas croire que ces esclaves puissent se suppléer : celui qui charge la chibouque ne l'allumerait pas, dût sa liberté en dépendre; de même que celui qui allume se garderait bien de charger. Chacun sa besogne. Un esclave se trancha le poignet droit devant moi d'un coup de hachereau, pour ne pas conduire le dorozska de son maître. Cette occupation, la sienne pendant plusieurs années, lui avait été enlevée, depuis un mois par un autre, et il lui semblait souverainement injuste qu'on l'obligeât à la reprendre, en dehors de ses fonctions habituelles. L'indignation en avait fait un Mucius.

L'économie de notre toilette, un peu compromise par la course, une fois rétablie, le *fitchor* [1] ouvrit une porte sur la droite, et jeta nos noms et nos qualités, je veux dire les qualités de mon ami, qui est à Bucharest ce qu'est à Paris un Rohan, au milieu d'un vaste salon. Le vide le plus complet en occupait l'étendue. Je me trompe : deux convives, un

[1] Huissier ou valet de chambre.

Moldave et un Bessarabe, s'y trouvaient, mais il fallait du temps pour les découvrir. Submergés par les flots de duvet de deux coussins dans lesquels ils s'étaient enfouis de pieds et de la tête, ils réfléchissaient aux vicissitudes du sort. Afin de ne pas les troubler dans leurs profondes méditations, Istvan fit comme eux, et je me livrai, moi, aux patientes études d'un créancier qui calcule si le mobilier de son débiteur doit l'engager à continuer ses poursuites, ou à suspendre les frais. Je dressai du regard un état détaillé des lieux.

Mon examen ne fut pas long. Une tapisserie de laine ordinaire se drapait modestement devant les fenêtres; un calorifère ouvrait à droite et à gauche ses bouches de chaleur; un large divan occupait l'extrémité du salon; quelques siéges, d'un certain âge, déjà, dissimulaient le pourtour par trop nu des murs : et du reste, absence totale d'ornements, de glaces, de tableaux, de consoles, de tables à ouvrage, de bahuts, d'objets de fantaisie. Cincinnatus n'eût pas été plus médiocrement logé.

Deux pièces attenaient à ce salon : l'une, à en juger par sa collection de narghilés et de chibouques, devait être le *sacrarium* des fumeurs; l'autre était ré-

servée au bavardage, c'est à dire aux femmes. Un meuble assez élégant distinguait celle-ci des deux autres. Des tables à jeu, des fauteuils de Vienne, un petit divan rouge, un tapis de Turquie, une une lampe Carcel, des brochures françaises et des revues; des journaux, des romans, des albums, s'en disputaient l'emplacement.

Nous étions là depuis vingt minutes, lorsque madame B*** entra, accompagnée du colonel G*** P***, son fils. Mon introducteur obtint les honneurs de la première vue; j'obtins, moi, une imperceptible révérence, et un petit hochement de tête assez protecteur. Ce qui, je dois le dire, ne me donna pas une bien haute idée des titres que je pouvais avoir aux égards des patriciens Moldo-Valaques.

Enfin, c'était peut-être l'usage.

A la suite de madame B*** et de son fils, parurent successivement deux belles jeunes filles et une dame française, leur gouvernante. Elles saluèrent silencieusement mon ami, mon illustre ami, et se retirèrent à l'écart. Un instant après, le grand boyard B*** P***, l'Aga, le ministre Kornesko, le colonel Campiniano, M. Henri de Moudonville, des parents,

des amis, des connaissances, des étrangers, coup sur coup faisaient leur entrée.

Le grand boyard fixa particulièrement mes regards, et vous comprendrez aisément pourquoi, lorsque vous saurez quel personnage j'avais sous les yeux. Représentez-vous un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, à la taille haute et bien prise, au regard fier et majestueux, à la démarche noble et imposante. La tête couverte d'un énorme bonnet en forme de ballon cachant hermétiquement sa chevelure, il portait une tunique brodée d'or et d'argent, une pelisse garnie de fourrures des plus rares, et des bottines jaunes en cuir mou. Une barbe blanche, longue et taillée carrément, dissimulait la nudité complète de son cou ; sa ceinture était entourée d'un riche cachemire, et sa main, chargée de rubis et de pierres fines, caressait le manche d'un poignard ciselé avec un art admirable. M. B*** P*** demeuré fidèle, avec un certain nombre de boyards, au vieux costume national, en faisait ressortir la richesse avec une dignité sans égale. Ses enfants et sa femme y avaient depuis longtemps renoncé pour adopter les modes françaises.

A trois heures, un *slouga* [1] ouvrit la porte principale et dit en valaque :

— *Tchorba ieste gata* [2].

Tous les convives — importation nouvelle — donnèrent le bras aux dames. Mon ami présenta le sien à madame B***. Seul je me trouvai privé de cet honneur. Non pas que j'eusse mis moins d'empressement que les autres à offrir galamment ma manche, mais je formais sans doute nombre impair. Il est vrai qu'un jeune Beyzadé avait accaparé à lui seul deux jeunes femmes qui eussent, l'une d'elles du moins, bien fait mon affaire.

Enfin, c'était peut-être l'usage.

A table, on plaça d'abord les hauts dignitaires, les noms redondants et sonores, puis les femmes (ce qui n'est pas une importation parisienne), et je me plaçai finalement moi-même. A mes côtés se trouvaient le colonel Campiniano et M. de Mondonville, voisinage qui me fit passer sur mon isolement. La conversation, jusque là, n'avait pas été des plus animées : on avait faim. Or, la faim ne donne

[1] Maître-d'hôtel.

[2] Le potage est servi.

pas d'éloquence; nos Démosthènes modernes sont là pour le dire. Le potage circula, et, ma conscience me fait un devoir de l'avouer, je le trouvai délicieux, quoiqu'on ne m'eût servi que le dernier, et que je fusse encore à le souffler lorsque mes voisins avaient depuis longtemps déjà mangé le leur.

Une demi douzaine de valets observaient attentivement les moindres desirs des convives, et s'empressaient d'y répondre. Quant à moi, comme il n'était pas présumable que je dusse en avoir — de desirs — on fit en sorte de m'oublier, ce qui réussit complètement. Ce fut à ce point que, vers la fin du second service, j'achevais précipitamment le premier, et que je dus, pour ne pas me laisser par trop distancer, faire subir à mes dents et à mon gosier une *Croix de Berny* de circonstance. Un peu de plus, et je demandais à clouer devant moi mon assiette, afin qu'on ne pût me l'enlever pleine, ce qui manquait rarement d'avoir lieu à chaque plat nouveau servi sur la table.

Enfin, c'était peut-être l'usage.

Au troisième service, autre surprise : une musique âcre et discordante éclate dans un appartement contigu. C'est un orchestre de Zigans. Une mélodie pareille ne s'exprime pas, il faut l'entendre pour s'en

faire une idée. Condamné à lui confier un jour tout entier ses oreilles, on y perdrait et l'ouïe et l'esprit. J'aurais, pour mon compte, préféré le concert des chats sauvages du chasseur Moldave. Et néanmoins, tous les convives s'étant déclarés les Romains de notre hôte, je dus comme eux applaudir. Je battis des mains *con furore*. J'eusse fait ce jour là le succès d'un débutant au Vaudeville.

Sur ces entrefaites, l'échanson apporte un hanap de vermeil rempli de vieux Tokaï. Le grand boyard s'en empare, y mouille ses lèvres, et chacun imite son exemple. Il m'arriva le dernier, j'y comptais, je le pris par le pied, je l'élevai comme un prêtre le calice... Hélas! c'était le calice de la déception : il ne contenait plus une goutte de Tokaï! Le valet versa de nouveau dedans une fiole tout entière, et je m'apprêtais à le reprendre...

« Allez de ma part porter cette coupe au maître-d'hôtel, » dit le grand boyard à haute voix.

Et je m'essuyai la bouche en silence. Toutefois, comme j'avais soif, je me fis l'honneur de me servir moi-même du vin ordinaire.

« Nécessairement, me dis-je, en me répétant ma phrase de consolation, ici c'est l'usage.»

On le voit, j'étais philosophe. La tolérance doit faire partie du bagage d'un voyageur. Sans cette vertu capitale, impossible de s'aventurer au dehors, de quitter le coin du feu domestique.

A dater de ce moment, la conversation sortit de l'*aparte*, du *medium*, et devint générale et bruyante. Devait-on ce résultat au vieux Tokaï? Il faut le présumer, puisque je ne trouvai pas un mot à dire, moi qui n'en avais eu que le parfum! Sans le colonel et M. de Mondonville, qui voulurent bien s'apercevoir qu'entre eux deux il y avait un siége, et sur ce siége un être animé, je me serais levé de table, laissant l'assemblée convaincue que j'étais muet, ou tout au moins bègue, infirmité suffisante pour ôter à l'homme sa présence d'esprit.

Vient le dessert, un dessert que n'eussent pas renié *Chevet*, *Félix* et *Drye* réunis. La table ployait sous le faix des *chatteries*. Des plateaux d'argent circulent, et il est difficile, je le déclare à la gloire du maître-d'hôtel, de rien voir de plus symétriquement échafaudé que les pâtisseries légères qui les couvrent. Mais, à peine l'un de ces plateaux arrive-t-il au colonel, qu'on lui fait rebrousser chemin au plus vite. Il revient, il faut le dire, du côté de M. de

Mondonville, mais alors il n'y a plus rien dessus; le valet, en l'enlevant, s'arrange de façon à ce que toutes les bribes qui restent inondent, en tombant, mon assiette.

Mais, du moment où cela est l'usage, que dire?

Arrivent les vins. Ici, décoration nouvelle. Madame B*** frappe trois petits coups dans ses mains, et soudain toutes les dames se lèvent, comme des Anglaises bien apprises, pour passer au salon de musique. Aux hommes donc le champ de bataille!

Il me sembla dès lors que je devenais plus libre, et que je pouvais me permettre de sortir un peu de mon *incognito*. Il me le sembla, mais ce fut tout. Deux mots que je lançai comme ballon d'essai, traversèrent la table en tout sens, et allèrent obscurément se perdre dans le gouffre des remarques oiseuses, vides d'intérêt et de portée.

A quel fétu se rattraper? Les bouchons sautaient, le Champagne de Moët pétillait, un flot généreux inondait la nappe, la moustache de mes voisins, le plafond même... mon verre excepté. Les flacons passaient devant moi, mais, comme d'une pièce de quatre qui vient de vomir sa charge au nez d'un Cosaque, il n'en fuyait plus qu'une fumée gazeuse.

L'échanson me voyant prêt à porter mon verre au devant d'une décharge, s'imagina que j'avais encore soif, et me versa de l'eau claire à plein bord. Je me gardai bien de m'en servir; cela n'eût pu que me faire sombrer davantage dans l'esprit des convives : mais je me le tins désormais pour dit. L'usage, avec ses formules, commençait à me causer de terribles nausées.

A six heures, environ, le grand boyard se lève : on le suit. Cette fois, le calme le plus parfait a succédé au feu croisé de la conversation. On nous prendrait tous pour des quakers. On prendrait aussi la salle à manger pour une plaine où vient de se livrer un combat des plus acharnés. De nombreux débris, d'appétissants reliefs jonchent le sol. La valetaille s'en pourlèche les lèvres à l'avance.

A la porte du salon, madame B*** nous attend, et, comme la jolie quêteuse du lieu saint dans la bourse de velours rouge de laquelle on a laissé tomber une offrande, elle accueille chacun des convives avec une aménité charmante; elle le remercie de ce qu'il *a bien voulu venir manger son dîner* (sic) : honneur qui commence à mon introducteur, et vient mourir à mes pieds, exclusivement.

Pour le coup, la dose était forte, et le procédé par trop ostensible. J'avais été honoré au lieu d'honorer moi-même mes hôtes, en venant m'asseoir à leur table, c'était évident. Et pourtant, un prolétaire a bien sa valeur. Ne tient-il pas, si humble qu'il soit, sa petite place dans le monde?

J'eus l'audace de trouver que tel pouvait être l'usage, mais que cet usage avait des limites, et qu'on les outrepassait à mon égard, ce que je ne me sentais pas d'humeur à tolérer davantage.

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?

me dit mon ami le patricien, en me rejoignant sur ces entrefaites. Et il poursuivit du même ton goguenard:

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

—Ah! de grâce, un moment; souffrez que je respire,

m'écriai-je à mon tour, entraîné par son air comique et jovial. Vous m'aviez promis un accueil des plus affectueux ; j'avais, à vous en croire, des titres réels aux attentions de notre amphitryon... Vous vouliez probablement dire à ses inattentions !

Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,

Si l'on manque envers moi aux plus simples lois des de convenances ! Je ne vous le cacherai pas,

J'étais si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin...

Quand le rot a paru?

interjecta Istvan.

— Non pas, repartis-je :... quand on s'est levé de table pour sortir. Je me possédai toutefois du mieux qu'il me fut possible. Mais bientôt, un dernier acte

de la comédie dont j'étais le trop naïf bouffon, me fit sauter d'une coudée. Ah !

> Si, pour l'avenir,
> En pareille cohue on me peut retenir,
> Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
> Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie;
> Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
> Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts !

— Vous ragez? A quoi bon? Contenez votre courroux...

— Légitime...

— Soit! si vous le voulez. Mais, encore un peu, et le vent tournera. Après le café aura lieu la présentation, c'est alors que vous ferez votre pleine lune.

J'attendis. En guise de frein je rongeais un cure-dents.

Nous passons dans la salle aux fumeurs. Là, dix esclaves apprêtent le café, les chibouques, les sorbets et l'eau de rose. Je fais comme tout le monde, je fume, je bois, je ne dis rien.

Au bout d'une heure, rentrée générale au salon. De jeunes et belles femmes, et en grand nombre,

en occupaient le pourtour. Vêtues à la française, assises à la française, causant, riant, faisant d'étourdissantes petites mines, toujours à la française, elles rivalisaient d'éclat, d'élégance, de bon goût, de séduction. On eût dit, sans risquer beaucoup la métaphore, d'une corbeille de fleurs sur laquelle vient de s'abattre un essaim d'abeilles bourdonnant — à la française. Je me crus à Paris. Le salon me parut meublé avec un luxe splendide.

« Allons, me dit mon introducteur, en me voyant plus calme, prenez mon bras, le moment est venu.

Et, s'inclinant devant la maîtresse du logis :

— Permettez-moi, Madame, lui dit-il, de vous présenter l'un de mes bons amis, neveu de M. le Consul de France, Parant.

— Je suis charmée, répondit Madame B*** en souriant, que vous ayez bien voulu, Monsieur, nous faire le plaisir d'être des nôtres. Vous ne refuserez pas, je l'espère, de nous consacrer quelques uns de

1. M. Louis Joseph Parant, consul de France à Bucharest, mort à son poste en 1806, à l'âge de 32 ans, des suites de sa longue captivité aux Sept-Tours et en Anatolie.

vos instants. Il nous sera agréable de vous compter parmi nos amis les plus assidus.

On ne pouvait être plus affable. Ma colère fondit comme une glace, et je m'inclinai en remerciant.

— Recevez tous mes compliments, Monsieur, me dit le grand boyard, auprès de qui mon ami renouvela son mode de présentation. J'ai beaucoup connu votre excellent oncle; j'ai beaucoup vécu dans son intimité, et je lui ai voué une admiration que le temps n'a point altérée. A aucune époque la France ne fut mieux représentée dans notre pays qu'en l'an VI de la République (c'est alors, je crois, que M. Parant fit ses débuts dans la carrière consulaire) et... en la présente année, ajouta-t-il en pressant la main du consul-général actuel, M. A. Cochelet, qui faisait partie de notre groupe.

Puis, il reprit, en se retournant vers moi :

—Vous trouverez ici de nombreux amis de M. Parant. Je réclame un des premiers le droit de rendre au neveu l'attachement que je portais à l'oncle. »

Istvan aborda ensuite le colonel G*** P***, qui me tendit affectueusement la main, et me témoigna une amitié aussi franche que cordiale pendant mon séjour à Bucharest. Enfin vint le tour des principaux

dignitaires, de quelques boyards, de l'Aga et des dames. Partout et de chacun le plus obligeant accueil. Avant la fin de la soirée (je puis en parler aujourd'hui sans outrecuidance, j'atteignais à peine mes vingt ans!) j'avais reçu dix invitations à danser. De vives jeunes filles, curieuses sans doute de voir de quelle façon un Tourangeau s'y prenait pour faire le seizième d'un quadrille, venaient s'inscrire elles-mêmes sur mes tablettes, et me forcer à honorer Terpsichore, déesse pour laquelle je professai toujours un dédain superbe, mais que j'adorai ce jour là dans la personne de ses espiègles prêtresses. Je bus à longs traits la coupe du bonheur... d'un bonheur que j'aurais bien mieux apprécié dix années plus tard!

Cependant, les portes s'étaient ouvertes de nouveau, et l'on vit successivement entrer le consul d'Autriche, M. Méétani, le consul de Russie, baron de Ruckmann, le Spathar, le prince Michel Ghika, le comte de Bélio, le prince Soutzo, le comte Villara, les boyards Floresko, Manolaki Mano, Predesko, Cantacuzène, le consul de Grèce, baron Sakélario.

Nouvelles présentations, nouveaux témoignages de sympathie.



Madame B*** acheva de me tourner la tête, en mettant gracieusement à ma disposition une voiture et l'un de ses esclaves, petit négrillon de nacre et d'ébène.

« Eh! bien, me dit mon introducteur, en me reconduisant chez moi, qu'en pense Votre Excellence ?

— Je pense que je suis dans le pays des merveilles, et vous ne pouviez, mon ami, me prouver d'une façon plus affectueuse et plus délicate en quelle estime on tenait ici l'homme recommandable dont l'étroite parenté me donne à juste titre tant d'orgueil.

— Vous ne m'en voulez donc plus des mauvais traitements que vous avez subis un peu par votre faute?

— J'aurais grandement tort. Du moment où c'est l'usage du pays — car c'est l'usage, n'est-ce pas? — je ne saurais m'en formaliser. »

Les Moldo-Valaques adorent le plaisir; mais ils adorent aussi le *farniente*, et je ne sais trop si celui-ci ne l'emporte pas sur l'autre. Du temps des Romains, leurs ancêtres, ils lui eussent élevé une statue. Ils aiment à laisser errer leur poétique imagination dans l'espace, à faire de longs et beaux rêves, à fumer, à écouter le silence, à dormir.

Les femmes, dédaigneuses des soins du ménage, songent à leurs intrigues. Cet important chapitre de la vie d'un Moldo-Valaque, forme la plus sérieuse occupation de leur journée. Elles en mettent en application les préceptes avec une rare et prudente adresse. Elles en savent varier toutes les phases, et fournir à leur avidité passionnée des aliments nouveaux, ingénieux, séduisants.

La promenade, le spectacle, les raouts, les visites et le jeu se partagent le reste de leur temps.

La promenade se fait en équipage ou à cheval, et les *Champs Élysées* de Bucharest, par exemple, sont: *Baniassa*; *Kérestréo, Kolentina, Marcoutza, Panthélémon, Léordani*, *Plomboïta*. Rien n'égale le luxe des voitures, leur élégance, leur solidité. Il n'est si petit boyard, si petit bourgeois même, qui ne veuille avoir la sienne, et qui ne tienne à ce qu'elle rivalise, pour la forme et l'éclat, avec celle de ses amis, ses voisins. Les plus riches seuls se donnent l'Albanais. Le cocher, ignoble esclave à peine vêtu d'une houppelande déchirée et sordide, semble perché de la sorte sur son siége, pour faire valoir davantage la haute stature et le somptueux vêtement de l'Albanais. L'or, l'argent, la soie et le cachemire cou-

vrent ce dernier des pieds à la tête. Son turban, sa chlamyde, sa veste rouge, ses bas blancs, ses chaussures, tout en lui est irréprochable. Son œil vif et sa moustache noire lui donnent un air martial et plein d'héroïsme. Aussi, que de femmes, au cœur tendre, succombent à ses traits! Les passions ne comblent-elles pas la distance?

Le spectacle, tour à tour *Français*, *Allemand et Valaque*, attire la foule au théâtre. A l'époque où j'étais à Bucharest, un directeur parisien, M. Foureau, y obtenait de beaux succès. Ses actrices, d'un autre côté, recueillaient de nombreux lauriers... en ducats. Jupiter se métamorphosait en pluie d'or. Deux d'entre elles, l'une valaque, l'autre française, y jouaient, sur la scène, le vaudeville de MM. Scribe et Melesville; et dans le monde, le rôle des Sophie Arnould, des Guimard. Beaucoup de maltotiers Moldaves, et de financiers Valaques, laissèrent glisser dans leurs mains le dernier zwantzig d'un patrimoine assez rond. Le coup-d'œil, la pirouette, le rond de jambe et le feu de la rampe sont dangereux dans tous les pays du monde: en Moldo-Valachie ils sont incurables. La Faculté n'y peut rien.

Les raouts se divisent en deux classes: les raouts



publics, les raouts particuliers. J'ai dit de ceux-ci quelques mots : passons aux premiers. D'ordinaire ils ont lieu, comme à l'Opéra, dans la salle même du théâtre. On y danse le quadrille français, la mazurka, la danse nationale. Le bal masqué et ses suites n'y ont pas moins de succès qu'à Paris. Un Musard ferait sauter le Moldo-Valaque le plus podagre. Ceci vous donne une idée de l'empressement avec lequel on se rend au bal de toutes parts. Il n'y manque qu'une *Maison dorée*, et ses voluptueux cabinets. Le souper-régence y serait fêté avec enthousiasme.

Les visites se font à peu près à toute heure. Quand une femme entre dans un salon, elle va baiser au front la maîtresse du logis. Lorsque, au contraire, c'est une jeune personne, elle met un genou en terre, appuie ses lèvres sur la main de celle qu'elle vient voir, et lui tend une joue à son tour.

Chez les hommes, tout se passe en fumant. L'esclave apporte une chibouque, le maître de la maison en tire quelques gorgées de fumée, l'offre au nouvel arrivant, le regarde ; puis, dès que ce dernier a fini de fumer, le visité frappe trois coups dans ses mains, et aussitôt on apporte le café, les doultchaz

et l'eau de rose. Un instant après on se sépare, et souvent on ne s'est pas dit un seul mot.

Le jeu, distraction greffée, je crois, par les Russes, a donné de fabuleux produits. Le boyard, M....liano, perdit au pharaon, dans une seule soirée, ses biens, sa femme, ses enfants, ses esclaves, et il se fût joué lui-même, s'il eût valu quelque chose comme enjeu.

Un voyageur conçut devant moi le malheureux projet de porter le lansquenet sur les rives du Danube.

« Culbutez les quarantaines, lui dis-je, allez chercher la peste en Afrique, appelez dans les principautés tous les fléaux réunis de la terre, pour châtier les Moldo-Valaques de leurs fautes ; mais épargnez-leur le lansquenet. Laissez-les dans l'ignorance de cette épidémie désastreuse. »

Peut-être mes prières ont-elles produit quelque effet. S'il en était autrement, que de catastrophes seraient à la veille d'engloutir cet heureux pays !

---

## CHAPITRE XII.

Des cérémonies funèbres, des enterrements, des cimetières. — *Il signor Casaglia.* — Eugène Châtelain. — M. Paraut. — La *nostalgie.* — Le docteur Marco. — La *France!* — Le manuscrit. — La *boucaleresse.* — La confession d'un mourant. — Le tisserand de Besançon. — L'abbé Rollin. — Les veillées du caveau. — Une conversion. — Scènes d'intérieur. — La conscription. — Le professeur. — *Je suis sauvé!* — La mairie. — Un drame au réverbère. — *Qui vive?* — Le coup de feu. — La fuite. — Le chant du cygne. — La mort.

---

Jusqu'ici, je vous ai beaucoup parlé des vivants : laissez-moi vous dire à présent quelques mots des morts; c'est un soin dont j'aurais dû m'acquitter plus tôt.

*Antonio Maria del Chiario,* dont j'ai déjà cité le nom, rapporte qu'autrefois, lorsque le patriarche de Jérusalem venait faire une excursion en Moldo-Valachie,

de nombreux fidèles se portaient au devant de lui, et venaient pieusement, hommes et femmes, riches et pauvres, baiser humblement sa main pastorale. Le prélat distribuait aux plus méritants des indulgences et de petites feuilles imprimées. Ces petites feuilles, bénites sur le tombeau de Notre Seigneur, étaient destinées à l'édification des vivants, dans ce bas monde, et au bonheur des morts dans la vie éternelle. On les enfermait, en guise d'obole, dans la tombe du décédé.

Lorsque un Moldo-Valaque était à l'article de la mort, ses parents, si le patriarche se trouvait encore dans le pays, se rendaient solennellement auprès de lui, et sollicitaient de ses bontés une messe particulière. Mais cette faveur s'obtenait fort difficilement; le nombre des demandeurs était trop considérable pour qu'il fût possible de satisfaire à toutes leurs requêtes. On arrivait au but de ses desirs en faisant une aumône destinée au saint Sépulcre de Jérusalem.

Aujourd'hui, on appelle auprès du malade *in extremis* un prélat, quand ce malade est un noble; un prêtre ordinaire, quand c'est un bourgeois; un simple popa, quand c'est un artisan, un domesti-

que ou bien un esclave. L'un se présente en calèche, l'autre en dorozska, le dernier plus modestement à pied. Partout, sur le passage de ces trois ministres de Dieu, on se prosterne et l'on se signe. Les derniers sacrements administrés, le prélat s'en retourne accompagné de la foule, le prêtre passe sans qu'on s'occupe de lui davantage, le popa entre au cabaret.

Dès que le mourant a exhalé son dernier soupir, on se met en devoir de lui faire subir une cérémonie usitée dans beaucoup de villes du nord de l'Allemagne, et qui tient encore de l'antiquité romaine. On le sort de son lit, on le revêt de ses plus beaux habits, on l'expose sur un divan autour duquel ses parents, ses amis, ses connaissances, viennent tous s'incliner, réciter une courte prière, et lui baiser, ceux-ci les yeux, ceux-là le front, quelques uns seulement la main droite.

L'exposition dure seize heures. Ce laps de temps écoulé, le médecin examine attentivement la physionomie du mort, interroge le pouls à plusieurs reprises, passe une glace sur ses lèvres décolorées, lui tâte les tempes et le derrière des oreilles, et décide s'il y a lieu ou non à commencer l'ensevelissement.

Cette opération consiste à déshabiller le corps, à le laver à l'eau tiède, à le couvrir d'essences et de parfums, à lui introduire dans la bouche et dans les narines des aromates et de l'encens. On le revêt ensuite comme précédemment, on le place dans un cercueil découvert, on lui croise les mains sur la poitrine, sous sa tête on place un petit oreiller en forme de sachet parfumé, on lève le voile qui lui couvre le visage, et l'on part.

Pour le riche comme pour l'indigent, pour le boyard comme pour l'*alcihys*, il n'y a qu'une seule manière d'être porté en terre. Quatre hommes, robustes et vigoureux, dévouent leurs épaules à cet effet. Les pompes funèbres du pays n'ont pas, que je sache, de corbillard plus luxueux.

Naguère il était d'usage que les veuves suivissent le convoi, en voiture ou à pied. Elles se déchiraient le visage en marchant, se meurtrissaient le sein avec rage, s'arrachaient les cheveux par poignées, et, sans porter le dévouement aussi loin que leurs consœurs du Malabar, elles poussaient des cris lamentables. Cette étrange coutume a subi d'heureuses modifications. Le convoi est composé des parents et amis du défunt; en tête s'avance une musique dont les notes

lugubres semblent tomber une à une, comme les sons d'un glas funèbre ; le cercueil, les parents, les amis, occupent le milieu du cortége, et les pleureuses, femmes salariées pour remplir cette misérable comédie, se tiennent indéfiniment à l'arrière.

Pour la classe pauvre, la musique se réduit aux cris de désespoir des parents, des amis et de la veuve du trépassé, ce qui n'en est pas moins triste et affligeant. De temps à autre on distingue la voix grave du prêtre et le chant aigu des desservants qui l'entourent.

Quant aux cérémonies de l'Église, elles s'observent, à peu de chose près, comme en France. L'entrée, le service, la sortie, subissent les mêmes formalités canoniques. Arrivé au cimetière, le cortége entoure la tombe au bord de laquelle se tient le fossoyeur, la pelle à la main, prêt à l'offrir au popa. Chacun s'incline et s'agenouille, on psalmodie les prières habituelles, on recouvre le visage du défunt d'un drap blanc, ou d'un tissu plus précieux, on cloue le couvercle de sa bière à grand bruit ; ses parents viennent ensuite lui dire un dernier adieu, sa veuve verser encore une larme à son intention ; après quoi le prêtre, jetant une poignée de terre

bénite sur la fosse, prononce quelques paroles sacramentelles, et se retire. Les assistants sont aussi bruyants au retour qu'ils ont été silencieux et calmes au départ. Ce qui donnerait la mesure de la sincérité de leurs regrets, si l'on ne savait que *les morts vont vite*, comme dit la ballade de Bürger, et que, dans tous les pays du monde, le chagrin s'en va en croupe derrière eux.

Ainsi donc, beaucoup de pompe pour les funérailles, beaucoup de monde, beaucoup de bruit, beaucoup de frais sous tous les rapports. Mais ce vaniteux appareil a son correctif. Je veux parler des cimetières.

Le Moldo-Valaque tient de ses ancêtres la manière d'enterrer ses morts. Seulement les soldats de Trajan avaient habitude de choisir pour lieu de sépulture les endroits toujours les plus riants, les plus exposés à la vue, les voies publiques, par exemple, ou le bord des grands chemins; tandis que le Moldo-Valaque a presque exclusivement adopté le pourtour des églises, lesquelles sont toutes entourées de terrains assez vastes. Aucun alignement, aucune symétrie ne président à la disposition des tombeaux. La dorure, le marbre, le bronze ou le fer les

indiquent rarement à l'œil du passant. Le luxe dans la mort a toujours paru aux indigènes un luxe inutile, inconvenant, irréligieux même fort souvent, et peut-être n'ont-ils pas eu toujours tort.

En face des grandes portes du temple se trouve réservé un petit chemin sablé et bordé d'un tertre de terre couvert de mauves, d'herbes folles ou de violettes. A cela se borne la coquetterie de leur douleur. Je ne puis parler de quelques croix que le vent arrache et renverse, et que la pluie détruit en peu de temps.

Mais ce qu'on ne saurait voir sans surprise et sans émotion, c'est la négligence avec laquelle ce dernier asile de l'homme est traité. Pas de muraille, pas de barrière, pas de haie vive, pas même une ligne de démarcation quelconque, qui le protégent et le mettent à l'abri de la dévastation. Le Moldo-Valaque, obligé de passer auprès d'une église, prend à droite ou à gauche, fait un circuit, le chapeau à la main, et se signe à plusieurs reprises. Il n'aura garde de fouler aux pieds la terre sainte, de s'y arrêter, d'y jeter même un instant les yeux. La piété et la superstition lui font un devoir de s'en éloigner au plus vite.

Mais les animaux, les bêtes fauves, les chacals, je l'ai déjà dit, moins scrupuleux et d'autant plus hardis que rien ne les arrête, viennent rôder la nuit par les rues de la ville, et labourer audacieusement les cimetières. Profanation d'autant plus affligeante qu'il serait facile d'y remédier. Aussi, ne me suis-je jamais expliqué l'incurie des indigènes à cet égard. Peut-être faut-il y voir un effet de la domination primitive des Turcs, qui, pour obéir au Koran, font d'un champ du repos une promenade. Quoi qu'il en soit, le fait existe, et mérite d'être signalé.

Nous revenions, M. W*** et moi, d'assister à l'enterrement d'un boyard pour lequel on avait suivi rigoureusement le programme habituel. Plusieurs personnes étrangères nous accompagnaient, et, parmi elles, un italien de nos amis, *il signor Casaglia.*

« Il me semble, *Signori*, nous dit-il tout à coup, vous avoir entendu prononcer le nom de M. Paraut, ancien consul de France à Jassy et à Bucharest?

— C'était mon oncle, répondis-je. L'auriez-vous connu?

— Beaucoup. Il m'honorait de son amitié, et

j'en étais fier. La dernière fois que je le vis, — ces souvenirs sont profondément gravés dans mon cœur, — ce fut au chevet d'un mourant, dans une maison où il devait lui-même, quelques mois après, payer à la nature son tribut.

— Votre rencontre, dites-vous, eut lieu au chevet d'un mourant?

— Oui, *Signor*, d'un jeune Français, d'un proscrit.

— Eugène Châtelain, peut-être?

— Lui-même. Vous avez entendu parler de ses malheurs?

— Vaguement, et si j'osais, je vous prierais...

— Volontiers, dit-il aussitôt.

« Eugène Châtelain est mort victime d'un épouvantable fléau.

Ce jeune homme, que la fluctualité d'une existence des plus agitées avait poussé au milieu de nous, devait au bienveillant appui de M. Parant une position honorable : il était précepteur des enfants de l'Aga. Son talent, que relevait une rare modestie, lui avait acquis l'estime générale. On l'aimait, on le recherchait avec empressement. Quant à la famille de l'Aga, elle savait remplir

d'une si délicate façon tous les devoirs de l'hospitalité envers lui, qu'il n'eût pas eu le droit de dire avec Dante :

> Tu proverai si come sadi sale
> Lo pane altrui, e com'e duro calle
> Lo scendere e'l salire per l'altrui scale.

« Tu sauras combien le pain d'autrui a d'amer-
» tume, et combien il est dur de monter et de des-
» cendre l'escalier étranger. »

« La sympathie se déclare, a dit La Bruyère,
» lorsque, dans la foule, elle peut faire mouvoir deux
» corps en une seule âme. » Je l'éprouvai par moi-même. Le jour où, Eugène et moi, nous nous vîmes pour la première fois, nous nous liâmes étroitement. Et cependant, nos caractères différaient essentiellement l'un de l'autre. J'étais alors, plus qu'aujourd'hui, gai comme un oiseau, et disposé au plaisir; Eugène, au contraire, mélancolique et rêveur, ne vivait pour ainsi dire qu'en dedans, ce qui pourtant n'altérait point la bonté de son cœur. On l'appelait, en riant, *le Barde aux blonds cheveux ;* on me nommait, moi, *le Fils de Momus;* on pré-

tendait qu'il ne devait se nourrir que de la sombre poésie des nuits d'Young, et qu'il eût dû écrire sur sa porte : *Odi profanum vulgus et arceo;* on assurait que je ne lisais que les ballades de Clément Marot, et que je portais écrit sur mon front le *stultum me fateor* d'Horace.

Obligé de paraître dans le monde, Eugène s'y rendait le visage soucieux. S'efforçait-il d'échapper à ses réflexions, il souffrait. Appelait-il à son aide une sorte de gaîté factice, il subissait la question. A son arrivée ici, la tristesse semblait le trait le plus ostensible de ses habitudes, mais elle ne le dominait pas: elle prit depuis des proportions effrayantes. Tous ceux qui le connaissaient s'en émurent. De deux choses l'une, me disait-on : votre ami est enclin à l'hypocondrie, ou de secrets chagrins le minent et l'abattent. Vous devez le savoir, vous son ami le plus intime; il a dû vous faire des confidences à cet égard.

Je remerciais pour Eugène, et répondais d'une façon évasive. Je ne voulais point avouer l'ignorance où j'étais de son malaise, car il ne m'avait rien communiqué; je craignais qu'on ne vînt à interpréter ce silence d'une façon défavorable pour

lui; j'aurais voulu que l'on crût que tel était son état normal, et qu'on ne l'accusât pas de ce dont, à bien prendre, il n'était pas si blâmable que les circonstances pouvaient le donner à penser.

Cependant son aversion pour le monde, au lieu de céder au temps, semblait croître. Je ne négligeai rien pour le galvaniser un peu : ce fut en vain. Bientôt il refusa de franchir le seuil du logis, et, un mois après, résistant aux vœux d'une famille qui le considérait en quelque sorte comme l'un de ses membres, il quitta l'hôtel de l'Aga.

— C'est sans doute alors, hasardai-je, qu'il sera allé habiter la maison de mon oncle?

— Non, répondit M. Casaglia, ce ne fut qu'un peu plus tard. Pour le moment, cédant à un invincible besoin de solitude, il se retira dans le faubourg de *Pô de Bélik*, et n'y reçut jamais que trois personnes : le consul, son médecin et moi.

Le jour où je l'y installai, j'appris de lui combien il souffrait.

— Le mal est là, me dit il, en portant la main sur son cœur.

Je crus qu'il aimait, et qu'il aimait sans espoir. Je lui en parlai.

— Non, murmura-t-il, ce n'est pas cela.

Sa demi-confidence m'autorisait à en exiger davantage.

— Serait-ce, lui dis-je, un revers de fortune?

Il hocha négativement la tête.

— La perte d'un père, d'une mère?

— Quand Dieu me les enleva, j'en fus vivement affligé; mais le temps avait un peu calmé cette douleur.

— Auriez-vous reçu quelques fâcheuses nouvelles de France?

Il hocha de nouveau la tête sans répondre.

Je n'insistai pas.

— Pauvre jeune homme!

— A la misanthropie avait succédé une sorte de *spleen*. Une maladie plus grave se manifesta, et bientôt il fut obligé de garder le lit. Le docteur Marco me fit part de ses craintes. Jusque alors il n'avait eu recours qu'aux consolations de l'amitié: la fièvre exigea plus du médecin. Dévoué de cœur à son intéressant malade, il étudia le mal sérieusement, le suivit de près dans ses moindres phases, et le combattit avec énergie.

Soins inutiles! La fièvre n'en continua pas moins

ses ravages. La pénétration habituelle et si justement apprécice de l'homme de l'art, n'y put rien. Aucun diagnostic ne lui vint en aide pour résoudre l'effrayant problème soumis à ses yeux.

Une consultation générale eut lieu, et n'amena pas de plus satisfaisant résultat.

Je me déterminai à renouveler mes questions.

— Mon ami, me dit Eugène attendri, si, jusqu'à ce jour, je vous ai caché quelque chose, pardonnez-le-moi, je ne pouvais faire autrement. Bientôt vous me connaîtrez mieux. Mais, je vous le jure, le secret que j'ai à vous confier n'influe en rien sur le mal qui m'accable.

Il se trompait et me trompait moi-même sans le vouloir.

— Peut-être, lui dis-je, vous abusez-vous; peut-être attribuez-vous à d'autres causes ce qui ne tient qu'à celles dont vous ne vous doutez pas?

— Je ne me trompe point, répliqua-t-il, je ne saurais m'y méprendre.

— Si le docteur était ici, il serait assurément plus exigeant que moi.

— J'en serais affligé pour lui.

Je n'ajoutai pas un mot de plus.

Le lendemain, Eugène était méconnaissable : pâle, livide, amaigri, en moins de douze heures il avait vieilli de dix années!

— Mon ami, me dit-il en m'attirant à son chevet, il est une maladie cruelle, impitoyable, contre laquelle la science épuise en vain ses ressources, et la thérapeutique ses combinaisons. Chez les uns, elle se déclare spontanément, et marche avec une rapidité sans égale ; mais on peut paralyser avec succès ses effets : chez les autres, au contraire, elle avance en quelque sorte à pas de loup, et dévore insensiblement sa proie. Dans le premier cas, on l'arrête, comme le vaincu son ennemi, en lui faisant toutes les concessions. Dans le second, — le plus dangereux, — on l'endure, on languit et l'on meurt. « Ses exigences, me disait un jour un homme de l'art, sont absolues, et ses progrès d'autant plus terribles, qu'elle rencontre plus de résistance. Les obstacles l'irritent et l'enflamment. Aussi, l'avons-nous appelée NOSTALGIE, de deux mots grecs, νοστος, retour, ἄλγος, douleur, parce qu'on ne peut la guérir qu'en retournant au foyer paternel. Le bandit, sur les grandes routes, demande, au bout d'un pistolet : *la bourse ou la vie!* la nostalgie

se cramponne au cœur de l'homme et lui crie : *le pays ou la mort!* Il faut s'être trouvé face à face avec cette ennemie et lui avoir, comme je l'ai fait moi-même, disputé le terrain pied à pied, pour se bien pénétrer de son despotisme. » Et l'homme de l'art ne se trompait pas. Un mot, un chant, un livre, une lettre, la vue d'un site, d'un paysage, d'un hameau, d'une maison, d'un compatriote, ses récits, son accent, sa physionomie, que vous dirai-je, un rien peut déterminer la nostalgie. Le principe est là : à peine heurté, le germe éclate, se développe et grandit. Ce sont alors d'impérieux desirs qui se déclarent instantanément, une sorte d'impatience nerveuse, de misanthropie, de dégoût de toutes choses, dont vous ne pouvez souvent vous rendre compte, et dont vous allez chercher l'explication au fond du tombeau.

Au delà des mers, le chant sublime de la *Marseillaise* ne fait-il pas vibrer le cœur d'un Français ? l'Espagnol tressaille en écoutant l'*hymne héroïque de Diégo*, et l'Helvétien laisse tomber ses larmes lorsqu'il entend résonner *le vieux ranz* de ses montagnes. Et ainsi de tous les peuples, ainsi de tous les hommes en particulier. La dernière exclamation, au

départ, peut être un anathème; la première expression de l'âme, au retour, est un cri de bonheur.

Eh! bien, mon ami, ajouta Eugène, cette maladie, dont je viens de développer devant vous les symptômes, et de vous montrer les dangers, cette maladie redoutable est la mienne!

— Que me dites-vous là? m'écriai-je plein d'effroi.

— La vérité, répartit le malade en portant la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements. Ne savez-vous pas ce que disait Ovide? « Il y a dans le pays natal je ne sais quoi de doux » qui nous appelle, qui nous charme, et ne nous » permet point de l'oublier. » Je voudrais revoir mon pays, et...

— Vous le reverrez.

— Jamais!

— Qui s'y opposerait?

— Qui? fit-il avec amertume.

Il s'arrêta, et reprit en étouffant un sanglot :

— Je vous l'ai dit : bientôt vous me connaîtrez mieux. »

Ce jour là même, M. Parant voulut à toute force qu'il se laissât transporter chez lui, ce qui eut lieu.

Quand je retournai le voir, le jour suivant, je le trouvai assoupi, la tête étendue sur trois oreillers, le visage empourpré par la fièvre. Il essaya de se soulever, et sortant de dessous son drap une main longue et décharnée, il me dit, à travers un imperceptible sourire :

« Je vous sais gré de m'être venu voir aujourd'hui plus matin que d'habitude. Mon ami,

Le temps fuit sur nos plaisirs,
Semble s'arrêter sur nos peines,
Et....

Que pensez-vous de ma position?... Soyez franc, sans détour; vous le savez, vous ne m'effraierez pas. Je me sens ce matin presque gai.

— Eh! mon Dieu, répondis-je avec une fausse assurance, si vous le voulez, dans quelques jours vous serez debout. Du calme...

— Ne vous y trompez pas, fit-il en m'interrompant d'une voix brève : dans quelques jours j'aurai le mot de notre existence ici-bas; à moins que, par un miracle. . Mais, quoi qu'il arrive, que la vo-

lonté de Dieu s'accomplisse, je ne me plaindrai point! »

A ce moment, quelqu'un entra : c'était, *caro mio*, votre digne oncle. Je fus heureux de cette visite. J'ai toujours été maladroit auprès d'un malade, et il me tardait d'échapper à l'état de gêne où j'étais.

M. Parant prit comme moi un siége, et comme moi essaya de consoler, de réconforter son jeune hôte. De douces paroles sortirent de son cœur, et de sa bouche s'échappèrent avec abondance de nobles accents... Vains efforts! le malade écouta, tourna vers lui ses yeux ternes, et poussa un profond soupir... Mais ce fut tout!

Au bout d'une heure, le consul se leva pour sortir. Eugène porta sa main à ses lèvres, et de grosses larmes glissèrent sur ses joues. Puis, dès que nous fûmes seuls :

« Que c'est un excellent homme! me dit-il.

— Vous avez bien raison, répliquai-je, c'est ici le père de ses compatriotes.

Le docteur entra.

— Eh bien! dit-il, d'un ton presque jovial, où en sommes-nous aujourd'hui?

Il tâta le pouls du malade.

— Allons, reprit-il, du courage ! Le temps est superbe, l'air pur, le soleil radieux... Peut-être demain pourrons-nous nous lever, et après-demain....

Eugène l'arrêta :

— Après-demain, docteur, je n'aurai plus besoin de vous !

— En vérité, mon ami, répliqua M. Marco, vous me faites rire avec vos idées noires. A vous entendre, on croirait tout perdu. On ne s'enterre pas, que diable, avant d'être mort. Et la France, ne voulez-vous donc plus la revoir ? »

Le docteur avait touché la corde sensible, le seul mât autour duquel gravitât un reste de vie. Ce mot, la France, comme un fil électrique, fit tressaillir Eugène des pieds à la tête.

« La France ! répéta-t-il avec cette accentuation passionnée qui ne laisse plus de doute sur le réel état du malade ; avec ce vif éclat du regard qui précède l'extinction totale ; avec cette agitation fébrile qui annonce un épuisement complet, sans ressource. Ma Franche-Comté, mon pays, mes amis...»

Sa voix s'éteignit.

« Tout est fini ! me dit le docteur à l'oreille ; demain il n'existera plus ! »

La boucaterresse parut, une potion calmante à la main. Eugène la but assez facilement. Elle parut même lui faire quelque bien.

« Messieurs, nous dit-il ensuite, je vous remercie du fond de l'âme : vous, docteur, des soins que vous m'avez sans cesse prodigués ; vous, mon ami, de votre affectueux dévouement. Si, sur la terre d'exil, j'éprouvai jamais quelque satisfaction, c'est à vous, c'est à M. le consul que je le dois. Soyez encore une fois les interprètes de ma gratitude pour lui, pour M. l'Aga, pour tous ceux qui m'accueillirent avec noblesse et bonté ! Je meurs... loin de mon pays, et c'est une bien affreuse chose ! Mais aussi, c'est une bien douce consolation pour moi que celle de savoir qu'en descendant dans la tombe la main d'un ami presse ma main défaillante, et que la voix d'un compatriote viendra m'aider à franchir le pas suprême de l'éternité !

— Eugène, s'écria le docteur à peine maître de lui-même, je vous croyais plus homme que cela !

— Docteur, vous ne me verrez pas un instant manquer de fermeté. Mais je ne me flatte point

d'une vaine espérance, mes heures sont comptées.

— Nous vous sauverons...

— Quand vous le pourriez, cela ne servirait à rien; il me serait impossible de vivre plus longtemps loin de ma patrie, et...

— Vous y retournerez, m'écriai-je.

— Jamais!... Je vous l'ai dit.

— Mais pourquoi?

— *Parce que la mort, sous une autre forme, m'attend aux frontières de la France.*

— Bon Dieu! que pouvez-vous avoir fait, que vous ayez tant à craindre? »

Eugène, sans répondre, tira de dessous son oreiller un petit manuscrit, et me le présenta en me disant :

« Lisez ceci, c'est le secret dont je vous ai parlé; c'est toute l'histoire de ma vie, de mes malheurs. »

Puis, il ajouta :

« Mon ami, sur ces feuilles reposent à la fois mon crime et ma justification. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Je ne sais, Signori, interjecta M. Casaglia, si j'ai bien réussi à vous rendre le navrant spectacle auquel j'assistai alors. Peut-être eussé-je dû

renoncer à vous en faire la peinture. J'achèverai pourtant ma tâche, si vous le permettez; c'est pour moi maintenant presque un devoir. »

Vingt minutes après nous étions chez lui, M. W*** et moi, assis autour d'un secrétaire d'où M. Casaglia tira le manuscrit d'Eugène Châtelain, lequel contenait textuellement ce que vous allez lire :

« Ceci est ma confession. — Libre d'esprit, je l'ai faite aussi sincèrement que si j'eusse été devant mes juges. — Aucune pensée mauvaise n'a jamais dirigé ma main ; aucune fausse honte ne m'arrête. — J'ai cédé au cri de ma conscience. — Peut-être, aux yeux des hommes, suis-je coupable : aux yeux du souverain Maître, devant les divins décrets duquel je m'incline, je suis innocent.

» Mon père, vieux serviteur de Louis XVI et des premiers jours de la République, quitta, jeune encore, le service, par suite de blessures, et se fit humblement tisserand. Ma mère, toute sa vie bonne et laborieuse, l'aida dans sa besogne.

» Comme ils n'avaient que moi d'enfant, ils m'entourèrent de soins, me gâtèrent. L'un m'aimait avec

la brusque franchise d'un soldat; l'autre avec la touchante sollicitude d'une mère.

» Tant que ma main pourra pousser le *caribari*, répétait mon père, dans son pittoresque langage, et en tordant sa grisonnante moustache, Eugène portera *la clarinette de cinq pieds*, et je ferai bouillir la marmite.

— S'il pouvait travailler avec nous, j'aimerais bien mieux le voir la navette à la main que le fusil à l'épaule, répondait ma mère à voix basse.

» Et moi, tout enfant que je fusse encore, en passant mon doigt dans la cicatrice qui labourait le front du vieux brave, je me sentais plein de feu, d'enthousiasme. Mais cette juvénile ardeur durait peu. A l'air inquiet de ma mère, devinant ses angoisses :

— Que deviendrait-elle, me disais-je, si, succombant à ses fatigues, mon père venait à lui manquer!

» Nous habitions Besançon. Quelques propriétaires dont les vignes croissent sur les rochers qui s'étendent le long de la route de Béfort, faisaient creuser ces rochers pour les convertir en pressoirs, en caveaux, en celliers. Mon père en avait remarqué un suffisamment grand pour abriter trois personnes,

et nous nous y étions installés. Si le palais valait peu de chose en soi-même, il offrait ses compensations. Le soleil en inondait le seuil du matin au soir.

» Le jour, nous étions éclairés par une lucarne d'un pied carré, et la nuit, par un chétif *oribus*. Du mobilier, je m'abstiendrai d'en parler ; il ne valait pas, en bloc, un louis ; mais il suffisait à nos besoins, et dès lors, que nous manquait-il? L'homme qui ne sait se contenter du sort que le ciel lui a fait, quand ce sort lui donne de quoi vivre, se loger et se vêtir, ne saurait jamais être heureux.

» Quelques mois s'écoulèrent ainsi... quelques mois de bonheur! Nous ne demandions au ciel qu'une seule chose : du travail; que l'ouvrage ne vînt jamais à manquer, et que, comme le souhaitait le philosophe, personne ne se mît devant notre soleil. Notre ambition n'allait pas au delà. Aussi, tout arrivait-il à point, lorsque un ecclésiastique, à la taille haute et majestueuse, à la démarche imposante, à la physionomie rude et tout à la fois pleine de bonté, se présenta inopinément chez nous.

» Plusieurs fois déjà, sur la route, il s'était arrêté pour assister, sans mot dire, à mes joyeux ébats

d'écolier. Je me le rappelais même, malgré la douce expression de son regard, et quoique je ne fusse plus de la première enfance, sa grande soutane noire me donnait le frisson. En le voyant, je prenais la fuite comme un faon.

» A peine entré, il s'empare d'un escabeau de bois, s'assied dessus sans qu'on l'y ait invité; puis, remarquant l'étonnement de ses hôtes :

— Capitaine, dit-il à mon père, vous voyez en moi un de vos anciens frères d'armes.

» Flatté de la qualification qu'on lui donnait, à lui, qui n'avait jamais été que sergent, mon père porta la main au bonnet de police qu'il portait toujours, et le souleva.

— Aujourd'hui, continua l'ecclésiastique, les temps sont changés; je suis vicaire de votre paroisse.

— Depuis peu? demanda timidement ma mère, qui, scrupuleuse observatrice de ses devoirs religieux, ne se rappelait pas avoir vu le nouveau venu à l'église.

— Depuis hier, Madame. Mais j'habite le pays depuis trois mois.

— Eh! bien, grommela mon père, je ne vous en fais pas mon compliment.

— Pourquoi donc cela? reprit le prêtre en souriant.

— Pourquoi ?... Parce que les gens de votre robe sont peu de mes amis, et que...

— Pierre! s'écrie ma mère en lançant à son mari un coup-d'œil indigné.

— Chacun sa manière de voir. Qu'on jette le froc aux orties pour endosser la cuirasse, rien de mieux; mais qu'on fasse positivement le contraire, c'est ce que je ne saurais jamais approuver.

— Le bon Dieu te punira!

— Je gage, M. Châtelain, que nous n'allons pas souvent aux offices? interjecta l'ecclésiastique avec bienveillance.

— J'y vais... quand j'ai le temps.

— Et vous l'avez rarement?

— S'il faut vous l'avouer, j'aime mieux le cabaret.

— Monsieur le vicaire, ne le croyez pas, s'écria ma mère avec bonhomie, le vin l'incommode.

» L'abbé Rollin fit un geste qui voulait dire : laissez-moi faire, je connais l'homme.

» Et il reprit :

— Capitaine, je viens...

— Vous venez me demander de l'argent, n'est-ce pas? Vous perdez votre temps. Je n'ai pas le sou.

— De l'argent, moi ?... Je viens causer avec vous de nos campagnes et rien de plus. Quel âge avez-vous?

— Cinquante-sept ans, sonne la saint Matthieu prochaine.

— Juste mon âge. Il serait curieux que nous eussions porté les armes dans le même corps. J'ai servi, moi, sous les généraux Montesquiou, Duhoux, Dillon et Wimpfen. J'ai assisté à la prise de Chambéry, au siége de Lille, à la reddition de Verdun par les Prussiens, au siége de Thionville. Et vous, capitaine?

— Moi? J'ai servi sous Custine, à la prise de Porentruy; sous Luckner, au combat de Fontoy; sous Kellermann, à la bataille de Valmy; sous Dumouriez, à Jemmapes.

— Vous étiez à Jemmapes?

— Ce fut malheureusement ma dernière campagne, dit mon père en poussant un profond soupir.

— C'est comme moi; j'y vis le feu pour la dernière fois.

— Ah! ça, monsieur l'abbé, décidément, vous avez donc *taillé des croupières* aux ennemis de la République, vous?

— En douteriez-vous encore ? Tenez, voilà ma feuille de congé.

» Et le vicaire, écartant ses cheveux, montra une large cicatrice qui lui descendait de la tempe gauche à l'oreille.

— La belle entaille ! s'écria mon père. On dirait que la main de qui vous la tenez, aurait voulu faire coup double. On nous a servis du même plat.

— Le fait est, dit l'abbé, qui avait remarqué la blessure de son hôte, au moment où il soulevait son bonnet de police ; le fait est qu'on nous a traités en conscience. Mais, capitaine, vous n'avez pas à vous plaindre du sort, vous ! Il vous reste une femme, un enfant ; tandis que moi, ajouta-t-il avec amertume, je n'ai plus rien ! Et cependant...

— Et cependant ? répéta mon père, d'un ton radouci.

— Comme vous, j'avais tout ! oui, une femme, un ange... Il y a longtemps déjà qu'elle m'a laissé sur la terre ; un enfant, un fils, c'était ma vie, mon espoir, ce que je possédais de plus cher au monde... Il est mort !... Excusez-moi, capitaine, les souffrances n'ont point tari toutes mes larmes.

» Mon père était brusque et violent, mais bon et

sensible ; il n'aimait pas ce qu'il appelait la soutane; cela tenait aux vicieux exemples qu'il avait toujours eus sous les yeux dans les camps, où l'habit du prêtre, au moment des convulsions révolutionnaires, était à l'index : mais il n'eût pas levé la main sur un ecclésiastique ; il n'allait jamais à l'église : mais c'était plus par inhabitude que par irréligion.

» En moins d'une heure, l'abbé Rollin et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde.

» Tous les jours, l'excellent vicaire nous venait voir à la brune, et il s'en retournait le plus tard qu'il pouvait. Manquait-il un soir à sa visite habituelle, ma mère, le lendemain, courait à la ville, et s'informait de sa santé. Ce jour là, une sorte de tristesse régnait au logis. A cinquante ans, on se crée des besoins dont la privation vous est plus sensible, il faut le croire, que lorsqu'on est jeune. Mon père ne pouvait se passer de son vieux camarade.

» Leurs entretiens roulaient d'ordinaire dans le même cercle : des batailles ! Ils forçaient ma mère à en écouter le récit, ce à quoi elle se prêtait toujours de bonne grâce, quoiqu'elle connût leurs campagnes par cœur, et à partager leur enthousiasme, quand il s'agissait d'un haut fait, obligation à la-

quelle elle se conformait avec l'aptitude d'une recrue.

» Assis, tous trois, devant la porte du caveau, ils prenaient de la sorte le frais en causant. Mon père bourrait sa grosse pipe, et l'abbé Rollin fumait un cigarre qu'il ne tirait jamais de dessous sa soutane sans que ma mère ne jetât dessus un coup-d'œil oblique et quelque peu scandalisé, persuadée qu'elle était, dans sa naïve piété, que les ministres de Dieu ne devaient avoir rien de commun avec la Régie. Quant à elle, ses larges lunettes sur le nez, et son tricot à la main, elle complétait le tableau.

» Parfois j'étais admis à faire cercle, et alors la fierté d'un tel honneur brillait sur mon front. J'avais fait ma paix avec le vicaire. Mais, le plus souvent, on m'éloignait avec soin, on chuchotait en me montrant, on me rappelait, on me couvrait de caresses, on me renvoyait jouer au loin. Je cherchai vainement à deviner la cause de ce traitement. Je n'en eus l'explication que plusieurs années après.

» Un jour, en ma présence, l'abbé Rollin relevant l'entretien qui commençait à languir :

— Capitaine, dit-il à mon père, (il lui avait obligeamment conservé ce titre,) Eugène prend de l'âge,

il est temps de songer à l'instruire, confiez-le-moi, je lui apprendrai le peu que je sais.

» Et, me prenant par l'oreille, il ajouta :

— Cela te convient-il?

» Interdits à cette proposition qui les comblait de joie, et qui, cependant, me parut une chose arrêtée à l'avance, mon père et ma mère ne savaient que répondre. Je m'en chargeai pour eux sur le champ; j'acceptai; et le lendemain même mon éducation commença.

» Le vicaire n'était pas un homme ordinaire; les malheurs et l'étude lui avaient acquis des qualités précieuses et solides. Instruit sans pédantisme, tolérant sans faiblesse, généreux sans ostentation, il était vénéré de tout le monde. Ses inférieurs l'aimaient avec dévouement, ses égaux l'affectionnaient comme un frère, ses supérieurs l'estimaient. Très souvent, ils avaient recours à lui, ils le consultaient. Je n'ai pas connu d'homme, il faut le dire aussi, plus conciliant, plus affable, et cependant plus franc. Ses jugements étaient sans appel. On y souscrivait sans murmure. Enjoué, spirituel, à l'occasion même, homme du monde, il parlait de tout, se mêlait à tout, ne paraissait étranger à rien, discu-

tait les sujets à l'ordre du jour, qu'il fût question d'art, de belles-lettres, de poésie, de plaisirs; maniait la plume avec goût, ne frondait amèrement personne, laissait chacun agir à sa guise, essayait quelquefois de convaincre, mais non de contraindre; enfin (et ceci achevait de lui gagner tous les cœurs), il savait remplir ses devoirs sans, pour ainsi dire, qu'on s'en aperçût : ce qui ne l'empêchait pas de n'y jamais manquer une seule fois. Humble desservant, il eût pu sortir de sa sphère; l'épiscopat l'attendait : il vécut et mourut vicaire. Le jour où il vint se fixer à la cure, son église n'était fréquentée que par les femmes. Le jour où il rendit l'âme, elle regorgeait d'hommes, et surtout de jeunes gens. Et pourtant, l'Évangile avait été son seul auxiliaire. L'un de ses premiers prosélytes fut mon père; il l'avait séduit, entraîné, par le seul exemple de ses vertus.

» Dix années passèrent comme un rêve.

» Dix années de plus sur ma tête avaient fait de moi presque un homme. J'étais suffisamment instruit pour me tirer d'affaire par moi-même, pour n'être plus à charge à mon père : je songeai à me frayer une voie dans le monde. L'abbé Rollin, dont j'offrais

physiquement, le portrait, s'y employa avec son cœur habituel. Mon père, toujours poursuivi par son idée favorite, voulait que je fusse militaire, convaincu, disait-il, que je deviendrais général. Plus modeste, ma mère n'ambitionnait pour moi qu'une bonne place dans une pacifique administration. L'abbé Rollin me laissait libre. Je demandai trois mois pour me décider.

» Hélas! il n'est point de si grand bonheur qui n'ait son terme ici-bas. Le ciel avait épuisé pour nous ses faveurs. Notre ami, mon second père, tomba malade et mourut. Le chagrin que nous causa sa fin prématurée, fut immense. Mon père faillit en perdre la tête; ma mère ne put se consoler; quant à moi, qui ne l'avais quitté d'une minute, je crus longtemps que je ne lui survivrais pas.

» Peu d'instants avant le terme fatal, il me fit ses recommandations dernières, et me dit :

—Eugène, souviens-toi quelquefois de ton vieux professeur. Plus tard, tu sauras...

» Sa langue, glacée déjà par la mort, n'obéissait plus à ses desirs; il appuya ses lèvres brûlantes sur mon front, me regarda quelque temps d'une façon

étrange, ferma les yeux pour toujours, et je crus l'entendre balbutier ces mots :

— Dieu de miséricorde, je le laisse en tes mains!...

» J'ai dit que mon père avait failli perdre la tête de douleur : je n'exagérais point; loin de là ! Deux jours après ce triste événement, un cercueil sortait du rocher : c'était le sien. Quelques soldats descendirent de la citadelle, vinrent décharger leurs armes sur la tombe du vétéran, et je restai le seul soutien de ma mère...

» Alors je songeai aux devoirs sacrés qui m'étaient imposés. Aidé de quelques personnes recommandables, j'allai frapper au collége. Une place de sous-maître y était vacante : on me l'offrit, j'acceptai. Mais, suffisants à peine pour une seule personne, les émoluments ne pouvaient en défrayer deux. A peine gagnais-je du pain. Et pourtant, je ne murmurai point; ma mère, résignée comme une sainte, me donnait du courage : j'aurais eu tort de me plaindre.

» Un instant, le malheur parut se lasser de nous poursuivre : le professorat me fut ouvert, la ré-

tribution augmenta, et je pus dès lors introduire dans notre intérieur un peu plus d'aisance.

» Que je compris bien la joie du naufragé, lorsque, de dessus son radeau, il croit entrevoir la terre dans les épaisses brumes du rivage.

» Je profitai de ma nouvelle fortune pour loger plus convenablement ma mère. J'arrêtai pour elle un appartement petit, mais aéré, distribué avec goût, et plein de fleurs, dans l'un des faubourgs de la ville, et je l'y amenai sans la prévenir de ce que j'avais fait. Je renonce à dire son bonheur. Pendant huit jours ce fut du délire; les enfants, au milieu de leurs jouets, ne sont pas plus heureux qu'elle ne le fut elle-même au milieu des quelques petits meubles qui décoraient son nouveau logis.

» Sur ces entrefaites, le jour vint où chaque citoyen doit compte au pays de ses services. La conscription réclamait ses droits, je courus à l'appel. Fatalité! le numéro 5 tomba sous ma main!...

—Mon Dieu! m'écriai-je à la vue de ce chiffre fatal, n'avons-nous donc pas assez souffert!

» Mais bientôt, j'entendis le maire qui disait :

—*Eugène Châtelain, fils de femme veuve, exempt de droit!*

» Et ces paroles me rendirent ma tranquillité.

— Je suis sauvé! m'écriai-je en rentrant chez moi.

» Ma mère, au contraire, en apprenant ce qui venait de se passer, fut prise d'un évanouissement. Était-ce de crainte, d'émotion, de plaisir? C'était de crainte. Quand elle eut repris un peu de force, je voulus lui persuader qu'elle se faisait du mal sans raison. Je lui rappelai de nouveau les paroles du maire; je lui certifiai que je n'avais rien à redouter, que j'étais exempt du service, que la loi même me protégeait.

—Dieu t'entende! répondit-elle, et les maintienne dans leur erreur!

— Leur erreur? répétai-je surpris.

— Écoute, et puisse ce que je vais te dire (car je ne saurais plus longtemps te cacher la vérité, mon cher fils), puisse donc ce que je vais t'apprendre ne rien changer à tes sentiments pour moi...

» Je lui baisai tendrement les deux mains. Elle me comprit. Le silence a son éloquence.

— Tu es bon, mon Eugène, balbutia-t-elle, Dieu te récompensera de ton pieux dévouement!... Prête-moi toute ton attention.

» Le 8 février 1785, vers le soir, un rassemble-

ment populaire eut lieu à Nîmes, où nous tenions alors garnison. Des ouvriers, en grand nombre, ameutés, demandaient la réduction des farines ; le pain, en effet, était cher, et le peuple, en pareil cas, est toujours le plus gravement lésé dans sa pénible existence. L'autorité, avertie, se rend au devant des mutins : une grêle de pierres accueille ses menaces. Des sommations légales sont faites : de nouveaux projectiles leur répondent. Pendant ce temps, un régiment d'infanterie, trois escadrons des dragons de la Reine, de l'artillerie et du train s'étaient avancés, l'arme au bras. A leur vue, un hurrah terrible s'élève; à la pierre succède le fusil, la faux et la hache; et soudain la mêlée s'engage...

»Une heure durant, on combattit de part et d'autre avec un acharnement sans égal, et quand, épuisés, les deux partis se dispersèrent, des flots de sang inondaient la terre, de nombreux cadavres jonchaient le sol! Je ne l'oublierai jamais. Châtelain, désarçonné, — il servait alors dans la cavalerie — m'avait fait signe de le suivre. La cavalerie, l'artillerie, foulaient sans pitié, sous le pied de leurs chevaux, les mourants et les morts.

La colonne passée, nous fîmes le tour de la plaine,

examinant, aux dernières lueurs du jour, ceux des blessés que nous pouvions sauver. Tout à coup, et au moment même où, épuisés nous-mêmes, nous allions songer à regagner la ville, une voix plaintive nous arrête. La nuit avançait rapidement; à peine pouvait-on distinguer les objets à deux pas. Nous recommençons cependant nos recherches.

» La Providence récompensa nos efforts.

» Entre deux dragons mourants, un enfant, transi de froid, tendait vers moi ses petites mains. Je le pris dans mes bras.

— Sauvez-le ! s'écrie l'un des deux soldats.

— A qui est cet enfant? demande aussitôt Châtelain.

— A mon lieutenant, balbutie le dragon, en râlant.

— Son nom?

» Cette fois, pas de réponse.

— Son nom? répétai-je à mon tour.

» Silence absolu.

» Je m'agenouille auprès du soldat, je lui soulève la tête, j'ôte son casque... l'infortuné ne vivait plus !...

» Par quel funeste hasard cet enfant se trouvait-il

en un tel lieu? Le cadavre d'une jeune femme, relevé non loin de là, nous l'apprit. Mais par quel miracle avait-il pu échapper au piétinement des chevaux? Voilà ce dont nous ne pûmes nous rendre compte.

— Et cet enfant, m'écriai-je à cet endroit, vous l'avez généreusement adopté?

— C'était le jour de saint Eugène : nous lui donnâmes ce nom.

— Bonne et tendre mère!

— Ah! que ne suis-je réellement la tienne!

— Eh! qu'importe! N'en avez-vous pas acquis tous les droits? Ne m'avez-vous pas élevé, nourri, vêtu, depuis mon enfance? Je suis fils de femme veuve, ma mère, personne n'oserait me contester ce titre.

— Personne? Tu ignores donc qu'à la mairie on sait tout, le nom, l'âge, la profession de l'individu même le plus obscur? On sait mieux, on sait le lieu qu'il habite.

— Mais, ne suis-je pas mort à Nîmes? Qui pourrait prouver le contraire?

— Qui? Les registres de l'armée, les procès-verbaux, les enquêtes...

— Mais, mon véritable père, on a perdu totalement ses traces.

— On ne les a pas perdues.

— A qui donc, alors, dois-je le jour?

— Au lieutenant des dragons de la Reine, Louis Rollin.

— Quoi! le vicaire?... Et je ne l'ai jamais su! Et je ne m'en suis pas douté! Et, lui-même, il ne me l'a jamais dit!...

— Mon enfant, la délicatesse de l'ami l'emporta sur l'amour du père. Il y a longtemps que nous connaissons ta naissance. Celui qui t'avait tenu lieu de père jusque alors pouvait se taire; rien ne l'obligeait à parler; trop d'années s'étaient écoulées pour qu'il eût à craindre que tu fusses reconnu. Notre vieil ami, d'ailleurs, blessé grièvement, avait été porté au nombre des morts; il t'avait cru fermement lui-même atteint de la même balle que la mère à qui tu dois le jour, et qu'il a tant pleurée, dans cette sanglante collision. Châtelain, néanmoins, lui déclara tout, et cet aveu toucha tellement le bon vicaire, qu'il ne voulut pas demeurer en reste avec nous :

— Vous l'avez sauvé, nous dit-il, vous l'avez

élevé, il ne connaît pas d'autres parents que vous; conservez-le tel; je ne me pardonnerais de ma vie de l'avoir ravi à votre tendresse. Au lieu d'un père, il aura en moi un ami. Je m'estimerai encore trop heureux. »

— Oh! m'écriai-je avec un mouvement d'orgueil que personne ne pourra blâmer, j'avais bien appris, mon père, à apprécier la délicatesse de votre belle âme, mais je ne connaissais pas encore tous les trésors de votre noble cœur.

» Je me rappelai alors son touchant regard au lit de mort, et ces mots qu'exhalèrent ses lèvres en même temps que son dernier soupir :

— Plus tard tu sauras...

» Pauvre père! Que de dévouement, que d'abnégation, que de courage!

» Les prévisions de ma mère adoptive ne tardèrent pas à se réaliser. Vingt-quatre heures après cette journée — vingt-quatre heures d'angoisses! — je reçus un ordre de départ. Incorporé dans le 4e hussards, il me fallait aller rejoindre sans délai mon corps, à Moulins.

» Cette lettre m'attéra.

— Rassurez-vous, dis-je néanmoins à celle que

j'étais bien résolu à ne jamais nommer autrement que ma mère, quelques protections et de pressantes démarches viendront à mon secours. Au besoin, j'irais à l'empereur, j'invoquerais les lois. N'est-il pas une disposition du code qui dispense le professeur du service militaire? Je plaiderai!

» Je m'étais flatté d'une vaine lueur. J'échouai complètement. Professeur sans titre officiel, l'exemption ne me concernait point; les agrégés seuls pouvaient en réclamer le bénéfice, en prenant toutefois l'engagement formel de rester attachés à l'instruction publique pendant dix années consécutives, et en se faisant autoriser à cet effet par le conseil de l'Université. Et malheureusement, je n'étais pas en mesure de satisfaire à ces formalités rigoureuses.

» Je me cachai.

— Peut-être, mes amis m'aidant, obtiendrai-je satisfaction? m'étais-je dit.

» Je me trompais. On découvrit bientôt ma retraite.

» Un jour, l'angélus sonnant, deux gendarmes viennent heurter à notre porte. Ma mère, sans défiance, va ouvrir...

— M. Eugène Rollin ?

— Que lui voulez-vous ?

— Ordre de Sa Majesté l'empereur et roi...

—Messieurs, vous vous trompez... sans... doute...

— Ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, répète l'agent de la force publique. N'avez-vous pas entendu ?

» Anéantie, cette pauvre mère, et ses forces lui faisant défaut, elle était tombée sans voix sur le pavé. Le sang lui sortait à flots par la bouche.

» Un des gendarmes la relève, l'entraîne sous le réverbère de la rue, et laisse froidement échapper ces mots :

—Eh ! la vieille, pas de bêtises !

—Tu ne vois donc pas qu'elle est morte ? répond l'autre.

— Morte ! C'est pourtant vrai ! Ah ! bien, elle n'avait pas la vie dure !

» Jusque alors, je m'étais contenu; mais à ces mots qui m'arrivèrent trop distinctement, je sortis furieux, exaspéré, ne me possédant plus. Un des agents veut me barrer le passage : je le renverse. Plus fort que moi, il se relève, et cherche à me mettre les menottes : une seconde fois je le cul-

bute. Son camarade me prend à bras le corps... Alors, une lutte s'engage, lutte terrible, inégale, dans laquelle je dois inévitablement succomber...

» Il n'en fut point ainsi. Le hasard ayant voulu que ma main rencontrât la poignée d'un sabre, incapable de maîtriser ma colère, je frappai... Un homme roula sans vie à mes pieds !

» Ce qui se passa ensuite, je ne saurais positivement le dire. Ma mémoire, à cet égard, est assez confuse. La foule, autant que je puis me le rappeler, s'était immédiatement rassemblée. Je pris la fuite, sans songer à ce que j'allais devenir, et parcourus ainsi toutes les rues, toute la ville, éperdu, hors de moi, comme un fou. C'était le soir, je l'ai dit. Les portes allaient se fermer ; le couvre-feu sonnait; j'entendais déjà le grincement des ponts-levis qui se redressaient sur leurs chaînes; il n'y avait pas un instant à perdre ; cinq minutes de plus, et c'était fait de moi...

» Comme j'arrivais à la porte *Suisse*, la sentinelle m'envoie son *qui vive* ! Mais, au lieu de répondre, oubliant le danger du moment pour ne songer qu'à celui auquel je viens d'échapper, je redouble de vitesse. Un coup de feu traverse l'espace, un plomb

de mort me siffle aux oreilles... je ne devais point être atteint. La nuit fit le reste. Protégé par ses ombres, je gagnai bientôt la campagne.

» Et maintenant, que dirai-je encore que l'on ne puisse deviner? Passer la frontière, aller de ville en ville, donnant quelques leçons, recevant quelque argent, vivant de peu, le visage parfois riant (c'était pour moi une obligation), le cœur toujours triste : telle fut la croix de douleur que je portai jusqu'au jour où j'arrivai dans l'antique Dacie.

» Me voilà donc coupable à deux titres! Deux fois la justice des hommes me condamne : réfracteur et meurtrier, j'ai forfait aux lois de mon pays, j'ai ôté la vie à l'un de mes semblables!...

« Dieu de miséricorde, mieux que personne vous
» savez mon crime, et je vais paraître devant vous.
» Daignez m'absoudre, ô mon Dieu! je ne forme plus
» d'autre vœu. »

—Et en effet, ajouta notre narrateur, nous ne devions plus nous revoir ici-bas. J'achevais de parcourir pour la première fois le manuscrit dont je viens de vous donner lecture, lorsque la boucateresse vint me chercher. A son air effaré devinant qu'Eugène était au plus mal, je fis diligence... J'arrivai

trop tard... Le père Ambroise priait à ses pieds !...

— Ne fut-il pas enterré dans le cimetière de la *bissèricka de Sarandhari*[1] ? demanda M. W***.

— Positivement, répondit M. Casaglia. Et tous les colons, leur consul en tête, assistèrent à ses funérailles. Sa fosse occupait l'angle du temple que vous venez de nommer, et sur la pierre qui en marquait l'emplacement, on avait gravé simplement son nom, son âge et la date de sa mort. Mais, il y a seize ans, un enclos spécial ayant été accordé aux catholiques Romains, les dépouilles mortelles d'Eugène y furent, comme plusieurs autres, transportées.

[1] L'église de Sarandahr.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.

CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.



CHAPITRE XII.



FIN DE LA TABLE.









